

Carrie

Stephen King

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

STEPHEN KING

A woman in a long black dress stands in the center of a dark, narrow hallway. The hallway is lined with wooden doors on both sides. At the far end of the hallway, a bright, glowing light source creates a strong lens flare and illuminates the woman and the floor. The overall atmosphere is mysterious and ominous.

CARRIE

Le
Livre
de
Poche

Carrie

Stephen King

Carrie

Traduit de l'américain par Henri Robillot

Editions J'ai lu

Pour Tabby

qui m'a attiré dans cet univers

et m'en a fait sortir.

Titre original CARRIE

© Stephen King, 1974

Pour la traduction française : © Éditions Gallimard, 1976

Stephen King

Maître incontesté du suspense et de l'épouvante, il fait partie de ces écrivains qu'il n'est plus besoin de présenter.

Shininh, Christine, Cujo, Simetierre... Autant de romans - et souvent de films - mondialement célèbres.

" Dépêche A.P. 27 mai 1979. 23h46.

Un sinistre d'une ampleur tragique frappe la ville de Chamberlain, Maine. Des centaines de morts ... "

Une mère puritaine obsédée par le diable et le péché ; des camarades de classe dont elle est le souffre-douleur : Carrie est profondément malheureuse, laide, toujours perdante.

Mais à seize ans resurgit en elle le souvenir d'un "don" étrange qui avait marqué fugitivement son enfance : de par sa seule volonté elle pouvait déplacer les objets à distance. Et ce pouvoir réapparaît aujourd'hui, plus impétueux, plus impatient...

Une surprise bouleverse soudain la vie de Carrie : lorsqu'elle est invitée au bal de l'école par Tommy Ross, le boy-friend d'une de ses ennemies, n'est-ce pas un piège plus cruel encore que les autres ?

PREMIÈRE PARTIE

LE JEU DU SANG

Extrait de l'hebdomadaire *Enterprise*, de Westover (Me), 19 août 1966

MYSTERIEUSE PLUIE DE PIERRES

Selon plusieurs témoins dignes de foi, une pluie de pierres s'est subitement abattue sur Carlin Street dans la ville de Chamberlain le 17 août. Les pierres sont tombées pour la plupart sur la maison de Mrs Margaret White, endommageant gravement le toit et provoquant le descellement de deux chéneaux et d'une descente d'écoulement. Les dégâts sont estimés à environ 25 dollars. Mrs White, qui est veuve, habite avec sa fille Carietta, âgée de trois ans.

Il n'a pas été possible de joindre Mrs White pour recueillir son témoignage.

Personne ne fut réellement surpris lorsque se produisit la chose ; non pas du moins au niveau du subconscient où s'engendrent et se développent les notions sauvages, primitives. En surface, toutes les filles présentes dans la salle de douche furent sidérées, surexcitées, confondues ou simplement enchantées que cette garce de White en ait une fois de plus pris plein les gencives. Certaines d'entre elles manifestèrent peut-être leur surprise, mais bien entendu cette surprise était feinte. Carrie était la compagne de classe de plusieurs d'entre elles depuis la neuvième et la chose s'était développée depuis ce temps-là, développée lentement, immuablement, selon toutes les lois qui gouvernent la nature humaine, développée avec la précision d'une réaction en chaîne approchant de la masse critique.

Ce qu'aucune ne savait, bien sûr, c'était que Carrie White était télécinétique.

Inscription gravée sur un bureau de l'Ecole primaire de Barker Street, à Chamberlain :

Carrie White bouffe de la merde

Le vestiaire retentissait de cris, d'échos et du crépitement liquide

des douches élaboussant le carrelage. Les filles avaient joué au volley-ball pendant la récréation et leur transpiration était légère et fraîche.

Elles s'étiraient, ondulaient sous le jaillissement d'eau chaude, poussaient des glapissements, s'aspergeaient, se glissaient des pains de savon blanc. Carrie se tenait massivement plantée au milieu d'elles, grenouille bœuf parmi les cygnes. Elle était courtaude, épaisse; avec la nuque, les épaules et les fesses constellées de taches de son et ses cheveux trempés dépourvus de couleur. Ses mèches plates collées au visage, dégoulinantes, maussades, elle restait plantée là, tête penchée, ruisselante, inerte sous la douche. Elle avait tout de la victime expiatoire, du souffre-douleur, du canard boiteux, de la fille qu'on met en boîte à chaque instant, qui croit aux tasses à anses pour gauchers, et la réalité correspondait aux apparences. Elle ne cessait de regretter avec amertume l'absence à Ewen School de douches individuelles, donc privées, comme dans les collèges de Westover et Lewiston. Les autres avaient la manie de la dévisager. Elles la dévisageaient toujours.

Une à une, les douches s'arrêtèrent ; les filles ôtèrent leurs bonnets de bain aux tons pastels, se frictionnant, se vaporisant au déodorant, vérifiant l'heure à la pendule au haut de la porte, accrochant leurs soutiens-gorge, enfilant leurs petites culottes. Une vapeur humide flottait dans la pièce ; on aurait pu se croire dans un hammam égyptien, n'était le clapotis permanent du bassin de rinçage.

Appels, cris d'oiseaux, sifflements ricochent sur un rythme de boules de billard entrechoquées sur le tapis vert.

«... Alors Tommy m'a dit qu'il le trouvait affreux sur moi et... »

«... Je sors avec ma sœur et son mari. Il se met les doigts dans le nez mais elle aussi, alors dans le fond ils sont très... »

«... La douche après la classe et... »

«... Trop radin pour lâcher un centime, merde, alors Cindi et moi on... »

Miss Desjardin, leur professeur de gymnastique, mince et sans poitrine, promena un rapide regard circulaire sur la salle et frappa dans ses mains d'un geste vif.

— Eh bien, qu'est-ce que tu attends, Carrie ? Le jugement dernier ?... La cloche dans cinq minutes.

Son short était d'une blancheur éblouissante, ses jambes d'un galbe médiocre mais frappantes par leur musculature discrète. Un sifflet d'argent, gagné au collège dans un concours de tir à l'arc, pendait à

son cou.

Les filles se mirent à glousser et Carrie releva la tête. Lentement son regard se détourna sous la bruyante cataracte chaude et drue. « Hoouin ! »

A cet étrange coassement, ridiculement assorti à son aspect, les filles recommencèrent à rire. Sue Snell fouetta l'air de la serviette dont elle s'était frictionné la tête avec la prestesse d'un illusionniste achevant un tour magique et se mit à se peigner les cheveux à coups rapides. Miss Desjardin eut un geste excédé de la main à l'adresse de Carrie et sortit.

Carrie tourna le robinet de la douche. L'eau cessa de couler avec un bruit de gargouillis. Ce ne fut qu'à l'instant où elle s'écarta de la douche qu'elles virent toutes le sang qui lui coulait le long de la jambe.

Extrait de *L'Ombre dissipée Exposé de certains faits vérifiés et des conclusions établies au sujet du cas de Carietta White*, par David R. Congress (Presses universitaires de Tulane, 1981), p. 34 :

Si aucune manifestation de télékinésie n'a été constatée chez la jeune Carietta White lors de sa petite enfance, cela tient sans conteste à cette particularité mise en lumière par White et Stearny dans la conclusion de leur étude *La Télékinésie*, essai d'explication d'un don naturel la capacité de mouvoir des objets par le seul effort de volonté ne se manifeste que dans les moments d'extrême tension nerveuse. Ce don reste profondément enfoui dans l'individu. Sinon comment serait-il resté submergé durant des siècles tel un iceberg dont seul apparaît l'extrémité supérieure à la surface d'une mer de charlatanerie ? Nous ne pouvons fonder nos conclusions dans le cas qui nous occupe que sur des rumeurs et des rapports imprécis mais ces simples données suffisent à indiquer la présence chez Carrie White d'un potentiel de « TK » d'une exceptionnelle importance. Le grand drame, c'est que nous sommes tous aujourd'hui plus ou moins désarmés devant ces problèmes.

— Elle-a-ses-ours !

Chris Hargensen la première lança la formule en scandant les syllabes. Les mots ricochèrent contre les murs carrelés, et se répercutèrent dans la longue pièce sonore. Sue Snell émit une sorte de ricanement nasal et ressentit un mélange de haine, de répulsion, d'exaspération et de pitié. Elle avait l'air tellement cloche, cette folle plantée là sans rien comprendre à ce qui se passait. Bon Dieu, c'était à croire que jamais...

— Elle-a-ses-ours !

Cela devenait une rengaine, une incantation. Une des filles, dans le fond de la salle (peut-être était-ce encore Hargensen, Sue n'aurait pu l'assurer dans ce tintamarre d'échos), hurlait *Mets-y un bouchon !* avec une vulgarité agressive, sans retenue.

— Elle-a-ses-ours... ses ours... ses ours !

Carrie se tenait immobile, stupide au centre du cercle qui se formait autour d'elle, la peau ruisselante de perles d'eau. Elle restait là, sans réaction, comme un bœuf, se sachant l'objet de la risée générale (comme toujours), décontenancée mais sans surprise.

Sue sentit s'accroître son dégoût en voyant les premières gouttes sombres de sang menstruel s'étaler sur le carrelage en taches rondes comme des pièces de dix cents.

— Mais enfin, Carrie, tu as tes règles ! s'exclama-t-elle, va te laver !

— Oohooouin !

Carrie promena autour d'elle un regard bovin. Ses cheveux lui collaient aux joues comme un casque moulant. Un cercle d'acné lui ponctuait une épaule. A seize ans, les reflets fugaces de la souffrance se lisaient déjà clairement dans son regard.

— Elle croit que ça sert de rouge à lèvres ! s'écria soudain Ruth Gogan avec un air de joie secrète, puis elle éclata de rire.

Sue se souvint plus tard de cette réflexion qui s'inscrivait dans un tableau d'ensemble mais pour l'instant ce n'était qu'un bruit inepte de plus dans le chahut général. *Seize ans ?* Elle réfléchit. *Elle doit savoir ce qui lui arrive, elle...*

De nouvelles gouttes de sang. Carrie, clignant des yeux, considéra autour d'elle ses camarades avec une stupéfaction lente.

Helen Shyres se détourna et fit semblant de vomir.

— Tu saignes ! cria brusquement Sue avec violence, tu saignes, grosse méduse !

Carrie baissa les yeux et regarda ses jambes. Elle se mit à pousser des cris perçants. L'écho de ses clameurs s'amplifia dans le vestiaire humide.

Soudain un tampon hygiénique la frappa à la poitrine et tomba à ses pieds avec un choc mou. Une fleur rouge imbiba le coton absorbant et s'épanouit.

Puis les rires dégoûtés, méprisants, horrifiés, parurent s'amplifier pour se muer en une agressivité malfaisante et les filles se mirent à lancer sur Carrie des tampons et des serviettes hygiéniques tirés les

uns de leurs sacs, les autres du distributeur cassé accroché au mur. Les projectiles volaient comme des flocons de neige et le refrain devint : "*Mets-y un-bouchon, mets-y un-bouchon...*"

Sue bombardait aussi Carrie, tout en faisant chorus avec les autres, incertaine du sens de ses gestes. Une sorte d'envoûtement s'était emparé de son esprit, y rayonnait comme une lumière au néon ; il n'y a pas vraiment de mal à faire ça, pas vraiment de mal, pas vraiment... Cette phrase s'inscrivait toujours dans sa tête, lumineuse, rassurante, lorsque Carrie se mit soudain à hurler de désespoir, à reculer en agitant les bras, à pousser des hululements entrecoupés.

Les filles s'arrêtèrent, comprenant que le stade de la fission, de l'explosion était atteint. Ce fut à ce point que, rétrospectivement, certaines d'entre elles ressentirent, affirmèrent-elles, une vive stupéfaction. Et pourtant, des années s'étaient écoulées, des années passées à mettre en portefeuille le lit de Carrie au camp des Jeunes chrétiennes et j'ai trouvé ce billet doux de Carrie à Flash Bobby Pickett on va le recopier et le faire circuler, ou cachons-lui sa culotte ou mettons ce serpent dans sa chaussure ou faisons-lui boire la tasse à la piscine ; Carrie, toujours à la traîne pendant les balades à vélo, traitée une année de méduse et la suivante de face de pet, exhalant toujours des relents de sueur, incapable de suivre les autres; se piquant aux orties en urinant dans les buissons à la grande joie des autres (hé, gratte-cul, ça te picote, tes fesses ?) ; Billy Peanut qui lui étala du beurre de cacahuètes dans les cheveux le jour où elle s'était endormie à l'étude ; les pinçons, les jambes tendues pour lui faire des croche-pieds dans les couloirs de l'école, les livres jetés à bas de son bureau, la carte postale obscène glissée dans son sac ; et Carrie au pique-nique paroissial s'agenouillant avec maladresse pour prier et la couture de sa vieille jupe de coton qui craque le long de sa fermeture éclair avec un sifflement de ventilateur ; Carrie qui manque invariablement la balle, même à la balle au camp, qui tombe à plat ventre en classe de danse moderne et se casse une dent, qui se prend dans le filet en jouant au volley-ball ; dont les bas ont toujours des mailles filées ou prêtes à filer, dont les blouses sont toujours auréolées de sueur aux aisselles; et même le jour où Chris Hargensen lui a téléphoné de la fruiterie Kelly dans le bas de la ville pour lui demander si elle savait que Carrie s'écrivait C-A-C-A-R-I-E. Soudain, cette accumulation de brimades cristallise et la masse critique est atteinte. L'ultime degré de la méchanceté, de la vacherie dans le coup bas si longtemps recherchée, est trouvé. La Fission.

Elle trébucha en arrière, hurlant dans le silence qui venait de s'établir, ses avant-bras massifs croisés devant la figure, un tampon planté au milieu de sa toison pubienne. Les filles l'observaient avec

une expression solennelle dans leurs yeux brillants.

Carrie recula jusqu'au fond de l'un des quatre grands compartiments de la douche et, lentement, s'affala sur le sol, adossée à la cloison. De longs gémissements irrépessibles s'échappaient de ses lèvres. Ses yeux chavirés, noyés de larmes, roulaient dans les orbites, évoquant ceux d'un porc à l'abattoir.

D'une voix hésitante, Sue déclara

— Je crois que ça doit être la première fois de sa vie qu'elle...

Ce fut alors que la porte s'ouvrit brusquement avec un choc mat et Miss Desjardin fit irruption dans la pièce pour voir ce qui se passait.

Extrait de *L'Ombre dissipée* (p. 41) :

Les spécialistes, psychologues ou médecins, qui ont étudié ce cas, s'accordent dans leurs écrits pour déclarer que l'apparition exceptionnellement tardive et traumatisante du cycle menstruel chez Carrie White a pu déclencher en elle le mécanisme d'un don resté latent jusque-là.

Il semble incroyable qu'en 1979 encore, Carrie ignorait tout du phénomène de la menstruation chez les femmes nubiles. Il est tout aussi difficile d'admettre que la mère de la jeune fille lui ait laissé atteindre l'âge de presque dix-sept ans sans consulter un gynécologue au sujet de l'absence du cycle menstruel chez sa fille.

Cependant les faits sont indiscutables. Lorsque Carrie se rendit compte qu'elle saignait par son orifice vaginal, elle n'avait aucune idée de ce qui lui arrivait.

L'une de ses camarades survivantes, Ruth Gogan, raconte qu'un an avant les événements qui nous concernent, en entrant dans le vestiaire des filles au collège d'Ewen, elle vit Carrie en train d'utiliser un tampon hygiénique pour essuyer son rouge à lèvres. Miss Gogan lui avait alors dit « Qu'est-ce que tu fabriques ? et Miss White répondit Ce n'est pas bien ? » Miss Gogan lui avait déclaré « Mais si, mais bien sûr. Ruth Gogan avait raconté la scène à un certain nombre de ses amies (plus tard elle déclara à cet interviewer qu'elle avait trouvé ça « assez attendrissant ») et si l'une d'entre elles, par la suite, tenta d'expliquer à Carrie la destination exacte de l'objet dont elle se servait, sans doute s'imagina-t-elle une fois de plus qu'on se moquait d'elle. Elle était, sur ce point, devenue à la longue d'une extrême méfiance...

La sonnerie de la cloche s'interrompt ; une fois les filles sorties pour regagner leurs classes (plusieurs s'étaient faufilees discrètement au-dehors par la porte du fond avant que Miss Desjardin puisse relever leurs noms), Miss Desjardin employa la méthode classique devant les

cas d'hystérie elle gifla Carrie sans ménagement. Elle aurait difficilement admis le plaisir qu'elle avait pris à faire ce geste et aurait à coup sûr nié qu'elle considérait Carrie comme un tas de saindoux geignard. Dans sa première année d'enseignement, elle s'efforçait encore de croire que tous les élèves étaient de bons éléments.

Carrie leva sur elle un regard hébété, le visage encore animé de contractions convulsives.

— M-M-Miss D-D-Des...

— Relève-toi, dit Miss Desjardin d'un ton froid. Relève-toi et mets-toi ce qu'il faut.

— *Mais j'arrête pas de saigner !* hurla Carrie. (Elle tendit une main hésitante, comme à l'aveuglette, et agrippa le short blanc de Miss Desjardin, y laissant une empreinte sanglante.) Je... Tu...

Le professeur de gym se crispa en une grimace de dégoût et d'un mouvement brusque, elle hissa Carrie vacillante sur ses pieds.

— Va là-bas!

Carrie restait debout, oscillant entre les rangées de douches et le mur où était accroché le distributeur de serviettes hygiéniques. Prostrée en avant, les seins pointant vers le sol, les bras pendants, inertes, elle ressemblait à un singe ; elle avait les yeux aqueux, le regard vide.

— Voyons, reprit Miss Desjardin d'une voix sifflante, appuyée, tu tires une de ces serviettes de l'appareil... non, ne t'occupe pas de la fente pour les pièces... de toute façon il est cassé... allez, prends-en une... mais prends-la, bon sang ! On dirait que tu n'as jamais eu tes règles.

— Mes règles ? fit Carrie.

Son expression d'étonnement était trop véridique, trop chargée d'incompréhension horrifiée pour être niée ou traitée par le mépris. Un terrible pressentiment se fit jour dans l'esprit de Rita Desjardin. C'était incroyable, inconcevable. Elle-même avait eu ses règles peu après son onzième anniversaire et s'était précipitée au bas de l'escalier pour crier M'man, M'man, j'ai mes anglais ! »

— Carrie, enchaîna Miss Desjardin. (Elle s'avança vers la fille.) Carrie ?

Carrie eut un brusque mouvement de recul.

Au même instant, une rangée de battes de base-ball alignées contre le mur s'écroula dans une cascade d'entrechoquements sonores.

Rita Desjardin sursauta.

— Carrie, c'est la première fois que tu as tes règles ?

Mais maintenant qu'elle s'était faite à cette idée, la question devenait presque superflue.

L'écoulement sombre persistait avec une régularité impressionnante. Les deux jambes de Carrie étaient inondées comme si elle avait pataugé dans un baquet de sang.

— Ça fait mal, gémit Carrie, mon ventre.

— Ça va passer, dit Miss Desjardin. (Elle balançait entre la pitié et la répugnance.) Il faut... euh... arrêter l'afflux de sang. Tu dois...

Un éclair blanc jaillit au-dessus de leurs têtes, accompagné d'une faible explosion, tandis qu'une ampoule s'éteignait, son filament grillé.

Miss Desjardin poussa une exclamation de surprise et l'idée l'effleura (toute cette fichue baraque est en train de s'écrouler) que ce genre d'incident semblait toujours se produire à proximité de Carrie quand elle était bouleversée comme si le guignon la suivait alors pas à pas. Cette pensée s'estompa aussi vite qu'elle était venue. Miss Desjardin prit une des serviettes hygiéniques dans le distributeur cassé et la déplia.

— Regarde, dit-elle, comme ça...

Extrait de *L'Ombre dissipée* (p. 54) :

La mère de Carrie White, Margaret White, a donné naissance à sa fille le 21 septembre 1963 dans des circonstances que l'on peut qualifier de bizarres. En fait, celui qui étudie attentivement le cas de Carrie White, en prenant un certain recul, en retire une impression qui prime toutes les autres : Carrie, enfant unique, a vécu dans un contexte familial d'une étrangeté toute particulière.

Comme nous l'avons déjà noté, Ralph White est mort en février 1963 à la suite de la chute d'une poutrelle métallique sur un chantier de Portland. Mrs White a continué à vivre seule dans leur bungalow de la banlieue de Chamberlain.

En raison de la dévotion quasi fanatique des White pour le culte fondamentaliste, Mrs White n'a vu personne durant toute la période de deuil. Et quand elle a ressenti les premières douleurs de l'enfantement, sept mois plus tard, elle était seule.

A 1 heure 30 de l'après-midi environ, le 21 septembre, les voisins dans Carlin Street ont entendu des cris qui s'élevaient du bungalow des White. La police, toutefois, ne s'est rendue sur les lieux qu'après 6 heures du soir.

A ce retard ne peuvent être apportées que deux explications

également choquantes ou les voisins de Mrs White n'avaient aucune envie de se trouver mêlés à une enquête de police, ou l'aversion qu'elle leur inspirait avait pris de telles proportions qu'ils s'étaient délibérément cantonnés dans l'expectative. Mrs Georgia McLaughlin, la seule des trois résidents survivants du quartier qui se trouvait dans la rue à l'époque et avec qui j'ai eu un entretien, m'a déclaré qu'elle n'avait pas alerté la police parce qu'elle croyait ces hurlements provoqués par un état de transe religieuse.

Donc à l'arrivée des policiers à 6 heures 22, les cris commençaient à s'espacer. On a trouvé Mrs White dans son lit au premier étage et l'inspecteur Thomas G. Mearton a d'abord cru qu'elle avait été victime d'une agression. Le lit était inondé de sang et un couteau de boucher gisait sur le sol. C'est alors qu'il a vu le bébé, encore partiellement enveloppé de la membrane placentaire, contre la poitrine de Mrs White. Elle avait apparemment coupé elle-même le cordon ombilical avec le couteau.

C'est un défi à l'imagination et à la vraisemblance d'avancer l'hypothèse que Mrs Margaret White ignorait qu'elle était enceinte ou même ne comprenait pas le simple sens du mot et il convient de se rallier plutôt à la version plus raisonnable récemment fournie par J. W. Bankson et George Fielding, selon laquelle le concept de grossesse indissolublement lié dans son esprit avec la notion de péché » de l'accouplement faisait l'objet d'un blocage mental absolu. Elle avait sans doute refusé tout simplement d'admettre une telle éventualité en ce qui la concernait.

Nous disposons du texte de trois lettres au moins adressées à une amie habitant Kenosha, Wisconsin, qui semble prouver que Mrs White s'était crue, à partir du cinquième mois, atteinte d'un « cancer des organes féminins » et vouée à rejoindre à bref délai son mari dans l'autre monde...

Lorsque Miss Desjardin conduisit Carrie au bureau, un quart d'heure plus tard, les couloirs étaient heureusement vides. Derrière les portes closes, on percevait le bourdonnement des voix dans les classes où se donnaient les cours.

A la longue, des glapissements de Carrie s'étaient interrompus mais elle avait continué à pleurer sans répit. Pour finir, Desjardin avait mis elle-même en place la serviette, avait nettoyé tant bien que mal la fille avec des serviettes en papier humides et lui avait repassé sa culotte en jersey de coton. A deux reprises, elle avait essayé de faire comprendre à Carrie la banalité de la menstruation, mais chaque fois Carrie s'était plaqué les mains sur les oreilles en sanglotant de plus belle.

Dès leur arrivée, Mr Morton, le sous-directeur, sortit de son

bureau. Billy de Lois et Henry Trennant, deux garçons qui, assis sur des chaises, attendaient de se faire chapitrer pour avoir séché la classe de français, ouvrirent des yeux ronds.

— Entrez, dit Mr Morton d'un ton brusque ; allons entrez vite. (Il foudroya du regard, par-dessus l'épaule de Miss Desjardin, les deux garçons qui considéraient fixement les empreintes sanglantes sur son short.) Qu'est-ce que vous regardez comme ça ?

— Le sang, répondit Henry en arborant un sourire ébahi.

— Deux heures de retenue, aboya Morton.

Il abaissa les yeux sur cette main rouge en filigrane sur le tissu et battit des paupières. Vivement, il ferma la porte derrière eux et se mit à fouiller le tiroir supérieur de son classeur à la recherche d'un formulaire d'accident.

— Vous ne vous sentez pas mal, euh... ?

— Carrie, précisa Miss Desjardin, Carrie White. (Mr Morton avait enfin déniché un imprimé. Une large tache de café s'y étalait.) Cette formalité ne sera pas nécessaire, Mr Morton, ajouta-t-elle.

— Je suppose qu'elle est tombée de la barre fixe. Il faut que nous... je n'ai pas...

Non, non. Mais je crois qu'on devrait permettre à Carrie de rentrer chez elle tout de suite. Elle a subi un choc violent.

Desjardin eut un regard significatif mais il ne sut pas le déchiffrer.

— Bon. Très bien, si c'est votre avis, d'accord.

Morton fit disparaître le formulaire froissé au fond du tiroir qu'il referma d'un geste sec en se coinçant le pouce. Il eut un cri étouffé, pivota avec agilité vers la porte, l'ouvrit à la volée, lança un regard furibond à Billy et Henry et lança :

— Miss Fish, pouvez-vous m'établir une fiche d'exemption au nom de Carrie Wright.

White, rectifia Miss Desjardin.

— White, répéta Morton.

Billy de Lois émit un ricanement.

— Huit heures de colle ! rugit Morton.

Une ampoule pleine de sang se formait sous l'ongle de son pouce. Fichtrement douloureux. Carrie n'avait pas cessé de pleurer.

Miss Fish apporta le petit imprimé jaune et Morton y griffonna ses

initiales avec son stylomine d'argent, grimaçant sous la pression douloureuse que subissait son pouce blessé.

Voulez-vous qu'on vous reconduise, Cassie ? demanda-t-il. Nous pouvons appeler un taxi si vous voulez.

Elle secoua la tête. Il remarqua avec dégoût une grosse bulle de mucus verdâtre qui lui pendait à la narine. Morton détourna les yeux pour regarder Miss Desjardin.

— Je suis certaine que tout se passera très bien, dit-elle. Carrie n'a qu'à rentrer à pied Carlin Street. L'air frais lui fera du bien.

Morton tendit à l'écolière le feuillet jaune.

— Vous pouvez partir maintenant, Cassie, déclara-t-il magnanime.

— *C'est pas mon nom !* hurla-t-elle subitement.

Morton se rejeta en arrière et Miss Desjardin sauta comme si on l'avait frappée dans le dos. Le lourd cendrier de céramique posé sur le bureau de Morton (c'était le Penseur de Rodin avec la tête transformée en réceptacle à mégots) bascula et tomba sur le tapis comme pour échapper à la force de ce cri. Sur la moquette de nylon vert pâle, s'éparpillèrent mégots et brins de tabac de pipe calcinés.

— Hé là ! dites donc, fit Morton en affectant une attitude sévère, je crois que vous êtes perturbée mais cela ne veut pas dire que je dois supporter...

— Je vous en prie, interrompit d'un ton calme Miss Desjardin.

Morton la regarda en clignant des yeux puis eut un bref signe d'assentiment. Dans l'exercice de ses fonctions qui consistaient essentiellement à faire régner la discipline dans la maison, il s'efforçait de projeter autour de lui l'image d'un John Wayne paternaliste mais n'y parvenait guère. Les représentants de l'administration (généralement représentée aux dîners de la chambre de commerce, dans l'association des parents et aux cérémonies de l'American Légion par le directeur Henry Grayle) l'avaient baptisé « Ce cher Mort Pour l'ensemble des étudiants, il était plus souvent « ce rond-de-cuir de mords-ton-nœud Mais comme très peu d'élèves tels que Billy de Lois et Henry Trennant prenaient la parole aux réunions des parents d'élèves ou aux séances de la municipalité, le point de vue de l'administration tendait à l'emporter.

Ce cher Mort, palpant toujours son pouce endolori, gratifia Carrie d'un sourire.

— Partez si vous voulez, Miss Wright. A moins que vous ne préféreriez vous asseoir et vous remettre un peu ?

— Je vais m'en aller, marmonna-t-elle en rejetant ses yeux en arrière. (Puis elle se leva et se tourna vers Miss Desjardin. Ses yeux dilatés et sombres avaient une sorte d'expression sagace et sans joie.) Elles se sont moquées de moi... M'ont jeté des choses... Elles se moquent *toujours* de moi.

Desjardin ne put que lui lancer un regard affligé.

Carrie sortit de la pièce.

Il y eut un moment de silence.

Morton et Desjardin regardèrent Carrie s'éloigner. Puis, avec un curieux toussotement étranglé, Mr Morton se courba en deux avec précaution et entreprit de rassembler les débris du cendrier tombé.

— A quoi rime cette histoire ?

Desjardin soupira et considéra avec dégoût la tache brunâtre qui séchait sur son short.

— Ella a eu ses règles. Ses premières règles... Dans la douche.

Morton se racla la gorge à nouveau et ses joues se colorèrent. Le va-et-vient du feuillet de papier avec lequel il balayait les morceaux de poterie s'accéléra.

— Est-ce qu'elle n'est pas un peu... euh...

Un peu trop âgée pour ça ? Bien sûr. C'est ce qui lui a causé un tel traumatisme. Vraiment, je ne comprends pas pourquoi sa mère... (Elle laissa sa phrase en suspens et enchaîna :) J'ai peur de m'en être assez mal tirée, Morty, mais je ne comprenais pas ce qui se passait. Elle s'imaginait qu'elle allait mourir d'hémorragie.

Morton lui lança un regard aigu.

— Pour moi, ajouta-t-elle, il y a encore une demi-heure, elle ne connaissait même pas l'existence de la menstruation.

— Voulez-vous me donner cette petite brosse, Miss Desjardin ? oui... c'est ça.

Elle lui tendit l'objet dont le manche s'ornait d'un slogan publicitaire *Le comptoir Chamberlain balaie tous vos problèmes*. Il s'appliqua à recueillir sur son bout de papier les cendres et mégots éparpillés.

— Il faudra encore passer l'aspirateur, fit-il observer. Il me semblait pourtant que ce cendrier n'était pas si près du bord. Curieux comme les objets peuvent tomber. (Il se cogna la tête à l'angle du bureau et se rassit brusquement dans son fauteuil.) J'ai peine à croire qu'une élève de ce collège... ou de tout autre collège d'ailleurs puisse y passer trois ans sans avoir jamais entendu parler de menstruation,

Miss Desjardin.

— C'est encore plus difficile à admettre pour moi, appuya-t-elle, mais je ne vois pas d'autre explication à sa réaction. Et elle a toujours été le souffre-douleur des autres.

— Hum ! (Il fit tomber cendres et mégots dans la corbeille à papier et s'épousseta les mains.) Ça y est, je crois que ça me revient. White, la fille de Margaret White. Sûrement. Ça explique un peu la situation. (Il se rassit derrière son bureau avec un sourire d'excuse.) Nous en avons tellement ici. Au bout de cinq ans, tous les visages se confondent un peu pour moi. On appelle les garçons du nom de leur frère... des erreurs de ce genre... Ce n'est pas commode...

— Non, en effet.

— Attendez d'avoir passé vingt ans dans le bain comme moi, reprit-il morose, en contemplant son ampoule gonflée de sang. On reçoit des petites qui vous paraissent familières et on s'aperçoit qu'on a eu le papa comme élève la première année qu'on a enseigné. Margaret White a fait ses études ici avant que j'arrive, ce que je trouve bien soulageant. Elle a dit à Mrs Bicente, paix à ses cendres, que le Seigneur lui réserverait une place de choix sur le gril en enfer pour avoir inculqué aux enfants quelques notions du transformisme et des théories de l'évolution de Darwin elle a été renvoyée deux fois pendant qu'elle était ici — une fois pour avoir tapé sur une camarade à grands coups de cartable — d'après la légende, Margaret avait vu la camarade en question en train de fumer... conceptions religieuses spéciales, très spéciales. (Il arbora sans transition son air John Wayne). Et alors les autres filles se sont moquées d'elle ?

Pire que ça. Elles poussaient des hurlements et lui jetaient des serviettes hygiéniques à la tête quand je suis entrée. Elles les lui lançaient... comme des cacahuètes.

— Oh ! oh, mon Dieu. (John Wayne disparut. Mr Morton devint cramoisi.) Vous avez relevé les noms ?

— Oui, mais pas tous. Quoiqu'il y aura sans doute des dénonciations. Il m'a semblé que Christine Hargensen était la meneuse... comme d'habitude.

Chris et sa bande de perruches, murmura Morton.

— Oui. Tina Blake, Rachel Spies, Helen Shyres, Donna Thibodeau, et sa sœur Mary Lila Grâce, Jessica Upshaw. Et Sue Snell — elle fronça les sourcils. Je ne me serais pas attendue à ça de la part de Sue. Jamais je ne l'ai vue tremper dans ce genre de chahut.

— Avez-vous parlé aux responsables ?

Miss Desjardin eut un rire bref chargé d'amertume.

— Je les ai surtout mises dehors. J'étais trop déboussolée. Et Carrie commençait une crise d'hystérie.

— Je vois. (Il croisa les mains.) Avez-vous l'intention de leur dire quelque chose ?

— Oui. (Mais c'était un oui sans conviction.)

— Il me semble que vous avez un ton bien...

— C'est probable, en effet coupa-t-elle d'un ton soucieux. Je vis dans une maison de verre, voyez-vous. Je comprends ce qu'ont ressenti les filles. Moi-même, j'avais envie d'empoigner cette Carrie et de la secouer. Il y a peut-être une espèce d'instinct chez les femmes à propos de la menstruation qui les rend agressives, je ne sais pas... Je continue à voir Sue Snell avec cette expression qu'elle avait...

— Hum ! refit Mr Morton d'un air sagace.

Il ne comprenait rien aux femmes et n'éprouvait aucun désir de débattre le sujet de la menstruation.

— Je leur parlerai demain, promit Desjardin en se levant... Je leur passerai un sérieux savon.

— Parfait. Que la punition soit adaptée à la faute. Et si vous jugez nécessaire de m'envoyer une de ces filles... euh... n'hésitez pas.

— Entendu, dit-elle avec douceur. Au fait, une ampoule a sauté pendant que j'essayais de calmer Carrie. Il ne manquait que ça au tableau.

— Je vais envoyer un gardien s'occuper de ça, promit-il. Et merci d'avoir fait de votre mieux, Miss Desjardin. Voulez-vous demander à Miss Fish de m'envoyer Billy et Henry ?

— Certainement.

Elle sortit.

Morton se renversa en arrière sur son fauteuil et fit le vide dans son esprit. Lorsque Billy de Lois et Henry Trennant, sécheurs de cours endurcis, entrèrent dans son bureau l'air penaud, il les foudroya allègrement du regard, bien décidé à ne pas mâcher ses mots.

Comme il le confiait souvent à Hank Grayle, les sécheurs de cours, il n'en faisait qu'une bouchée pour son déjeuner.

Graffiti sculptés dans un bureau du collègue Chamberlain

Les roses sont rouges, les violettes bleues, le miel sucré mais Carrie White bouffe de la merde.

Elle descendit Ewen Avenue et traversa à l'intersection de Carlin Street à hauteur du feu rouge. La tête baissée, elle s'efforçait de ne penser à rien. Des crampes lui parcouraient le corps en longues vagues douloureuses, la forçant par instants à ralentir le pas comme une voiture au carburateur encrassé.

Elle gardait les yeux fixés sur le trottoir. Particules de quartz brillantes dans le ciment. Traces de jeu de marelle aux lignes de craie presque effacées ; pastilles grises de chewing-gum aplati, emballages froissés de bonbons ou de chocolat.

Elles me détestent, toutes, et elles n'arrêtent jamais. Jamais elles ne se fatiguent de me tourmenter.

Un penny coincé dans une fissure. Elle lui donne un coup de pied. *Voir Chris Hargensen criant grâce, couverte de sang, avec des rats qui lui grignoteraient la figure. Bien, bien. Ce serait si bien.* Un caca de chien étalé sous le poids d'un soulier. Des capsules de métal noirci écrasées à coups de pierre par un gamin. Des mégots. *Lui écraser la tête avec un rocher, un énorme bloc. Leur écraser la tête à toutes. Ce serait formidable.* (Jésus notre sauveur doux et humble de cœur) Ça, c'était bon pour maman, parfait pour elle. Rien ne l'obligeait à se retrouver chaque jour de chaque année parmi les hyènes, d'être plongée dans un enfer de ricanements, de sarcasmes, de mauvaises farces, de grimaces. Et est-ce que maman n'a pas dit qu'il y aurait un Jugement dernier (le nom de cette étoile sera détresse et ils seront flagellés avec des scorpions) et un ange armé d'un glaive ?

Si seulement ça pouvait arriver aujourd'hui et si Jésus apparaissait non pas avec un agneau et une houlette de berger, mais avec un rocher dans chaque main pour écrabouiller les ricaneurs et les railleurs, tonner contre le mal, l'extirper, le détruire — un dieu terrible de justice et de colère.

Et si seulement elle pouvait être Son glaive et Son bras.

Elle avait essayé de s'identifier à son personnage. De cent façons furtives, elle avait défié maman, avait tenté d'effacer le cercle de peste rouge qui s'était dessiné autour d'elle dès qu'elle avait quitté l'ambiance confinée de la petite maison de Carlin Street pour se rendre à l'école primaire de Barker Street avec sa bible sous le bras.

Elle se souvenait clairement de ce jour-là, des regards braqués sur elle, de ce soudain silence, cet écrasant silence lorsqu'elle s'était mise à genoux devant son déjeuner à la cafétéria de l'école, des rires qui avaient explosé dont, depuis lors, l'écho l'avait poursuivie tout au long des années.

Le cercle de peste rouge était comme une tache de sang. On

pouvait frotter, frotter, frotter, il était toujours là, ineffaçable. Jamais elle ne s'était agenouillée à nouveau depuis dans un lieu public, mais s'était bien gardée d'en parler à sa mère.

En tout cas le souvenir, intact, restait présent à sa mémoire. Avec maman, elle avait mené une lutte serrée à propos du Camp de vacances des Jeunesses chrétiennes et avait gagné elle-même l'argent pour s'y rendre, en faisant des travaux de couture. Maman l'avait mise en garde d'un ton farouche c'était un péché d'y aller, de se mêler à des Méthodistes, des Baptistes, des Congrégationalistes. C'était un péché, une mauvaise action. Elle avait interdit à Carrie de se baigner au Camp. Et pourtant, elle avait nagé et elle avait ri quand on lui avait enfoncé la tête sous l'eau (jusqu'à ce qu'elle perde sa respiration, et comme les filles continuaient, prise de panique, elle avait hurlé). Et elle avait essayé de participer aux activités du Camp. On lui avait joué toutes sortes de tours, on avait charrié sur tous les tons cette vieille bigote de Carrie et elle était revenue en autocar une semaine avant les autres filles, les yeux rouges d'avoir tellement pleuré et maman qui l'attendait à la gare lui avait dit sévèrement qu'elle ne devrait jamais oublier le souvenir de sa mésaventure ; cela prouvait bien que maman savait, que maman avait raison, que le seul espoir de paix et de salut s'inscrivait à l'intérieur du cercle rouge. « Car la porte est étroite », avait dit maman d'une voix austère dans le taxi, et, une fois à la maison, elle avait enfermé Carrie dans la penderie pendant six heures.

Maman lui avait, naturellement, défendu de prendre des douches avec les autres filles. Carrie avait caché ses affaires de toilette dans son placard de l'école et s'était douchée quand même, participant à un rituel de nudité embarrassant et honteux, dans l'espoir que le cercle dont elle était prisonnière se desserrerait un peu, juste un petit peu...

(mais aujourd'hui oh aujourd'hui)

Tommy Erbter, cinq ans, roulait sur sa bicyclette de l'autre côté de la rue. C'était un gamin à l'air futé, à l'œil vif. Pédalant sur son petit vélo rouge garni de stabilisateurs, il chantonait Scoubidou, bidou, j'aime le roudoudou... Il aperçut Carrie, son visage s'épanouit et il tira la langue

— Hé, face de pet ! Carrie la bigote ! Carrie, prise d'une rage subite, lui lança un regard furieux. La bicyclette oscilla sur ses petites roues stabilisatrices et s'abattit de côté. Tommy se mit à hurler, le vélo lui était tombé dessus. Carrie continua à marcher, le sourire aux lèvres. A ses oreilles, les glapissements de Tommy faisaient l'effet d'une suave musique.

Si seulement elle pouvait provoquer à volonté des incidents de ce genre, chaque fois qu'elle en avait envie.

(et justement c'était le cas)

A une centaine de mètres de sa maison, elle s'arrêta, les yeux fixés dans le vide. Derrière elle, Tommy relevait son petit vélo en pleurnichant, frottait son genou éraflé.

Il lui cria quelque chose mais elle fit mine de ne pas entendre. Elle avait été suffisamment apostrophée par des experts en injures.

(tombe de ce vélo sale gosse fiche-toi par terre et fends-toi ta sale caboche)

Voilà ce qu'elle avait pensé et quelque chose était arrivé.

Son esprit avait... avait... elle cherchait le mot. Avait... *décollé*... Pas exactement comme elle le souhaitait mais ce n'était pas loin. Une curieuse inflexion mentale s'était produite, une pulsation, un bref tressaillement, comme un frémissement de paupière. Décolle.

Elle considéra fixement la grande vitrine de Mrs Yorraty. Et elle pensa

(saleté de vieille sorcière je veux que ta vitrine casse)

Rien. La large glace immaculée à la devanture de chez Mrs Yorraty miroitait sereinement sous la lumière limpide du matin. Une nouvelle crampe d'estomac se mit à tenailler Carrie et elle poursuivit sa marche. Mais...

La lampe. Et le cendrier. Ne pas oublier le cendrier. Elle jeta un coup d'œil

(la vieille sorcière déteste ma maman)

en arrière.

A nouveau, il lui sembla que quelque chose... vibrât — mais très très faiblement. Une sorte de frémissement anima le flot de ses pensées comme si une source pétillante venait de jaillir tout au fond d'elle-même.

La vitrine parut onduler ; Rien de plus. Peut-être cela venait-il de ses yeux. *Peut-être*. Une onde de fatigue l'envahit, elle se sentit la tête lourde avec un début de migraine. Ses yeux la brûlaient comme si elle venait de lire de bout en bout le livre des Révélations. Elle continua à suivre la rue jusqu'à la petite maison blanche aux volets bleus. L'émotion familière, crainte, amour, et haine, s'avivait en elle. Le lierre s'était étalé sur le mur ouest du bungalow (elles l'avaient toujours appelé le bungalow car la Maison Blanche évoquait une plaisanterie politique et maman disait que tous les politiciens étaient des escrocs et des pécheurs qui finiraient un jour par livrer le pays aux Rouges sans

Dieu, qui colleraient au mur, pour les fusiller, ceux qui croyaient en Jésus-Christ — y compris les catholiques) et ce manteau de lierre était pittoresque, mais quelquefois elle le détestait. Quelquefois comme aujourd'hui, la masse du lierre ressemblait à une grotesque main géante, sillonnée de longues veines saillantes surgie du sol pour agripper la maison.

Elle s'approcha en traînant les pieds.

Bien sûr, il y avait eu les pierres.

Elle s'arrêta encore une fois, battant mollement des paupières dans la lumière du jour. Les pierres. Maman ne parlait jamais de ça.

Carrie ne savait même pas si sa maman se rappelait encore le jour des pierres. C'était étonnant qu'elle-même s'en souvienne si bien. Elle était alors une toute petite fille. Quel âge ? Trois ans ? Quatre ans ? Il y avait eu cette fille en costume de bain blanc et ensuite les pierres étaient arrivées. Et des choses avaient volé dans la maison. Le souvenir resurgissait brusquement à sa mémoire, intact, précis, lumineux, comme s'il y avait toujours été présent, juste au-dessous de la surface, attendant la venue d'une sorte de puberté mentale.

Attendant, peut-être, aujourd'hui.

Extrait de *Carrie: L'Aube noire de la T.K.* (*Esquire*, le 12 septembre 1980) par Jack Gaver :

Estelle Horan a habité dans la banlieue chic de San Diego, à Parrish, pendant douze ans ; d'apparence, elle est le prototype de la Californienne moderne ; elle porte des blouses imprimées de couleurs vives et des lunettes de soleil aux verres ambrés ; sa chevelure brune est striée de mèches blondes ; elle conduit une Volkswagen orange formule V avec un macaron orné d'un sourire sur le bouchon du réservoir et un grand timbre avec le drapeau vert de l'écologie sur la lunette arrière. Son mari occupe un poste de cadre à l'agence Parrish de la Bank of America ; son fils et sa fille sont des adeptes convaincus du groupe Soleil et Loisirs de la Californie du Sud, lézards de plage savamment bronzés. Un barbecue est installé dans le jardin derrière la maison, petit mais très bien tenu, et à la porte d'entrée, un carillon joue un fragment du refrain de *Hey, Jude*.

Mais Estelle Horan porte encore en elle un peu du sol aride et pauvre de la Nouvelle-Angleterre et quand elle parle de Carrie White, son visage arbore une expression pincée plus évocatrice du Lovecraft d'Arkham que du Kerouac de la Californie du Sud.

« Bien sûr, elle était étrange, m'a dit Estelle Horan, allumant une Virginia Slim après avoir écrasé le mégot de la précédente, toute la famille était étrange. Ralph était ouvrier dans la construction et les

gens de son quartier disaient qu'il partait tous les jours au travail avec une bible et un revolver 38. La bible était pour la pause-café et le casse-croûte de midi. Le 38, il le tenait prêt au cas où il aurait rencontré l'Antéchrist sur le chantier... C'était un grand type au teint olivâtre avec les cheveux coupés en brosse ultra-courte. Il avait toujours l'air hargneux. Et on ne pouvait pas soutenir son regard. Ses yeux avaient un éclat insoutenable. Ils semblaient littéralement flamboyer. Quand on le voyait s'approcher, on traversait la rue et il n'était pas question de lui tirer la langue dans le dos. Jamais. Il était terrifiant.»

Elle s'interrompt, tire des bouffées de sa cigarette et souffle des nuages bleuâtres vers les poutres de pseudo-séquoia qui s'entrecroisent au plafond.

Stella Horan a vécu à Carlin Street jusqu'à l'âge de vingt ans, tout en faisant ses études au Lewin Business College de Motton. Mais elle se souvient clairement de l'incident des pierres.

« Quelquefois, dit-elle, je me demande si par hasard j'aurais pu le provoquer. Leur arrière-cour était contiguë à la nôtre et Mrs White avait planté une haie de séparation mais elle n'avait pas encore poussé. Elle s'en prenait constamment à ma mère pour l'exhibition à laquelle je me livrais dans notre cour. Disons tout de suite que mon maillot de bain était parfaitement convenable — même pudique, selon nos critères d'aujourd'hui — un simple Jantzen d'une pièce. Mrs White n'arrêtait pas de se plaindre de ce spectacle " scandaleux " pour sa " petite " Ma mère... bon, elle tâche de rester polie, mais elle est très vive de caractère. Je ne sais pas ce que Margaret White a dit pour la mettre enfin hors d'elle par-dessus la haie elle a dû me traiter de putain de Babylone, je suppose — toujours est-il que ma mère lui a répliqué que notre cour était à nous, que je m'y promènerais et y danserais la gigue toute nue si ça nous chantait, à elle et à moi. Elle lui a dit aussi qu'elle était une sale vieille bonne femme avec une boîte d'asticots en guise de cervelle. Il y a eu encore beaucoup de cris et d'imprécations mais ça, c'était le bouquet.

« J'ai voulu m'arrêter de prendre des bains de soleil tout de suite. J'ai horreur des histoires. Ça me donne des maux d'estomac. Mais ma mère, quand elle est remontée, elle devient terrible.

« Elle est donc revenue de chez Jordan Marsh avec un petit bikini blanc. Et elle m'a encouragée à me dorer au soleil autant que je voulais. " Après tout, a-t-elle dit, nous sommes chez nous dans notre cour. " »

Stella Horan esquisse un léger sourire à l'évocation de ce souvenir et éteint sa cigarette.

« J'ai essayé de discuter avec elle, de lui expliquer que je tenais à éviter les accrochages et ne voulais pas faire de la provocation pour relancer leur guerre de palissade. Ça n'a rien donné de bon. Vouloir calmer ma mère quand elle prend la mouche, c'est comme arrêter un poids lourd sans freins dans une descente. Et puis ce n'était pas tout. J'avais peur des White. Avec les fanatiques religieux de ce genre, il ne faut pas plaisanter. D'accord, Ralph White était mort, mais Margaret avait peut-être bien gardé son revolver.

« J'étais donc allongée dans notre cour sur une couverture, le samedi après-midi, couverte de crème solaire, et j'écoutais les Top Forty à la radio. Ma mère a horreur de cette musique et en général elle pousse les hauts cris et me demande de baisser le volume avant qu'elle ne devienne folle. Mais ce jour-là, c'est elle-même qui l'a amplifié. Du coup j'avais vraiment l'impression d'être la Putain de Babylone en personne.

« Pourtant, personne n'est sorti de la maison chez les White, même pas la vieille pour pendre sa lessive. Voilà un autre détail, jamais elle ne met de dessous à sécher sur le fil. Même pas ceux de Carrie qui n'avait que trois ans à l'époque. Non. Toujours dans la maison.

« J'ai commencé à me détendre. Je devais m'imaginer que Margaret avait emmené Carrie au parc pour faire ses dévotions au Seigneur en pleine nature, toujours est-il qu'au bout d'un moment, j'ai roulé sur le dos et je me suis assoupie.

« Quand je me suis réveillée, Carrie, debout à côté de moi, me regardait.»

Elle interrompt son récit, fronce les sourcils, le regard perdu dans le vague. Au-dehors, les voitures défilent sans interruption. Je perçois le léger ronronnement de mon magnétophone. Mais tout cela me fait l'effet d'une mince patine brillante qui recouvre un monde obscur, inquiétant — un monde réel peuplé de cauchemars.

« C'était une si *jolie* petite fille, reprend Stella Horan en allumant une autre cigarette, j'ai vu des photos d'elle prises au collège et puis cette horrible couverture en noir et blanc de *Newsweek*. Je les regarde longuement et une seule idée me vient à l'esprit comment, Seigneur Dieu, a-t-elle pu en arriver là ? Qu'est-ce que cette femme lui a fait ? Ça me rend malade d'y penser. Elle était tellement charmante avec ses joues roses, ses yeux marron et ses cheveux blonds qui deviendront cendrés plus tard — ça se reconnaît à la couleur. Délicieuse, voilà le mot qui convient le mieux. Elle était délicieuse, délurée, innocente. La maladie de sa mère ne l'avait pas trop entamée, pas encore.

« Je me suis réveillée progressivement et j'ai voulu lui sourire. Je ne savais pas trop quoi faire.

« Très engourdie par le soleil, ma cervelle fonctionnait au ralenti. J'ai dit " bonjour " Elle portait une petite robe jaune assez mignonne mais bien trop longue pour une gamine en plein été. Elle lui arrivait aux mollets. Elle ne m'a pas rendu mon sourire. Simplement, elle a tendu la main et m'a demandé " C'est quoi, ça ? "

« J'ai baissé les yeux et je me suis rendu compte que mon soutien-gorge avait glissé pendant que je dormais. Je l'ai remis en place et j'ai répondu : " Ce sont mes seins, Carrie. "

« Alors elle a dit — d'un ton très solennel — " Je voudrais bien en avoir aussi. "

« J'ai répondu " Il faut attendre, Carrie. Tu n'en auras pas avant... euh., huit ou neuf ans.

« — Non, j'en aurai pas, a-t-elle répliqué. Maman m'a dit que les filles sages n'en avaient pas. "

« Elle avait une expression bizarre pour un bébé de son âge, ni triste, ni prude.

« J'avais peine à croire ce que j'avais entendu et j'ai dit la première chose qui me venait à l'esprit

« Mais, je suis une fille sage, moi. Et ta mère, elle n'a pas de seins ?
"

« Elle a baissé la tête et murmuré quelque chose d'une voix si basse que je n'ai pas compris. Je lui ai demandé de répéter. Elle m'a regardée d'un air méfiant et m'a dit que sa maman avait été mauvaise et que c'était pour ça qu'elle en avait. Elle les appelait des salbosses comme si cela s'écrivait en un seul mot.

« Je croyais rêver. J'étais confondue. Je ne trouvais absolument rien à dire. Nous nous sommes regardées et l'envie m'a pris d'enlever cette pauvre petite mioche et de me sauver avec elle.

« Et c'est à ce moment-là que Margaret White est sortie de sa maison par la porte de derrière et nous a vues.

« Pendant un long moment, elle est restée sans bouger, les yeux hors de la tête comme si elle n'arrivait pas à y croire. Puis elle a ouvert la bouche et s'est mise à brailler. Jamais je n'ai entendu de son aussi horrible de ma vie.

« On aurait dit le rugissement d'un alligator au fond d'un bayou. Elle beuglait littéralement. Dans un état de rage démentielle, sa figure est devenue aussi rouge qu'une voiture de pompiers. Elle a serré les poings et a continué à hurler vers le ciel. Elle tremblait de la tête aux pieds. Je croyais qu'elle avait une attaque. Avec ses traits convulsés, elle avait une vraie tête de gargouille.

« J'ai cru que Carrie allait s'évanouir. Ou mourir sur place. Elle s'était arrêtée de respirer et son petit visage est devenu tout blanc. Sa mère a hurlé :

« " CAAAAARRRRRIEEEEEE ! "

« J'ai bondi et j'ai hurlé à mon tour : " Ne lui criez pas après comme ça ! vous devriez avoir honte ! " enfin, une bêtise de ce genre-là. Je ne me souviens plus très bien. Carrie est allée vers chez elle, elle s'est arrêtée puis elle est repartie et, juste avant de passer d'une pelouse sur l'autre, elle m'a lancé un regard... regard... effrayant. Je ne sais pas comment l'expliquer. Un mélange de désir, de haine, de crainte... et de désespoir. Comme si la vie elle-même s'abattait sur elle, sous la forme d'une pluie de pierres, à l'âge de trois ans.

« Ma mère est apparue sur le perron de derrière et son visage s'est décomposé quand elle a vu la petite. Et Margaret... oh, elle hurlait des injures à propos de putains, de filles perdues, des péchés commis par les pères qui vous poursuivront jusqu'à la septième génération. Je me sentais la gorge en parchemin.

« Un instant, Carrie a paru osciller entre les deux jardinets, puis Margaret White a regardé en l'air et cette femme, je vous le jure, s'est mise à *hurler à la mort* vers le ciel. Après quoi, elle a commencé à se... se blesser, se punir elle-même. Elle se lacérait le cou, les joues à coups d'ongles, sa peau se couvrait d'égratignures, de balafres rouges. Elle déchirait sa robe.

« Carrie a crié " Maman ! " et s'est précipitée vers elle.

« Mrs White s'est... accroupie, comme un crapaud, et a ouvert grands les bras. J'ai cru qu'elle allait écraser sa fille contre elle et j'ai crié à mon tour.

« Elle souriait, cette folle. Elle souriait d'un sourire figé et la bave lui coulait sur le menton. Oh, j'en étais révoltée, Seigneur, complètement révoltée.

« Elle a pris Carrie dans ses bras et elle est rentrée chez elle. J'ai arrêté ma radio. On l'entendait dans sa maison. Pas tout ce qu'elle disait mais quelques mots. Cela suffisait pour comprendre ce qui se passait. Elle priait, sanglotait, glapissait en même temps. Des bruits à peine humains. Et puis Margaret a dit à sa fille d'aller s'enfermer dans son placard pour prier. Et la petite pleurait, criait qu'elle regrettait, qu'elle avait oublié. Et puis plus rien. Ma mère et moi nous sommes regardées. Jamais je ne lui avais vu une mine pareille, même à la mort de mon père. Elle a dit " La pauvre enfant... ", rien de plus. Et nous sommes rentrées.

Elle se lève et va vers la fenêtre. Elle est très belle avec sa robe de

soleil citron décolletée dans le dos.

« J'ai un peu l'impression de revivre toute cette histoire, me dit-elle sans se retourner. J'en suis toute retournée comme autrefois... » Elle a un petit rire et se prend les coudes au creux des mains.

« Oh, elle était si mignonne. On ne s'en douterait jamais devant ces photos. »

Des voitures passent devant la maison dans les deux sens et j'attends qu'elle reprenne son récit. Elle me fait l'effet d'un sauteur à la perche considérant la barre et se demandant si elle n'est pas placée trop haut.

« Ma mère a préparé du thé très fort, avec du lait comme elle le faisait quand on m'avait poussée dans les orties ou quand j'étais tombée de bicyclette, à l'époque lointaine ou j'étais un garçon manqué.

« Nous étions effondrées mais nous avons bu ensemble, assises en face l'une de l'autre à la table de la cuisine. Elle portait une vieille robe d'intérieur à l'ourlet décousu dans le dos et j'avais toujours sur moi mon bikini blanc de Putain de Babylone. J'avais envie de pleurer mais c'était une situation trop réelle pour pleurer dessus, contrairement au cinéma.

« Une fois, à New York, j'avais vu un vieil ivrogne tenant par la main une petite fille en robe bleue. Cette petite fille avait pleuré au point de saigner du nez. L'ivrogne avait un goitre et la peau de son cou était tendue comme une chambre à air. Il avait une énorme bosse rouge au milieu du front et une longue traînée de morve luisait sur son veston de serge bleu ; les passants allaient et venaient sans s'arrêter pour échapper le plus vite possible à ce spectacle. Cela aussi, c'était une situation réelle.

« Je voulais justement parler de ça à ma mère et comme j'ouvrais la bouche pour parler, l'autre événement s'est produit... Celui sur lequel vous aimeriez être renseigné, j'imagine. Il y a eu un choc sourd et violent au-dehors, qui a fait vibrer les verres dans la vitrine. Le bruit a évoqué pour moi quelque chose de massif, de dense, comme si on venait de faire tomber un coffre-fort du toit. »

Elle allume une nouvelle cigarette et en tire des bouffées rapides.

« Je suis allée à la fenêtre et j'ai regardé au-dehors, mais je n'ai rien vu. Et puis, comme j'allais tourner le dos, quelque chose est tombé. Quelque chose qui brillait au soleil.

J'ai cru un instant que c'était un gros globe de verre. Puis cet objet a heurté le bord du toit des White et a volé en éclats. Ce n'était pas du

tout du verre. C'était un bloc de glace.

« J'étais sur le point d'appeler ma mère quand ces blocs se sont mis à tomber en pluie, tous à la fois.

« Ils tombaient sur le toit des White, sur la pelouse devant et derrière, contre la porte de leur cave. Elle était garnie d'un auvent de zinc et quand le premier a touché la plaque de métal, il y a eu un grand " bing ", comme une cloche d'église. Ma mère et moi avons poussé un cri... Nous nous sommes serrées l'une contre l'autre, comme deux gamines affolées prises dans une tourmente.

« Et puis ça s'est arrêté. Plus un bruit ne sortait de leur maison. On voyait l'eau couler de la glace fondue sur les ardoises du toit et briller sous le soleil. Un gros morceau de glace s'était coincé entre la pente du toit et la cheminée. Il étincelait tellement dans la lumière que j'avais mal aux yeux à le regarder.

« Ma mère me demandait si c'était fini, quand Margaret a poussé un cri terrible. Nous l'avons entendu très clairement. En un sens, c'était encore pire qu'avant car cette fois, on se rendait compte qu'elle était terrifiée. Et puis il y a eu des tas de bruits dans la maison, des chocs, plus ou moins sonores, comme si elle jetait tout ce qui lui tombait sous la main à la tête de sa fille.

« La porte arrière s'est ouverte à la volée et s'est refermée de même. Personne n'est sorti. Puis les hurlements ont repris. Maman m'a demandé d'appeler la police mais je ne pouvais bouger. J'étais clouée sur place. Mr Kirk et sa femme Virginia sont sortis de chez eux pour voir ce qui se passait. Les Smith aussi. Bientôt tous les voisins qui se trouvaient chez eux étaient dehors, même la vieille Mrs Warwick au bout de la rue, qui n'entendait que d'une oreille. Des objets se sont mis à craquer, à éclater, à résonner. Des bouteilles, des verres, Dieu sait quoi. Et puis une fenêtre s'est ouverte sur le côté de la maison, et Dieu m'est témoin que la table de la cuisine a failli passer au travers. C'était un gros meuble d'acajou qui pesait bien plus de cent kilos. Il a arraché l'écran anti-moustique au passage — Comment une femme, même une femme très forte, aurait-elle pu jeter dehors une masse pareille ? »

Je lui demande ce qu'elle implique par cette réflexion.

« Je me contente de vous *raconter*, insiste-t-elle, désarçonnée, je ne vous demande pas de croire... »

Elle paraît reprendre son souffle, et enchaîne d'une voix neutre :

« Rien ne s'est produit pendant peut-être cinq minutes. L'eau coulait toujours des gouttières sur le toit. Et il y avait des morceaux de glace partout sur la pelouse des White qui fondaient très vite. »

Elle émet un rire bref et haché et écrase son mégot.

« Pourquoi pas ? *C'était* au mois d'août.

Elle va vers le canapé, puis s'en écarte.

« Ensuite sont venues les pierres surgies du néant, d'un ciel parfaitement bleu, et qui sifflaient, vrombissaient comme des bombes. Ma mère s'est écriée " Mais au nom au ciel... ", et elle s'est protégée la tête des deux mains. Moi, je ne pouvais toujours pas bouger, j'enregistrais tout ce qui se passait mais j'étais transformée en statue. Peu importait d'ailleurs. Rien ne tombait en dehors de l'enclos des White. Une des pierres a arraché une des gouttières qui a dégringolé sur la pelouse. D'autres ont crevé le toit et sont tombées dans le grenier. A chaque fois, les ardoises éclataient en faisant un nuage de poussière. Celles qui arrivaient par terre faisaient vibrer le sol. On ressentait l'impact dans la plante des pieds.

« Notre vaisselle s'entrechoquait, la vieille desserte tremblait sur ses bases et la tasse de thé de maman est même tombée sur le sol où elle s'est cassée. Certaines pierres avaient fait des trous dans le gazon. De véritables cratères. Mrs White a payé un récupérateur pour s'en débarrasser avec sa camionnette et Jerry Smith, qui habite au bout de la rue, lui a donné un dollar en échange d'un fragment de pierre. Il est allé le montrer à la Boston University ; ils l'ont étudié et lui ont dit que c'était du granit ordinaire.

« Un des derniers a atteint une petite table dans l'arrière-cour et l'a fracassée. Mais rien de ce qui se trouvait hors de chez eux n'a été touché. »

Elle s'interrompt, se détourne de la fenêtre pour me regarder et à l'évocation de ces souvenirs, ses traits se décomposent. D'un geste machinal, elle passe la main dans sa chevelure ébouriffée.

« On n'en a guère parlé dans le journal local. Le temps que Billy Harris se déplace — il était reporter à Chamberlain — elle avait déjà fait réparer le toit et quand les gens lui ont dit que les pierres l'avaient traversé, je crois qu'il s'est imaginé qu'on se payait sa tête.

« Personne ne veut l'admettre, même maintenant. Vous et tous ceux qui liront ce que vous écrirez ne penseront qu'à rire de cette histoire et diront que je n'étais qu'une espèce de piquée restée trop longtemps au soleil. Pourtant, *c'est arrivé*. Des tas de gens du quartier ont assisté à l'événement et ce qui s'est passé, encore une fois, était aussi réel que cet ivrogne traînant par la main la petite fille qui saignait du nez. Et maintenant, il y a cet autre drame... Personne ne peut l'ignorer et se contenter d'en rire. Trop de personnes sont mortes.

« Et ce n'est plus seulement la propriété des White qui a été

touchée.

Elle sourit, mais sans aucune trace d'humour.

« Ralph White était assuré et Margaret avait touché une grosse somme d'argent à sa mort... une double indemnité. La maison aussi était assurée mais elle n'a pas obtenu un sou de ce côté-là. Les dégâts avaient été causés par la main de Dieu. Une justice bien pratique, non ? »

Elle se remet à rire mais sans plus de gaieté que tout à l'heure...

Texte retrouvé dans le cahier de Carrie White au collège d'Ewen et recopié plusieurs fois sur la même page :

Tout le monde le sait / l'enfant sera béni / quand il aura compris / qu'il est pareil aux autres...

Carrie entra dans la maison et referma la porte derrière elle. A la clarté du jour fit place une pénombre fraîche, où flottaient d'insistants relents du talc. Le seul bruit était le tic-tac du coucou de la Forêt-Noire dans le salon. Maman avait obtenu le coucou avec les timbres-prime verts. Une fois, en quatrième, Carrie avait résolu de demander à maman si les timbres verts n'étaient pas souillés par le péché mais au dernier moment elle n'avait pas osé.

Elle gagna le fond du couloir et accrocha son manteau dans le placard. Au-dessus de la rangée de patères, trônait une image lumineuse avec un Christ fantomatique et solennel qui planait au-dessus d'une famille attablée dans une cuisine... Au bas de l'image, la légende (également lumineuse) disait : *L'Hôte invisible*.

Elle entra dans le salon et s'immobilisa au centre du tapis décoloré et usé jusqu'à la trame. Elle ferma les yeux, serra les paupières et regarda les petits points brillants qui dansaient dans l'obscurité. La migraine battait douloureusement ses tempes.

Seule.

Maman travaillait au pressing-minute de la Blanchisserie du Ruban Bleu dans le centre commercial de Chamberlain. Elle y travaillait depuis que Carrie avait eu ses cinq ans lorsque les primes d'assurance et les indemnités que lui avait values l'accident de son mari avaient commencé à s'amenuiser. Son horaire allait de 7 heures 1/2 du matin à 4 heures de l'après-midi. La blanchisserie était sans dieu. Maman le lui avait dit bien des fois. Le gérant, Mr Elton Mott, était, lui, particulièrement sans dieu. Maman disait que Satan avait réservé un coin bleu spécial dans son enfer pour Elt, comme on l'appelait au Ruban Bleu.

Seule.

Elle ouvrit les yeux. Il y avait dans le salon deux chaises au dossier droit. Il y avait aussi une machine à coudre avec une lampe devant laquelle Carrie piquait quelquefois des robes pendant que maman brodait des napperons et parlait du Jugement.

Le coucou de la Forêt-Noire était accroché au mur du fond.

Il y avait encore quantité d'images pieuses mais celle que Carrie préférait se trouvait pendue juste au-dessus de sa chaise. On y voyait Jésus menant des agneaux sur une colline aussi verte et lisse que le terrain de golf de Riverside. Les autres étaient moins paisibles. Jésus chassant les marchands du Temple, Moïse jetant les tables de la Loi sur les adorateurs du veau d'or, Thomas le sceptique glissant les doigts dans la blessure au flanc de Jésus (oh, l'horrible fascination de cette image-là et les cauchemars qu'elle lui avait inspirés quand elle était petite !), l'Arche de Noé flottant au-dessus des pécheurs agonisants, en train de se noyer, Loth et sa famille fuyant devant le grand incendie de Sodome et Gomorrhe.

Sur une petite table de sapin étaient posées une lampe et une pile de tracts illustrés. Celui de dessus montrait un pécheur (l'expression angoissée de son visage témoignait clairement de sa condition spirituelle) tentant de ramper sous un gros rocher. La légende clamait *Et les pierres même ne le cacheront pas CE JOUR-LA !*

Mais l'élément dominant dans la pièce était à coup sûr l'énorme crucifix de plâtre dressé contre le mur du fond. Il avait un mètre vingt de haut et maman avait commandé ce modèle spécial par correspondance à Saint Louis. Un rictus de douleur outrancier figé sur le visage, le Christ qui y était fixé, la bouche entrouverte incurvée vers le bas, exhalait une plainte muette. Sous sa couronne d'épines figuraient des filets de sang rouge coulant le long des tempes et sur le front. Le regard noyé se perdait vers le ciel dans une expression d'agonie médiévale. Les deux mains étaient également couvertes de sang et les pieds cloués sur un étroit support de plâtre. Ce mourant avait lui aussi donné à Carrie d'innombrables cauchemars dans lesquels le Christ mutilé la poursuivait le long de couloirs sans fin, brandissant un marteau et des clous, l'exhortant à prendre sa croix et à le suivre. Tout récemment seulement, ces rêves avaient évolué pour revêtir une apparence moins claire mais plus sinistre. Elle ne se sentait plus menacée de meurtre mais de quelque chose d'encore pire.

Seule.

Les douleurs qui lui tenaillaient les jambes et le bas- ventre

s'étaient un peu atténuées. Elle ne pensait plus qu'elle allait mourir d'hémorragie. C'était le mot « *menstruation* » qui s'appliquait à son état et tout à coup cela lui paraissait logique, inévitable. C'était son quitte ou double.

Dans l'atmosphère solennelle et silencieuse du salon, elle émit un petit rire étrange, apeuré. On aurait dit un jeu radiophonique. Vous aussi vous pouvez gagner une semaine aux Bermudes tous frais payés par le quitte ou double du mois.

Comme le souvenir de la pluie de pierres, la réalité des périodes menstruelles semblait avoir été toujours présente à son esprit, bloquée mais en attente.

Elle pivota sur les talons et monta lourdement au premier étage. Les lattes du plancher de la salle de bains avaient été lessivées à blanc (la propreté mène à la pureté). Aux flancs de la baignoire campée sur quatre pieds griffus, des traînées de rouille tachaient l'émail blanc sous le robinet chromé. Il n'y avait pas d'appareil de douche. Maman disait que les douches étaient immorales. Carrie ouvrit le placard à linge et se mit à chercher posément, méthodiquement, veillant à tout remettre en place. Maman avait un œil infailible. La boîte bleue se trouvait tout au fond, derrière les vieilles serviettes qu'elles n'utilisaient plus. Une vaporeuse silhouette de femme en longue robe transparente figurait sur le couvercle. Elle en sortit une des serviettes et la considéra d'un air curieux. Elle s'en était servie un jour pour essuyer, à un coin de rue, le rouge à lèvres qu'elle avait caché au fond de son sac. Elle se souvenait maintenant (ou croyait s'en souvenir) des coups d'œil intrigués, choqués des passants. Son visage s'empourpra. *Ils* l'avaient prévenue. A cet accès de rage succéda une colère blanche.

Elle entra dans sa minuscule chambre à coucher. Là aussi abondaient les images pieuses, mais on y voyait beaucoup plus d'agneaux pacifiques que de scènes d'anathème.

Un fanion du collège était épinglé au-dessus de sa commode. Sur le meuble même se trouvaient une bible et un christ en matière plastique qui luisait dans la pénombre.

Elle se dévêtit — d'abord sa blouse, puis sa jupe trop longue, détestée, sa combinaison, sa gaine, sa culotte, son porte-jarretelles, ses bas. Elle considéra ses lourds vêtements empilés, les rangées de boutons, les élastiques, avec une expression de détresse farouche. A la bibliothèque de l'école, il y avait tout un tas de vieux numéros de *Dix-Sept* ans et souvent elle les feuilletait en affectant un air inexpressif et détaché. Les modèles avaient une attitude si effrontée, si insouciant dans leurs jupes courtes, voletantes, leurs collants, leurs légers dessous imprimés.

Bien sûr, *effronté* était un des termes favoris de maman (elle savait ce que dirait maman ; oh.. pas question) pour les décrire. Et elle se sentirait elle-même terriblement honteuse (cela aussi elle le savait). Nue, hostile, l'âme noircie par le péché d'exhibitionnisme, des bouffées de brise lui caressaient le derrière des cuisses, éveillaient en elle une lascivité confuse.

Et elle savait que les autres devineraient ce qu'elle ressentait. Elles devinaient toujours. D'une façon ou d'une autre, elles la tourmenteraient, la ravalerait sans pitié à son rôle de repoussoir. C'était leur seule attitude à son égard.

Elle aurait pu, elle savait qu'elle aurait pu

(quoi)

se trouver ailleurs. Sa taille ne s'était épaissie que parce que parfois elle se sentait si malheureuse, si vide, accablée d'ennui, que le seul moyen pour elle de combler ce néant c'était de manger, de manger, de manger. Mais après tout elle n'avait pas la taille si alourdie. Les échanges chimiques de son corps ne lui laisseraient pas dépasser un certain point. Et elle trouvait ses jambes plutôt jolies, presque aussi jolies que celles de Sue Snell ou de Vicky Hanscom. Elle pourrait *être*

(quoi oh quoi oh quoi)

pourrait s'abstenir de chocolats et ses boutons disparaîtraient. Ça ne ratait jamais. Elle pourrait changer de coiffure. Acheter des culottes légères, des collants bleus et verts. Faire des jupes courtes et des robes avec des patrons de chez Butterick et Simplicity. Le prix d'un billet d'autocar, d'un billet de train. Elle pourrait être, elle pourrait être, elle pourrait être...

Vivante.

Elle dégrafa son soutien-gorge de coton et le laissa tomber sur le sol. Ses seins étaient d'un blanc laiteux, lisses et gonflés. Les tétons avaient une couleur café au lait clair. Elle se caressa la poitrine et un frisson la parcourut à fleur de peau. C'était mal, très mal, oh oui. Maman lui avait dit qu'il y avait une certaine Chose. Cette Chose était dangereuse, vieille comme le monde, absolument impure. Elle pouvait vous ôter toute force. *Attention*, disait maman. *Cela vient la nuit. Cela te fera penser aux fautes qui se commettent dans les parkings et dans les motels.* Mais, bien qu'il ne fût que 9 h 20 du matin, Carrie songeait que la Chose l'avait atteinte. Elle continuait à se caresser les seins

(salbesses)

sa peau était fraîche mais les bouts étaient brûlants et durs et quand elle en serra un entre ses doigts, elle se sentit toute molle, prête

à défaillir.

Oui, c'était la Chose.

Sa culotte était tachée de sang.

Brusquement s'imposa à elle l'idée qu'elle devait fondre en larmes, hurler ou arracher cette Chose de son corps, la rejeter, l'écraser, la tuer.

La serviette que lui avait ajustée Miss Desjardin se détrempait déjà et elle la changea avec soin, sachant combien elle était mauvaise, combien toutes les autres étaient mauvaises, se détestant elle-même autant qu'elle les détestait. Seule maman était sans reproches. Maman s'était battue avec l'Homme Noir et l'avait vaincu. Carrie avait assisté au combat dans un rêve. Maman l'avait chassé de la maison à coups de balai et l'Homme Noir s'était sauvé dans la nuit le long de Carlin Street, ses pieds fourchus faisaient jaillir des étincelles rouges du ciment.

Sa maman avait arraché la Chose qui était en elle et avait gardé sa pureté. Carrie la haïssait.

Elle jeta un coup d'œil furtif à son visage dans la petite glace ronde qu'elle avait accrochée au dos de la porte, une glace avec une mince bordure de plastique vert, tout juste bonne pour se donner un coup de poigne.

Elle le détestait son visage, son visage, morne, stupide, bovin, son regard éteint, ses boutons rouges et brillants, ses cratères de points noirs. Son visage, elle le détestait par-dessus tout.

Une fissure en dents de scie zébra soudain son reflet dans le verre. Le miroir tomba par terre, s'émietta à ses pieds. Il n'en restait plus que l'anneau de plastique vert qui semblait l'observer comme un œil aveugle.

Extrait du *Dictionnaire des phénomènes psychiques d'Ogilvie* :

La *Télékinésie* est le pouvoir de déplacer les objets à distance ou de les modifier par la seule force de l'esprit. Des observateurs dignes de foi ont signalé l'apparition de cas probants dans certaines situations critiques d'extrême tension.

Ainsi ont pu être dégagés des corps ou des objets pris sous des voitures automobiles ou des bâtiments écroulés mis en état de lévitation, etc.

Le phénomène est souvent confondu avec l'action des *poltergeist* qui sont des esprits malicieux. Il faut noter que les *poltergeist* sont des créatures astrales d'une existence douteuse, alors que la télékinésie est

considérée comme une fonction empirique de l'esprit, peut-être de nature électrochimique...

Lorsqu'ils eurent fini de faire l'amour, comme elle remettait lentement ses vêtements en ordre sur le siège arrière de la Ford 1963 de Tommy Ross, Sue Snell s'aperçut que ses pensées se tournaient à nouveau vers Carrie White.

C'était le vendredi soir et Tommy (qui regardait pensivement par la vitre arrière avec son pantalon encore en accordéon sur les chevilles ; l'effet était comique mais peu séduisant) l'avait emmenée au bowling. Bien entendu, cette sortie n'était qu'un prétexte mutuellement admis. En réalité leur seul but dès le départ avait été la fornication.

Elle sortait plus ou moins régulièrement avec Tommy depuis le mois d'octobre (on était maintenant en mai) et il n'y avait que quinze jours qu'ils couchaient ensemble. Sept fois, spécifiait-elle. Enfin ce soir c'était la septième fois. Il n'y avait pas encore eu de feu d'artifice, pas de fanfare pour jouer la Bannière Etoilée mais les choses s'étaient un peu améliorées.

La première fois, elle avait eu très mal. Ses amies, Helen Shyres et Jeanne Gault, l'avaient aussi fait et lui avaient affirmé toutes les deux qu'on ne souffrait qu'une minute — comme une piqûre de pénicilline — et qu'ensuite c'était le rêve. Mais pour Sue, la première fois, elle avait eu l'impression qu'on la perforait avec un manche de pioche. Tommy avait reconnu depuis, avec un petit rire, qu'il avait de son côté mis le préservatif de travers.

Ce soir, ce n'était que la seconde fois qu'elle commençait à éprouver quelque chose qui ressemblait à du plaisir puis plus rien. Tommy s'était retenu aussi longtemps qu'il avait pu mais tout s'était arrêté... En somme cela représentait un frottement bien excessif pour si peu de chaleur.

Après coup, elle se sentait déprimée, et dans ce climat mélancolique, sa pensée revenait à Carrie. Sa garde affective baissée, elle se laissa envahir par une vague de remords et quand Tommy abandonna la contemplation de Brickyard Hill pour se retourner vers elle, Sue pleurait.

— Eh ben quoi, fit-il inquiet. Hé, dis donc. (Il la prit maladroitement dans ses bras.)

— Ce n'est rien, dit-elle, pleurant toujours. C'est pas à cause de toi. J'ai fait aujourd'hui quelque chose de très moche. Et j'étais en train d'y repenser, voilà tout.

— Quoi ? (Il lui caressait doucement la nuque.)

Elle se retrouva donc en train de raconter l'incident du matin, se demandant si c'était vraiment elle qui parlait. Pour voir les choses en face, elle devait admettre que si elle s'était donnée à Tommy, c'était essentiellement parce qu'elle était amoureuse, folle

(peu importait le résultat était le même)

de lui, et maintenant se mettre dans cette position (un aveu de participation à un chahut stupide dans les douches) n'était pas précisément la bonne méthode pour s'annexer un gars. Et Tommy était, bien entendu, « Populaire ».

Ayant été elle-même toujours populaire, il était presque écrit pour elle qu'elle devrait rencontrer et aimer un garçon aussi populaire qu'elle. C'était une quasi-certitude qu'ils allaient être élus Roi et Reine du Bal de Printemps du collège, et ceux de dernière année les avaient déjà choisis comme couple idéal de l'année scolaire. Ils étaient devenus des étoiles fixes au firmament changeant des relations entre élèves, Roméo et Juliette spécialisés. Et elle se rendait compte avec une subite animosité que dans tous les collèges blancs de banlieue d'Amérique, existait un couple semblable au leur.

Et ayant obtenu ce qu'elle avait depuis si longtemps souhaité — une position stable, sûre, un statut privilégié — elle en découvrait le corollaire, un malaise qui lui faisait un cortège sinistre. Ce n'était pas ainsi qu'elle s'était imaginé les choses. Des ombres de mauvais augure rôdaient autour de leur magique cercle de lumière. L'idée qu'elle s'était laissée baiser par lui,

(est-ce bien utile de l'exprimer de cette façon oui pour cette fois)

simplement parce qu'il était populaire, par exemple. Le fait qu'ils étaient bien assortis ou qu'elle pouvait observer leur reflet dans une vitrine et penser *quel beau couple*. Elle était tout à fait sûre

(ou du moins l'espérait)

de n'être pas faible à ce point, mûre pour satisfaire docilement à la complaisante attente des parents, des amis et d'elle-même. Mais maintenant, il y avait cette histoire de la douche dont elle s'était mêlée sans réticence, avec une joie féroce. Le mot qu'elle évitait était l'infinitif *se conformer*, qui faisait surgir d'horribles images de cheveux enroulés sur des bigoudis, de longs après-midi passés devant la planche à repasser, face aux feuilletons publicitaires de la télé pendant que l'époux faisait de l'esbroufe dans un bureau anonyme, ou bien à l'association des parents d'élèves, puis en s'inscrivant au Country Club une fois leurs revenus grimpés au niveau des cinq chiffres ; de pilules dans des boîtes jaunes circulaires pour éviter de renoncer aux tailles jeunes filles avant que ce soit absolument nécessaire ou contre

l'intrusion de ces petits étrangers répugnants qui font dans leurs culottes et braillent à pleins poumons vers 2 heures du matin ; de luttes dignes et surnoises pour protéger les Ilots Intacts de la pollution des nègres, restant au coude à coude avec Terry Smith (Miss Fleur de Patate 1975) et Vicki Jones (vice-présidente de la ligue des Femmes) armées de pancartes, de pétitions et, accrochés aux lèvres, de doux sourires désespérés.

Carrie, c'était cette fichue Carrie, tout était sa faute. Peut-être avant aujourd'hui avait-elle entendu parfois de lointains bruits de pas tournant autour de leur cercle de lumière, mais ce soir, en écoutant son propre récit, sordide, misérable, elle distinguait nettement les contours de ces ombres et ces yeux jaunes qui brillaient comme des torches électriques dans l'obscurité.

Elle avait déjà acheté sa robe pour la fête du collègue. Elle était bleue. Elle était belle.

— Tu as raison, dit-il lorsqu'elle eut fini. Mauvaises nouvelles. Ça ne te ressemble vraiment pas.

Son visage était grave et elle se sentit un instant glacée de terreur. Puis il sourit — il avait un très charmant sourire — et les ombres se dissipèrent un peu.

— J'ai flanqué un coup de pied à un gosse qui avait tourné de l'œil. Je t'ai jamais parlé de ça ?

Elle secoua la tête.

— Ben oui. (Il se frotta le nez d'un air songeur et un tic bref lui fit tressaillir la joue, comme lorsqu'il avait avoué sa maladresse en utilisant son premier préservatif.) Il s'appelait Danny Patrick, le type en question. Il m'avait foutu une raclée un jour, quand on était en sixième. Je pouvais pas le blairer mais j'avais la trouille. J'attendais mon heure. Tu sais ce que c'est ?

Elle ne savait pas mais acquiesça cependant.

— Toujours est-il qu'un an plus tard à peu près, il s'est trompé de client. Pete Taber. C'était un tout petit mec mais vachement musclé. Danny s'est engueulé avec lui à propos de je ne sais quoi, une affaire de billes peut-être. Finalement, Peter lui est rentré dans le chou et lui a flanqué la pâtée. Ça se passait sur le terrain de jeu du vieux Collège Kennedy. Danny est tombé en arrière, il s'est cogné la tête et s'est retrouvé là K.O.

« Tout le monde a fichu le camp. On croyait qu'il était mort. Moi aussi je me suis sauvé, mais avant, je lui ai collé un coup de pied dans les côtes. Après ça, je m'en suis voulu drôlement... Tu... tu comptes lui

faire des excuses ?

Sue, prise totalement au dépourvu, ne put que rétorquer sans conviction :

— Tu lui en as fait, toi ?

— Hein ? Ah non, dis donc ! J'avais aucune envie de me retrouver à l'hosto. De toute façon, il y a une grande différence, Susie.

— Ah oui ?

— D'abord on n'est plus des bébés. Et puis j'avais quand même des raisons, même si elles étaient minables. Cette pauvre demeurée, elle ne t'a jamais rien fait...

Sue ne répondit pas car elle ne trouvait rien à répondre. Elle n'avait jamais échangé plus de dix phrases avec Carrie de toute son existence et aujourd'hui, elles ne s'étaient pratiquement pas adressé la parole. Le cours d'éducation physique était le seul qu'elles suivaient en commun depuis leur sortie de l'école de Chamberlain. Carrie était inscrite à la section commerciale. Sue, bien entendu, faisait des études classiques.

Elle se jugea, sans transition, très méprisable. Cette pensée lui était intolérable et elle s'en prit à lui pour y échapper.

— Quand es-tu devenu si moralisateur ? Depuis que tu as commencé à me baiser ?

Elle vit la bonne humeur s'effacer de ses traits et le regretta aussitôt.

— J'aurais mieux fait de la boucler, dit-il en remontant son pantalon.

— Ce n'est pas toi, c'est moi. (Elle lui posa une main sur le bras.) J'ai honte, tu comprends.

— Je sais, dit-il. Mais je n'aurais pas dû te donner de conseils. Je ne suis pas très doué pour ça.

— Tommy, tu n'as pas horreur quelquefois d'être... eh bien... aussi populaire ?

— Moi ? (La surprise se peignit sur son visage.) Tu veux dire capitaine de l'équipe ou président de la classe... des trucs comme ça ?

— Oui.

— Non, c'est sans importance. De toute façon, ce qui touche au collège n'a guère d'importance. En y entrant, on s'imagine qu'on a décroché la timbale, mais quand c'est fini, pas un type ne pense vraiment que c'était extraordinaire à moins d'être complètement

borné. Du moins, c'est bien le cas de mon frère et de ses copains.

Elle n'en fut pas apaisée pour autant et même ses craintes se renforcèrent. La Petite Susie-Star, super-vedette du collège d'Ewen, la reine des reines, le dessus du panier. La robe de bal de fin d'études bouclée pour la vie, dans un placard, enveloppée d'une housse en plastique.

Les sombres vagues de la nuit s'appesantissaient contre les glaces légèrement embuées de la voiture.

— Je finirai probablement dans le garage de mon père. Je passerai mes soirées du vendredi et du samedi chez l'oncle Bill ou au Cavalier à siroter de la bière et à parler de ce match où j'ai reçu une passe formidable de Saunders et où on a aplati l'équipe de Dorchester. Je serai marié à une enquiquineuse quelconque, je roulerai toujours dans le dernier modèle de l'année, je voterai démocrate...

— Arrête, dit-elle, le palais brusquement imprégné d'une saveur douce-amère.

Elle l'attira vers elle.

— Fais-moi l'amour. J'ai le cafard ce soir. Fais-moi l'amour, dis.

Il lui fit donc l'amour et cette fois ce fut différent. Cette fois, elle oublia le manque d'espace et ce ne fut pas un frottement monotone mais une friction délicieuse dont l'intensité ne cessait de croître : deux fois il dut s'arrêter, haletant, fit tout pour se retenir et s'activa de nouveau

(il était vierge avant moi et l'a reconnu j'étais persuadée qu'il mentait)

il accentua le rythme de son mouvement; la respiration précipitée, elle laissa échapper des gémissements entrecoupés, lui étreignit le dos avec force ; elle s'abandonnait, transpirante, le mauvais goût dans la bouche dissipé, avec l'impression de vibrer de toutes ses cellules, le corps rempli de soleil, des notes de musique et des papillons multicolores plein la tête.

Plus tard, comme ils rentraient, il lui demanda cérémonieusement si elle l'accompagnerait au Grand Bal du Printemps. Elle lui répondit oui. Il lui demanda également ce qu'elle avait décidé à propos de Carrie. Elle n'avait rien décidé. Il déclara que c'était sans importance, mais elle n'était pas de cet avis. Il lui semblait qu'au contraire c'était très important.

Extrait de « Télékinésie Analyse et conséquences » (*Science Yearbook*, 1981), par le doyen D.L. McGuffin :

On rencontre encore de nos jours, bien entendu, certains savants

l'ensemble des chercheurs de Duke University constitue hélas, l'avant-garde de ces éléments — qui rejettent en bloc les implications terrifiantes qui découlent de l'affaire Carrie White. Comme la Flatlands Society, les Rose-Croix ou les Corlies d'Arizona qui déclarent formellement que la bombe atomique ne fonctionne pas, ces malheureux se dérobent devant la logique avec leur tête dans le sable — qu'on veuille bien excuser cette métaphore boiteuse.

Bien sûr, on comprend sans peine la consternation, les levées de boucliers, les lettres indignées et les débats passionnés au cours des réunions scientifiques. La notion de télékinésie est une pilule amère à avaler pour la communauté scientifique dans son ensemble, avec ses cadrans oui-ja, ses médiums, ses tables tournantes, ses couronnes magiques dont sont truffés les films d'horreur ; mais cette compréhension ne peut admettre l'irresponsabilité scientifique.

Les effets de l'affaire White soulèvent des problèmes graves et ardu. Un véritable tremblement de terre a jeté bas nos idées reçues concernant le fonctionnement des lois naturelles. Peut-on blâmer un physicien illustre, comme Gerald Luponet, lorsqu'il affirme qu'il s'agit d'un coup monté de toutes pièces, d'une imposture, même lorsqu'il est mis en présence des preuves irréfutables réunies par la commission White ? Car si la vérité est avec Carrie, que penser de Newton ?...

Assises dans le salon, Carrie et maman écoutaient Ernie Ford Tennessee chanter « Let the lower lights be burning » sur un phonographe Webcor (que maman appelait le victrola ou, si elle était d'humeur particulièrement bonne, le vic). Carrie, assise devant la machine à coudre, pédalait des deux pieds tout en piquant les manches d'une nouvelle robe. Maman, installée sous le crucifix de plâtre, bordait ses napperons et battait la mesure de la semelle au rythme du cantique, l'un de ses airs préférés. Mr P.P. Bliss, qui en était l'auteur ainsi que d'une quantité d'autres, illimitée semblait-il, représentait pour maman un flamboyant exemple de la présence de Dieu à la surface du globe. Il avait été marin et pêcheur (deux termes à peu près synonymes dans le vocabulaire de maman), grand blasphémateur, un affreux sacrilège à la face du Tout-Puissant.

Puis il avait essuyé en mer une terrible tempête ; le bateau avait failli chavirer et Mr P.P. Bliss s'était prosterné sur ses genoux de pêcheur impénitent terrassé par une vision d'un Enfer béant sous la surface des eaux prêt à l'engloutir et il s'était mis à prier Dieu. Mr P.P. Bliss avait promis au Seigneur que s'il le sauvait, il lui consacrerait le reste de sa vie. La tempête, naturellement, s'était aussitôt apaisée.

Dans sa miséricorde, le Seigneur nous éclaire

Et du haut de son phare illumine nos cœurs

Mais il nous a confié la tâche de veiller

Sur les feux et les lampes jalonnant le rivage...

Tous les cantiques de Mr P.P. Bliss exhalaient un parfum d'aventure maritime.

La robe que préparait Carrie était vraiment très jolie, de couleur cramoisie — la plus proche du rouge autorisé par maman — avec des manches bouffantes.

Elle essayait de concentrer toute son attention sur la couture mais bien entendu, son esprit vagabondait malgré elle.

La lumière du plafonnier était jaune, crue, et violente, le petit canapé de peluche poussiéreux inoccupé (Carrie n'avait jamais eu l'occasion d'inviter un garçon à s'y asseoir) et contre le mur du fond se détachait une ombre double le Christ en croix et, au-dessous de Lui, maman.

Les gens de l'école avaient appelé maman à la blanchisserie et elle était rentrée à midi. Carrie l'avait regardée monter le perron et avait senti son bas-ventre pris d'une sorte de tremblement.

Maman était une femme très grande et forte et elle portait toujours un chapeau. Dernièrement ses jambes avaient commencé à enfler et ses pieds semblaient sur le point de déborder de ses souliers.

Elle portait un manteau de drap noir avec un collet de fourrure noire. Derrière ses lunettes sans monture à double foyer, ses yeux bleus paraissaient énormes. Elle ne se séparait jamais d'un grand sac à main noir, dans lequel elle rangeait son porte-monnaie, son porte-cartes (tous deux noirs), une lourde bible King James (également noire) avec son nom gravé dessus en lettres d'or et une pile de tracts maintenus par un élastique. Les tracts étaient en général de couleur orange et grossièrement imprimés.

Carrie savait vaguement que maman et papa Ralph avaient été baptistes autrefois mais qu'ils avaient abandonné cette croyance après avoir acquis la conviction que les Baptistes favorisaient sur terre l'action de l'Antéchrist. Depuis lors, le domaine de la religion était dans la famille strictement limité à la maison. Maman pratiquait ses exercices de piété les dimanches, lundis et vendredis qu'elle appelait les Jours saints. Maman était le ministre du culte et Carrie la congrégation. Les services duraient de deux à trois heures.

Maman avait ouvert la porte et était entrée d'un pas décidé. Elle et Carrie s'étaient regardées un instant d'un bout à l'autre de la petite

antichambre comme deux cow-boys ennemis sur le point de dégainer. C'était l'un de ces moments brefs qui paraissent

(de la peur était-ce vraiment de la peur qui se lisait dans les yeux de maman)

beaucoup plus longs rétrospectivement. Maman referma la porte derrière elle.

— Tu es une femme, dit-elle doucement.

Carrie sentit ses traits se crispier, se décomposer sans rien pouvoir y faire.

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit ? s'écria-t-elle. Oh, maman, j'ai eu tellement *peur*. Et les autres filles qui se moquaient de moi, me lançaient des choses et...

Maman avait marché vers elle et sa main s'était détendue comme l'éclair, une main dure, musclée, calleuse. Du revers, elle avait atteint Carrie à la mâchoire, et Carrie était tombée sur le seuil entre le couloir et le salon, en pleurant avec bruit.

— « Et Dieu a tiré Eve de la côte d'Adam » dit maman. (Ses yeux étaient énormes derrière les verres épais; on aurait dit des œufs pochés. Du côté du pied, elle frappa Carrie dans la cage thoracique et Carrie poussa un hurlement.) Debout, femme, allons prier. Prier Jésus pour nos âmes pécheresses et mauvaises.

— *Maman...*

Elle sanglotait trop pour pouvoir en dire plus. L'hystérie latente qui courait en elle s'exhalait en balbutiements. Incapable de se lever, elle ne put que ramper dans le salon, les cheveux pendant sur la figure, en hoquetant des sanglots rauques et saccadés. A tout instant, maman lui lâchait un coup de pied. Elles traversèrent ainsi le salon vers l'emplacement de l'autel, qui avait été à l'origine une petite chambre à coucher.

— « Et Eve était faible et »... dis-le, femme, dis-le !

— Non, maman, je t'en prie, aide-moi...

Le pied se détendit. Carrie hurla.

— « Et Eve était une faible créature et elle a lâché le corbeau sur le monde, continua maman, et le corbeau avait pour nom péché. Et le premier péché fut l'accouplement. Et le Seigneur flétrit Eve de Sa malédiction, et cette malédiction était la malédiction du sang. Et Adam et Eve furent chassés du Jardin et Eve s'aperçut qu'elle portait en son ventre un enfant. »

Maman décocha un coup de pied dans les reins de Carrie dont le

nez s'érafla au plancher de bois. Elles entraient dans le sanctuaire où se dressait l'autel ; une croix était posée sur une table recouverte d'un dessus de soie brodée. De part et d'autre de la croix il y avait des cierges blancs. Derrière étaient disposés plusieurs chromos représentant le Christ et ses Apôtres. Et sur la droite, s'ouvrait l'endroit le pire de tous, l'ancre de la terreur, la caverne où s'anéantissaient tout espoir, toute résistance à la volonté de Dieu — et à celle de maman. La porte du placard béait comme une bouche ricanante. A l'intérieur, sous une ampoule bleue hideuse allumée en permanence, était accrochée l'interprétation par Derrault du fameux sermon de Jonathan Edwards *Les pécheurs aux mains du Dieu de colère*.

— « Et il y a eu une seconde malédiction et celle-ci était la malédiction de l'enfantement. Eve engendra Caïn dans la sueur et le sang.

Maintenant, maman la traînait mi-rampante mi-debout au pied de l'autel où elles tombèrent toutes les deux à genoux. Maman agrippa avec force le poignet de Carrie.

— « Et, après Caïn, Eve, qui ne s'était pas encore repentie du péché d'accouplement, engendra Abel. Alors, le Seigneur accabla Eve d'une troisième malédiction, et ce fut la malédiction du meurtre. Caïn se dressa et tua Abel à coups de pierres. Et Eve ne se repentit encore pas, ni toutes les filles d'Eve, et le Serpent Perfide fonda sur Eve un royaume de corruption et de pestilences. »

— *Maman !* hurla Carrie. Maman, je t'en supplie écoute ! *C'était pas ma faute !*

— Baisse la tête, dit maman, et prions.

— *Tu aurais dû me prévenir !*

Maman abattit la main sur la nuque de Carrie et la force du coup était appuyée de toute la musculature accumulée par onze ans de transport de lourds sacs de linge et le chargement de piles de draps humides.

Carrie, les yeux un instant exorbités, précipitée en avant, heurta du front l'autel, y laissant une marque et faisant vaciller les cierges.

— Prions, dit maman d'une voix douce, implacable.

Pleurante et reniflante, Carrie pencha la tête. Un filet de morve lui pendait du nez et elle l'essuya

(si j'avais gagné un nickel chaque fois qu'elle m'a fait pleurer ici)
du dos de la main.

— « O Seigneur, déclamaient maman d'une voix sonore, la tête

renversée en arrière, aide la pécheresse agenouillée à mes côtés à voir l'étendue et la gravité de ses fautes. Montre-lui que si elle était restée pure, la malédiction du sang ne se serait pas abattue sur elle. Peut-être a-t-elle commis le péché d'impudeur et de luxure en ses pensées. Peut-être a-t-elle écouté de la musique rock and roll à la radio. Peut-être a-t-elle été tentée par l'Antéchrist. Montre-lui que c'est Ta main magnanime et vengeresse qui l'a punie...

— Non ! lâche-moi !

Elle tenta de lutter pour se remettre sur ses pieds, et la main de maman, aussi puissante et impitoyable qu'un bracelet d'acier, la força à se remettre à genoux.

— «... et que Tu lui as tracé la voix étroite et sans détours dont elle ne devra jamais s'écarter si elle veut échapper aux flammes dévorantes de l'Enfer éternel. Amen.»

Elle tourna vers sa fille ses yeux agrandis et luisants.

— Maintenant va dans ton placard.

— Non ! (Elle se sentait suffoquer de terreur.)

— Va dans ton placard. Prie en secret. Implore le pardon de tes péchés.

— Je n'ai pas péché, maman. C'est *toi* qui as péché. Tu ne m'as rien dit et elles se sont moquées de moi.

A nouveau elle crut entrevoir dans les yeux de maman une fugitive lueur de crainte qui disparut aussi vite et silencieusement qu'un éclair de chaleur.

Maman se mit à pousser Carrie vers la lueur bleue du placard.

— Prie le Seigneur et tes péchés te seront peut-être remis.

— Maman, lâche-moi.

— Prie, femme.

— Je vais faire revenir les pierres, maman.

Maman s'arrêta.

Son souffle même parut un instant suspendu dans sa gorge. Puis sa main se resserra sur le cou de Carrie, se resserra jusqu'à ce que Carrie vît danser des taches rouges devant ses yeux et sentît sa conscience s'estomper, se dissoudre.

Les yeux dilatés de maman s'étaient mis à flotter devant elle.

— Enfant du diable, murmura-t-elle. Pourquoi ai-je été à ce point maudite ?

Carrie, la tête prise comme dans un tourbillon, cherchait éperdument un mot assez fort pour exprimer son angoisse, sa honte, sa terreur, sa haine. Il lui semblait que son existence entière se réduisait à ce misérable instant de révolte impuissante. Les yeux roulant dans les orbites, la bouche débordante de salive, elle hurla de tous ses poumons :

— *PUTE !*

Maman cracha comme un chat ébouillanté.

— Péché ! vociféra-t-elle, oh, Péché!

Elle se mit à frapper Carrie à coups redoublés sur le dos, la nuque, la tête, tout en la poussant irrésistiblement vers le placard baigné de lumière bleue.

— *PUTAIN !* hurla à nouveau Carrie.

(voilà voilà je l'ai dit comment crois-tu qu'elle t'aurait eue autrement mon Dieu ça y est)

Projetée la tête la première dans le placard, elle alla heurter brutalement le mur du fond et s'écroula sur le sol, hébétée. La porte claqua et la clef tourna dans la serrure.

Elle était seule avec le Dieu de colère de maman.

La lampe bleue éclairait l'image d'un immense Jéhovah barbu qui précipitait des multitudes hurlantes d'humains dans les profondeurs enfumées d'un abîme embrasé.

Au-dessous d'eux, d'horribles silhouettes charbonneuses se débattaient au milieu des flammes de la perdition tandis que l'Homme Noir siégeait sur un immense trône couleur de feu, tenant un trident à la main. Son corps était celui d'un homme, mais il avait une queue fourchue et la tête d'un chacal.

Elle ne flancherait pas cette fois.

Mais naturellement, elle finit par flancher. Il lui fallut six heures mais elle flancha, pleurant et suppliant maman d'ouvrir la porte et de la laisser sortir. Elle avait un besoin terrible d'uriner. L'Homme Noir la regardait, un rictus sardonique sur sa bouche de chacal et ses yeux pourpres connaissaient tous les secrets du sang menstruel.

Une heure après que Carrie eut commencé à l'appeler, maman la fit sortir. Carrie se rua vers la salle de bains.

Maintenant seulement, trois heures plus tard, assise la tête penchée sur la machine à coudre comme une pénitente, elle se souvenait de la peur apparue dans les yeux de maman et elle croyait en connaître la

raison.

Il était déjà arrivé que maman l'enferme dans le placard jusqu'à une journée entière quand elle avait volé cette petite bague à quarante-neuf cents au bazar Shuber, et le jour où elle avait trouvé cette photo de Flash Bobby Pickett sous l'oreiller de Carrie - et Carrie s'était une fois évanouie d'inanition et à cause de l'odeur de ses déjections.

Et elle n'avait jamais jamais répondu comme elle venait de le faire aujourd'hui. Aujourd'hui, elle avait même prononcé ce mot P...

Pourtant, maman l'avait laissée sortir presque tout de suite après qu'elle eut flanché.

Voilà. La dernière piqure était faite. Elle écarta les pieds de la pédale et tendit la robe devant elle pour l'examiner. Elle était longue. Affreuse. Elle la détestait.

Elle savait pourquoi maman l'avait laissée sortir.

— Maman, je peux aller me coucher ?

— Oui.

Maman ne releva pas les yeux de son napperon. Elle plia la robe sur son bras puis son regard se posa sur la machine à coudre. A l'instant même, la pédale démarra d'elle-même. L'aiguille commença à monter et descendre, des reflets lumineux jouant sur l'acier poli. La bobine se dévida en tressautant tandis que tournait le volant latéral.

Maman redressa brusquement la tête, les yeux dilatés. Le motif en festons bordant son napperon, merveille de complexité et à la fois de précision et de régularité, se désorganisa brusquement.

— Elle vide la canette, simplement, dit Carrie à mi-voix.

— Va te coucher, répliqua maman d'un ton bref, et la peur était revenue dans ses yeux.

— Oui.

(elle avait peur que je fasse sauter la porte du placard de ses gonds)

maman.

(et je crois que je pourrais que je pourrais oui je crois que je pourrais)

Extrait de *L'Ombre dissipée* (p. 58) :

Margaret White est née et a grandi à Motton, une petite ville à proximité de Chamberlain et qui envoie ses enfants faire leurs études à l'école ou au collège de Chamberlain. Ses parents jouissaient d'une

bonne aisance. Ils étaient propriétaires d'un cabaret de nuit prospère dans les faubourgs de Motton appelé la Bonne Auberge. Le père de Margaret, John Brigham, fut tué d'un coup de feu au cours d'une rixe survenue dans le bar pendant l'été 1959.

Margaret Brigham, qui avait alors près de trente ans, devint une fidèle des offices du culte fondamentaliste. Sa mère s'était mise en ménage avec un autre homme (Harold Allison, qu'elle devait par la suite épouser) et ils désiraient l'un et l'autre se débarrasser de la présence de Margaret à la maison.

Margaret jugeait que sa mère, Judith, et Harold Allison vivaient dans le péché et exprimait fréquemment son opinion à ce sujet. Judith Brigham était convaincue que Margaret resterait vieille fille jusqu'à la fin de ses jours.

Selon la formule imagée de son beau-père « Margaret avait une gueule comme le cul d'un camion-citerne et le châssis assorti. » Il l'appelait également la « bigote de choc.

Margaret refusa de s'en aller jusqu'en 1960, lorsqu'elle fit la connaissance de Ralph White aux réunions d'une mission. En septembre de la même année, elle quitta la maison des Brigham à Motton et s'installa dans un petit appartement de Chamberlain.

Les relations suivies qu'entretenaient Margaret Brigham et Ralph White se terminèrent par un mariage le 23 mars 1962. Le 3 avril 1962, Margaret White était admise pour un bref séjour à l'hôpital de West-over.

« Des clous. Elle a jamais voulu nous dire ce qui clochait, déclara Harold Allison. La seule fois qu'on est allés la voir, elle nous a dit qu'on vivait dans l'adultère malgré qu'on était marida et qu'on irait droit en enfer. Elle a dit que Dieu nous avait mis une marque invisible au front mais qu'on la voyait. Elle tournait pas rond, je vous le dis. Sa vieille a voulu être gentille, essayé de voir ce qui n'allait pas. Elle a piqué une crise et s'est mise à débloquer à propos d'un ange avec une épée qu'allait faire des ravages dans les mauvais lieux et liquider tous les pécheurs. Du coup on est partis.»

Judith Allison cependant avait son idée sur ce qui avait pu arriver à sa fille ; elle pensait que Margaret avait fait une fausse couche. Si c'était le cas, l'enfant avait été conçu en dehors des liens du mariage. La confirmation de cet état de fait jetterait une lumière nouvelle sur la personnalité de la mère de Carrie.

Dans une longue lettre exaltée à sa mère datée du 19 août 1962, Margaret lui disait qu'elle et Ralph vivaient à l'écart du péché « sans la malédiction de la fornication.» Elle pressait Harold et Judith Allison

de fermer leur « antre de perdition » et de les imiter. « C'est, déclare Margaret vers la fin de sa lettre, la seule (*sic*) façon dont toi et cet homme pouvez éviter la pluie de sang à venir. Ralph et moi, comme Marie et Joseph ne connaissons et ne poluerons (*sic*) jamais nos corps. Si je suis fécondée que ce soit par le Ciel. »

Bien entendu le calendrier nous montre que Carrie fut conçue un peu plus tard la même année...

Les filles s'habillaient en silence pour leur cours de gymnastique du lundi matin, sans chahut ni singeries et aucune d'entre elles ne s'étonna vraiment lorsque Miss Desjardin ouvrit à la volée la porte du vestiaire. Son sifflet d'argent pendait entre ses seins menus et si son short était le même que celui qu'elle portait le vendredi, il n'y restait plus trace des empreintes sanglantes de Carrie.

Les filles continuèrent à se préparer, boudeuses, sans la regarder.

— Ce n'est pas vous qui êtes en dernière année ? s'enquit Miss Desjardin d'un ton calme. Et quand est l'examen ? Dans un mois ? Et le Bal de Printemps encore plus tôt. Pour la plupart vos robes sont déjà prêtes et vous avez vos cavaliers, je suppose. Sue, tu seras avec Tommy Ross. Helen avec Roy Evarts. Et toi Chris, tu n'as qu'à faire ton choix. Quel est l'heureux élu ?

— Billy Nolan, répondit Chris Hargensen d'un ton renfrogné.

— Eh bien, il en a de la chance, non ? remarqua Desjardin. Qu'est-ce que tu vas lui offrir pour la soirée, Chris, un Kotex sale ? Ou peut-être une feuille de papier hygiénique utilisée. Sauf erreur, ces petits accessoires sont la coqueluche de la classe ces derniers temps.

Chris était devenue très rouge.

— Je sors d'ici. Je ne veux pas écouter des horreurs pareilles.

De tout le week-end, Desjardin n'avait pu effacer de son esprit l'image de Carrie, Carrie hurlante, sanglotante, une serviette humide plaquée à la base du ventre, et sa propre réaction d'écœurement et de colère.

Et maintenant, comme Chris faisait mine de se précipiter vers le dehors en la bousculant, Desjardin lui barra le passage et la projeta contre une rangée de placards à la peinture vert olive écaillée à côté de la porte intérieure. Chris ouvrit de grands yeux stupéfaits, puis une rage folle crispa ses traits.

— Vous n'avez pas le droit de nous toucher ! hurla-t-elle. On vous collera en taule pour ça ! vous pouvez compter là-dessus, espèce de garce !

Les autres filles, effarées, le souffle coupé, avaient baissé le nez. La

situation devenait explosive, dégénérerait. Sue remarqua du coin de l'œil que Mary et Donna Thibodeau se tenaient par la main.

— Cela m'est parfaitement égal, Hargensen, répliqua Desjardin ; si vous — ou les autres filles — vous figurez que je cherche à vous donner une leçon, vous vous trompez. Je veux simplement que vous sachiez toutes que vendredi, vous avez fait une saloperie, une véritable saloperie !

Chris Hargensen regardait par terre, avec un reniflement de mépris affecté. Le reste des filles contemplait un peu n'importe quoi, au hasard, évitant avec soin leur professeur de gymnastique. Sue se surprit à considérer la rangée des douches — la scène du crime — et détourna vivement les yeux. Aucune d'entre elles n'avait jamais entendu un professeur employer le mot saloperie.

— Y en a-t-il une parmi vous qui ait pensé un instant que Carrie pouvait éprouver des sentiments ? Est-ce que cela vous arrive *seulement* de penser ? Sue ? Fern ? Helen ? Jessica ? N'importe laquelle d'entre vous ? Vous la trouvez laide. Bon. Eh bien vous êtes toutes laides. Je m'en suis aperçue vendredi matin.

Chris Hargensen s'était mise à marmonner que son père était avocat.

— *Taisez-vous !* lui lança avec force Desjardin à la figure.

Chris recula si brusquement que sa tête heurta les armoires métalliques derrière elle. Elle se mit à geindre en se frottant l'occiput.

— Encore une remarque de votre part, dit Desjardin d'une voix contenue, et je vous fais valser à l'autre bout de la pièce. Vous voulez savoir si je dis la vérité ?

Chris, qui, apparemment, était arrivée à la conclusion qu'elle avait affaire à une folle, resta muette.

Desjardin mit les mains sur ses hanches.

Le bureau a décidé de vous infliger une punition. Non pas *ma* punition, j'ai le regret de vous le dire. Mon idée était de vous faire renvoyer trois jours avec interdiction de bal de fin d'année.

Plusieurs filles se regardèrent et murmurèrent d'un air malheureux.

— C'est ce qui pouvait vous toucher le plus, continua Desjardin. Malheureusement, le personnel administratif d'Ewen est entièrement masculin... Je ne crois pas qu'il se rende bien compte de l'odieux de votre conduite. Enfin voilà : une semaine de retenue.

Soupirs spontanés de soulagement.

— Mais... C'est *moi* qui suis chargée de vous surveiller. Dans la

salle de gym. Et je vais vous en faire baver.

— Je ne viendrai pas, déclara Chris, la bouche serrée.

— Comme vous voudrez, Chris... Comme vous voudrez. Mais la punition pour celles qui sécheront la retenue sera justement trois jours de renvoi et l'interdiction de bal. Vous y êtes ?

Personne ne dit rien.

— Bon. Maintenant, changez-vous. Et réfléchissez à ce que je vous ai dit.

Elle s'en alla.

Silence total, atterré, pendant un long moment. Puis Chris Hargensen s'exclama d'une voix aiguë, frémissante :

— Ça ne se passera pas comme ça ! (Elle ouvrit une porte d'armoire au hasard, y prit une paire de tennis et les lança à travers la pièce.) J'aurai sa peau. Bon Dieu de bon Dieu ! Ça alors, elle peut y compter ! Si on se met toutes bien d'accord, on peut...

— Tais-toi, Chris, interrompit Sue, et le ton éteint, la morne voix d'adulte qu'elle avait prise malgré elle la décontenancèrent. Tais-toi tout de suite.

— C'est pas fini, dit Chris Hargensen entre ses dents tout en tirant d'un coup sec sa fermeture à glissière et en prenant son short de sport vert élégamment effrangé. C'est même loin d'être fini...

Et elle avait raison.

Extrait de *L'Ombre dissipée* (p. 60, 61) :

Selon notre avis, un grand nombre de ceux qui ont étudié le problème de Carrie White soit pour des revues scientifiques, soit pour la presse populaire — ont insisté à tort sur la recherche relativement stérile de manifestations télécinétiques dans la petite enfance du sujet. En termes plus imagés, autant, pourrait-on dire, passer des années à rechercher les tout premiers signes de masturbation chez un enfant devenu obsédé sexuel.

L'épisode spectaculaire des pierres a joué un rôle de miroir aux alouettes à cet égard. Bien des chercheurs ont adopté la prise de position erronée selon laquelle un incident s'étant produit, d'autres devaient nécessairement suivre. Pour employer une autre analogie, cela équivaldrait à poster une équipe d'observateurs météorologistes à Crater National Park sous prétexte qu'un astéroïde géant y est tombé il y a deux millions d'années.

A ma connaissance, il n'existe aucun autre phénomène TK *enregistré* dans l'enfance de Carrie. Si Carrie n'avait pas été fille unique, sans

doute disposerions- nous de témoignages oraux par douzaines concernant d'autres incidents mineurs de même nature.

Dans le cas d'Andréa Kolintz (voir récit détaillé en appendice II) il est dit qu'à la suite d'une fessée administrée à l'enfant pour avoir grimpé sur le toit, l'armoire à pharmacie s'ouvrit en grand, des bouteilles tombèrent sur le sol ou parurent voler à travers la salle de bains ; des portes s'ouvrirent et se refermèrent avec violence et au point extrême de cette manifestation, un meuble combiné stéréo de plus de cent kilos se renversa et des disques voltigèrent dans tout le salon, bombardant les occupants ou percutant contre les murs.

Fait significatif, ce témoignage a été fourni par l'un des frères d'Andréa et cité dans le numéro du 4 septembre 1955 du magazine *Life*. A coup sûr, on ne peut considérer *Life* comme une source de documentation scientifique et incontestable, tant s'en faut, mais nous disposons de nombreuses informations à ce sujet et je crois que l'importance des témoignages directs est ainsi démontrée. Dans le cas de Carrie White, le seul témoin éventuel de faits insolites pouvant être considérés comme le prologue à un dénouement tragique était Margaret White et Margaret White, bien entendu, est morte...

Henry Grayle, directeur du Collège d'Ewen, l'avait attendu toute la semaine, mais le père de Chris Hargensen n'apparut que le vendredi, le lendemain du jour où s'achevait la semaine de retenue surveillée par la redoutable Miss Desjardin et qu'avait séchée Chris.

— Oui, Miss Fish ?

Il avait pris un ton officiel dans l'intercom bien qu'il vît parfaitement à travers la vitre dans le secrétariat le visiteur qu'il avait à coup sûr reconnu pour avoir vu souvent sa photo dans le journal local.

— Mr John Hargensen désire vous voir, Mr Grayle.

— Faites-le entrer. *Nom de Dieu Fish, pourquoi paraître si impressionnée ?*

La torsion des trombones, le crayonnement des marges et le pliage des coins étaient un besoin irrésistible chez Grayle. Pour John Hargensen, la lumière incontestée du barreau de la ville, il faisait un stock de munitions — une boîte entière d'attaches grand modèle disposée au centre de son buvard.

Hargensen était un homme de haute taille, imposant, la démarche assurée, avec les traits fermes et mobiles dont l'expression proclamait clairement la supériorité sociale du personnage.

Il portait un complet marron de chez le bon faiseur avec une trame

aux subtils reflets vert et or qui donnaient au complet de Grayle l'aspect d'une guenille. Son attaché-case était mince, en vrai cuir, avec un fermoir d'acier inoxydable. Son sourire était impeccable et témoignait du talent de son dentiste — un sourire à faire fondre les cœurs des femmes jurés comme du beurre dans une poêle brûlante. Sa poignée de main était savamment étudiée — ferme, chaude, prolongée.

— Mr Grayle. Je désirais vous voir depuis plusieurs jours.

— Je suis toujours très heureux de rencontrer des parents qui s'intéressent aux études de leurs enfants, répondit Grayle avec un sourire sec. C'est pour cette raison que nous organisons une réunion des parents d'élèves tous les ans, en octobre.

— Certes, sourit Hargensen, vous êtes un homme très pris, je suppose. Quant à moi, je dois être au tribunal dans quarante-cinq minutes. Si nous en venions droit au fait ?

— Certainement. (Grayle plongea deux doigts dans sa boîte de trombones et commença à tortiller le premier.) Je suppose que vous êtes venu me trouver au sujet des mesures disciplinaires qui ont été prises contre votre fille Christine. Il faut vous dire tout de suite que les règles en vigueur au collège ont été appliquées. Familiarisé comme vous l'êtes avec le fonctionnement de la justice, vous devez comprendre qu'il est difficilement concevable de faire une entorse à ces règles...

Hargensen leva la main d'un geste impatient.

— Apparemment, vous faites fausse route, Mr Grayle. Je suis ici parce que ma fille a été malmenée par votre professeur de gymnastique, Miss Rita Desjardin. Et insultée verbalement, je le crains. Si je ne me trompe, le terme employé par Miss Desjardin à l'égard de ma fille était " saloperie ".

Grayle réprima un soupir.

— Miss Desjardin a été réprimandée.

Le sourire de Joe Hargensen se refroidit de dix degrés.

— J'ai peur qu'une réprimande ne suffise pas. Voyons, c'est bien la première année que cette... jeune personne enseigne ?

— Oui. Et nous en sommes très satisfaits.

— Apparemment, dans votre satisfaction, vous n'élevez pas d'objection au fait de projeter les élèves contre les murs ou de jurer comme un charretier ?

Grayle déclencha la contre-offensive.

— En tant qu'avocat, vous devez bien savoir que cet Etat reconnaît le droit de ce collègue à agir *in loco parentis*. Nous assurons donc la pleine responsabilité des décisions que nous prenons dans le cadre des activités de rétablissement. Si vous manquez d'éléments à ce sujet, je vous conseille de consulter les comptes rendus de l'affaire *Secteur scolaire Monondock contre Cranepool* ou...

— Je connais très bien cette affaire, répliqua Hargensen. Je souligne à ce propos que ni l'affaire Cranepool, dont votre administration aime à se gargariser, ni l'affaire Frick ne touchent de près ou de loin à des brutalités physiques ou à des écarts de langage. Toutefois, je pourrais vous citer l'affaire *Secteur scolaire 14 contre David*. Vous êtes au courant de celle-là ?

Grayle était au courant. George Kramer, le sous- directeur du collège du 14 e secteur, avait été un de ses partenaires de poker. George ne jouait plus guère au poker maintenant. Il travaillait dans une compagnie d'assurances après avoir pris sur lui de couper les cheveux d'un étudiant. Le secteur scolaire avait finalement versé sept mille dollars de dommages et intérêts, autrement dit à peu près mille dollars le coup de ciseau.

Grayle attaqua un nouveau trombone.

— Ne nous jetons pas de cas litigieux à la tête, Mr Grayle. Nous sommes des hommes très pris encore une fois. Evitons les paroles désagréables, je ne veux pas faire d'esclandre. Ma fille est à la maison et elle y restera lundi et mardi. Ce qui complétera son renvoi de trois jours. C'est très bien comme ça. (Nouveau geste de la main pour clore le débat.)

(tiens attrape bon toutou voilà un beau nonoss)

— Maintenant, voilà ce que je veux, enchaîna Hargensen, — primo — l'entrée libre de ma fille au bal de fin d'année. C'est un événement très important pour une jeune fille et Chris est aux cent coups. - Secundo - pas de renouvellement de contrat pour cette Desjardin. Cela c'est pour moi. Je crois que si je prends la peine d'attaquer votre établissement en justice, j'obtiendrai à la fois son renvoi et une substantielle indemnité. Mais je ne veux pas me montrer vindicatif.

— Donc, si je ne me plie pas à vos exigences, la seule alternative est le tribunal ?

— Il est entendu qu'une commission scolaire serait consultée au préalable mais ce ne serait qu'une formalité. Par conséquent, oui, ce serait le tribunal. Fâcheuse éventualité pour vous.

Nouveau trombone en mains.

— Pour outrage physique et verbal, c'est bien ça ?

— Essentiellement.

— Mr Hargensen, vous rendez-vous compte que votre fille et environ une dizaine de ses compagnes ont jeté des serviettes hygiéniques à la tête d'une pauvre fille qui avait ses règles pour la première fois ? Une fille qui se croyait en train de saigner à mort ?

Les traits de Hargensen se contractèrent légèrement, un peu comme si quelqu'un avait parlé dans une pièce lointaine.

— Une allégation de ce genre ne peut pas être retenue. Je vous parle moi de faits qui ont suivi...

— Peu importe ce dont vous parlez. Cette fille, Carietta White, a été traitée de tas de saindoux, on lui a crié de se " mettre un bouchon " avec divers gestes obscènes à l'appui. Elle n'a pas pu venir en classe de la semaine. Considérez-vous cela comme des outrages physiques et verbaux ? Moi oui.

— Je n'ai pas l'intention, dit Hargensen, de vous écouter vous répandre en demi-vérités ou me débiter votre boniment de maître d'école, Mr Grayle. Je connais assez bien ma fille pour...

— Tenez. (Grayle tendit la main vers une des corbeilles en grillage posée près de son buvard et lança une liasse de cartes roses à travers le bureau.) Je doute fort que vous connaissiez aussi bien que vous le dites votre fille telle que la dépeint cette carte. Si c'était le cas, vous vous rendriez certainement compte qu'il est grand temps de lui secouer sérieusement les puces. Et temps de lui serrer la vis avant qu'elle ne cause de sérieux dégâts.

— Vous n'êtes pas...

— Ewen. Quatre ans de présence, interrompit Grayle. Examen de passage, juin 79. Q.I. 140. Moyenne 83. Néanmoins, je vois qu'elle a été admise à Oberlin. Il faut croire que quelqu'un vous sans doute, Mr Hargensen — a le bras suffisamment long. Soixante-quatorze retenues motivées. Et là-dessus *vingt* pour brimades envers des élèves handicapés, je dois préciser. Des canards boiteux, des enfants que Chris et celles de sa bande appellent des plocus. Elles trouvent ça hilarant, paraît-il. Et elle s'est dispensée de cinquante et une de ces retenues. A l'école primaire de Chamberlain, un renvoi pour avoir placé un pétard dans le soulier d'une fille... La note sur la carte indique que la fillette, Irma Swope, a failli perdre deux doigts de pied par la faute de cette petite peste. Cette Irma Swope est affligée d'un bec-de-lièvre si je comprends bien. Je parle de *votre* fille, Mr Hargensen. Tout cela vous dit-il quelque chose ?

— Oui, répondit Hargensen en se levant. (Une teinte d'un rose délicat avait envahi ses traits.) Cela me dit que nous nous reverrons au tribunal. Et quand j'en aurai fini avec vous, si vous réussissez à placer des encyclopédies en faisant du porte-à-porte, c'est que vous aurez eu de la chance.

Grayle se leva également, furieux, et les deux hommes se dévisagèrent de part et d'autre du bureau.

— Eh bien, d'accord, au tribunal, dit Grayle.

Il nota une fugitive expression de surprise sur le visage de Hargensen, croisa les doigts et fit le forcing dans l'espoir d'un K.O — d'un K.O. technique du moins — susceptible de conserver son poste à Desjardin et de désarçonner ce sale con prétentiard.

— Apparemment, vous n'avez pas bien saisi toutes les implications du terme *in loco parentis* dans cette affaire, Mr Hargensen. Le parapluie qui protège votre fille protège également Carrie White. Et dès que vous engagerez des poursuites pour violences physiques et verbales, nous assignerons votre fille pour délits du même ordre vis-à-vis de Carrie White.

La bouche de Hargensen s'ouvrit et se referma.

— N'espérez pas de vous en tirer avec ce genre d'entourloupette, espèce de...

— Avocat marron ? Est-ce la formule que vous cherchez ? riposta Grayle avec un sourire froid. Je crois que vous connaissez votre chemin, Mr Hargensen. Les sanctions contre votre fille sont maintenues. Si vous tenez à pousser les choses plus loin, libre à vous.

Hargensen traversa la pièce d'une démarche rigide, s'arrêta comme pour ajouter quelque chose, puis sortit en réprimant de justesse son envie de claquer la porte.

Grayle exhala un long soupir. On comprenait sans peine d'où venait l'intraitable entêtement de Chris Hargensen.

A.P. Morton entra une minute après.

— Comment ça s'est passé ?

— Le temps nous le dira, Morty, répondit Grayle. (En faisant la grimace, il considéra la pile d'attaches tordues devant lui.) En tout cas, il m'a coûté sept trombones? Dans le genre, c'est un record.

— Il ne va pas intenter un procès ?

— Je ne sais pas. Quand je lui ai dit que nous contre-attaquerions, ça l'a secoué sur ses bases.

— Je veux bien le croire. (Morton jeta un coup d'œil au téléphone

sur le bureau de Grayle.) Il est temps de mettre l'administrateur au courant de ce merdier, non ?

— En effet, dit Grayle en décrochant l'appareil. Dieu merci, mes cotisations à la caisse de chômage sont à jour.

— Les miennes aussi, répondit loyalement Morton.

Extrait de *l'Ombre dissipée* (Appendice III) :

Carrietta White avait remis cette courte poésie à l'issue d'une composition en classe de sixième. Mr Edwin King, qui était alors son professeur, déclare : « Je ne sais pas trop pourquoi j'ai mis ce texte de côté. Je n'ai certes jamais considéré Carrie comme une brillante élève et ces vers ne sont pas fameux. Elle se tenait très tranquille et je ne me souviens pas lui avoir jamais vu lever la main, mais la plainte qu'elle exprimait dans ce poème raté m'avait touché. »

Au mur, Dieu me regarde
Avec son visage de pierre.
Il me dit qu'il m'aime,
Mais s'il m'aime pourquoi
Suis-je seule ?

La marge du feuillet sur lequel est écrit ce court poème est décorée d'une frange de figures cruciformes qui donnent presque l'impression de danser...

Tommy avait une séance d'entraînement de base-ball le lundi après-midi et Sue descendit en ville à la galerie Kelly pour l'attendre.

Pour l'ensemble de la communauté largement disséminée de Chamberlain, Kelly était le rendez-vous favori des collégiens depuis que le shérif Doyle avait fait fermer le foyer des jeunes à la suite d'une vaste rafle de drogués. L'établissement était tenu par un type adipeux et morose du nom d'Hubert Kelly qui se teignait les cheveux en noir et se plaignait constamment du danger qu'il courait d'être électrocuté par son pacemaker électronique.

Se combinaient dans les locaux une épicerie fine, un « soda-fountain » et une station-service — dont Hubie n'avait jamais changé la pompe à essence actionnée par un levier à main. On pouvait également s'y procurer de la bière, du mauvais vin, des illustrés pornos et un large échantillonnage de cigarettes aux marques insolites comme les Murad, les King Sano ou les Marvel Straights.

Le soda-fountain possédait un comptoir de marbre authentique et quatre ou cinq boxes où se réfugiaient les jeunes assez malchanceux ou solitaires pour n'avoir aucun autre endroit où boire et se cuire. Un vieux billard électrique, dont le tilt se déclenchait invariablement à la

troisième bille, crachotait ses pulsations lumineuses au fond de la salle à côté de la rangée des revues pornographiques.

A peine entrée, Sue remarqua Chris Hargensen assise dans l'un des boxes du fond. Son jules du moment, Billy Nolan, feuilletait le dernier numéro de *Mécanique pour tous* sur l'éventaire des illustrés. Sue ne comprenait pas ce qu'une fille aussi riche et « Populaire » que Chris pouvait trouver à Nolan sorti tout droit des années 50 avec ses cheveux brillantinés, son blouson de cuir noir clouté à fermeture éclair et sa vieille Chevrolet à double pot d'échappement.

— Sue ! appela Chris, viens par ici !

Sue fit un signe de tête et leva la main tout en ressentant une onde de dégoût lui soulever le cœur comme une mauvaise odeur.

A l'image de Chris se superposait dans son esprit celle de Carrie White accroupie, ramassée sur elle-même, le visage enfoui dans les mains. Et naturellement, elle jugeait son hypocrisie (qu'impliquait son double geste de reconnaissance) incompréhensible, révoltante. Pourquoi ne pouvait-elle se contenter de la snober.

— Un cidre, dit-elle à Hubie. Hubie servait un authentique cidre mousseux dans de grandes chopes de style 1890 et Sue se délectait d'avance à l'idée de se rafraîchir le gosier en lisant un bouquin tout en attendant Tommy.

En dépit des méfaits qu'il causait à son teint, Sue adorait le cidre doux. Mais elle constatait sans surprise que cette fois-ci, son plaisir anticipé s'était évanoui.

— Comment va le cœur, Hubie ? demanda-t-elle.

— Vous autres les mômes, répondit Hubie en dégageant la mousse avec un couteau de table, vous n'y piguez rien du tout. (Il acheva de remplir la chope.) En branchant ce matin mon rasoir électrique, j'ai reçu une décharge de 110 volts dans ce foutu appareil. Vous pouvez pas vous faire une idée de ça !

— Peut-être bien.

— Non. Et je vous le souhaite pas, allez. Combien de temps il va encore tenir, mon vieux palpitant ? Vous pigerez ça quand j'irai me mettre au vert et qu'avec ces foutus plans d'urbanisme, la boîte sera devenue un parking. Ça fera dix cents.

Elle poussa sa pièce sur le comptoir de marbre.

— Cinquante millions de volts à travers la tuyauterie, nom de Dieu, déclara Hubie d'un air sombre tout en baissant les yeux sur le léger renflement qui gonflait sa poche intérieure.

Sue gagna le fond de la salle et se glissa sur la banquette libre en face de Chris. Elle était particulièrement jolie ce jour-là, avec sa chevelure noire nouée d'un ruban vert pomme et sa blouse espagnole qui soulignait la courbe de ses seins hauts et fermes.

— Comment ça va, Chris ?

— Je pète le feu, répondit Chris sur un ton d'allégresse forcée. Tu connais la dernière ? Je suis interdite de soirée de promotion. Enfin faut espérer que cet enfoiré de Grayle y laissera son boulot.

Sue connaissait *en effet* la dernière. Comme tout le monde à Ewen.

— Papa leur fait un procès, reprit Chris. (Elle lança par-dessus son épaule :) Billy ! amène-toi et viens dire bonjour à Sue.

Il abandonna son magazine et s'approcha d'une démarche nonchalante, les pouces coincés dans son large ceinturon, les doigts pendant sur l'entrejambe trop étroit et bombé de son jean.

Sue ressentit brusquement le burlesque du tableau et réprima de justesse une envie de pouffer de rire.

— Salut, Suze, dit Billy.

Il s'installa à côté de Chris et se mit aussitôt à lui pétrir l'épaule. Son visage restait absolument inexpressif. Il aurait aussi bien pu tâter un quartier de bœuf.

— Je crois qu'on va saboter le bal de toute façon, déclara Chris. Faire un chahut de protestation, un truc comme ça.

— Vraiment ? (Sue ne cachait pas sa surprise.)

— Non, fit Chris avec un geste de dérision, entre nous, je ne sais pas. (Une soudaine expression de fureur crispa ses traits.) Cette salope de Carrie White ! qu'elle aille se faire foutre avec toutes ses mômeries.

— Tu t'en remettras, dit Sue.

— Si seulement vous aviez marché avec moi vous autres... bon sang, pourquoi t'as pas bougé Sue ? On les tenait par les couilles ! Jamais je t'aurais crue aussi lèche-cul.

Sue sentit son visage s'enflammer.

— Pour les autres, je ne sais pas, mais pour moi, je ne vois pas en quoi j'ai été lèche-cul. J'ai encaissé la punition parce que je trouvais que je l'avais méritée. On a fait un truc dégueulasse. Fin de citation.

— Foutaises ! Cette conne de Carrie se répand partout en racontant que tout le monde, sauf elle et sa mère dorée sur tranche, va finir en enfer et tu trouves moyen de la soutenir ? Tous ces chiffons on aurait dû les ramasser pour les lui faire bouffer.

— C'est ça. Bien sûr. Au revoir, Chris.

Elle se dégagea de la banquette du box.

Ce fut au tour de Chris d'avoir le feu aux joues. Un flot de sang lui monta au visage comme si une sorte de nuage rouge avait soudain masqué son soleil intérieur.

— Dis donc, tu te prends pour Jeanne d'Arc maintenant ! Il me semble que tu l'as bombardée comme les autres, non ?

— C'est vrai, répondit Sue, frémissante, mais j'ai arrêté.

— Non mais tu t'entends ! s'émerveilla faussement Chris. Tiens, tu me fais mal. Prends ton cidre et va-t'en. Si jamais je le touchais, je risquerais de me transformer en or.

Sue laissa son verre sur la table. Elle pivota sur les talons et sortit d'une démarche incertaine.

Dans l'énorme bouleversement intérieur qu'elle ressentait, elle était au delà des larmes ou de la colère. Douée d'un caractère égal, c'était sa première altercation sérieuse, physique ou verbale, depuis l'époque des nattes tirées à la maternelle. Et c'était aussi la première fois de sa vie qu'elle épousait étroitement un Principe.

Naturellement Chris l'avait touchée au point sensible, au point précis où elle était le plus vulnérable elle était effectivement hypocrite, le doute là-dessus n'était pas permis et, enfouie au fond d'elle-même, la poursuivait l'insupportable conviction que si elle avait ponctuellement assisté au cours de gymnastique de Miss Desjardin et s'était échinée à courir tout autour de la salle de culture physique, ce n'était pas uniquement par noblesse d'âme.

Elle ne voulait pour rien au monde manquer son dernier bal de printemps. *Pour rien au monde.*

Ne voyant aucune trace de Tommy, elle repartit vers le collège, les entrailles nouées. Miss Perle Fine. Suzy Fleurdespois. La bonne petite fille qui ne fait la chose qu'avec le garçon qu'elle projette d'épouser — avec l'article d'usage dans le supplément du dimanche bien entendu. Deux enfants qu'on battra comme plâtre à la moindre manifestation sincère de leur part curiosité sexuelle, agressivité, hostilité vis-à-vis des bonimenteurs bien-pensants.

Bal de printemps. Robe bleue. Bouquet conservé tout l'après-midi au frigo. Tommy en smoking blanc, large ceinture, pantalon noir, souliers vernis. Parents prenant des photos posées sur le canapé du salon avec des Starflash Kodak et des Polaroid couleur. Guirlandes de papier crêpe pour cacher les charpentes métalliques du gymnase. Deux orchestres : un rock, un moelleux. Cinquièmes roues du carrosse

s'abstenir. Ploucs non admis. Entrée réservée aux futurs membres du Country Club et aux résidents des beaux quartiers.

Enfin les larmes lui vinrent aux yeux et elle se mit à courir.

Extrait de *L'Ombre dissipée* (p. 60) :

Le texte qui suit est un extrait d'une lettre adressée à Donna Kellogg par Christine Hargensen. La jeune Kellogg avait quitté Chamberlain pour Providence, Rhode Island, à l'automne 1978. C'était apparemment l'une des amies les plus intimes de Chris Hargensen et sa confidente — le cachet de la poste est du 17 mai 1979 :

« On m'a donc rayée de la promotion et mon dégonflé de paternel dit qu'il renonce à les poursuivre comme ils le méritaient. Mais ils ne vont pas s'en tirer comme ça. Je ne sais pas exactement ce que je vais faire mais je te garantis qu'ils auront tous ici une sacrée surprise...»

C'était le 17. Le 17 mai. Elle barra le jour sur son calendrier mural dès qu'elle eut passé sa longue chemise de nuit blanche. Elle traçait ainsi avec un épais feutre noir une croix sur chaque journée passée et supposait que ce geste trahissait une attitude détestable envers la vie.

Mais en fait, peu lui importait. La seule chose qui la préoccupait c'était la perspective d'être obligée par maman à retourner en classe le lendemain et de toutes les affronter.

Assise dans le petit fauteuil à bascule (qu'elle avait choisi et s'était payé avec son propre argent) près de la fenêtre, elle ferma les yeux, et les balaya toutes en bloc hors du champ de sa conscience. C'était comme de balayer un plancher, soulever le tapis de son subconscient et pousser dessous toute la poussière. Bonsoir.

Elle rouvrit les yeux. Regarda la brosse à cheveux sur sa coiffeuse.

Décolle.

Elle soulevait la brosse. La brosse était lourde. Elle avait l'impression de soulever un contrepoids d'horloge avec des bras très faibles. Ooh !... un grognement lui échappa.

La brosse à cheveux glissa jusqu'au bord du meuble, dépassa le point où son poids aurait dû la faire basculer puis se balança comme pendue au bout d'un fil invisible. Les yeux de Carrie s'étaient réduits à d'étroites fentes. Des veines lui battaient aux tempes.

Un docteur se serait beaucoup intéressé aux réactions qui se produisaient en elle; rien de rationnel. Sa respiration était réduite à seize par minute. Sa pression sanguine avait atteint 18-21. Son cœur battait à 140 - plus vite que celui des astronautes sous l'effet de la poussée au décollage. Sa température était tombée à 34,8. Son corps

brûlait une énergie qui semblait surgir du néant pour retourner au néant. Sur un électro-encéphalogramme seraient apparues des ondes alpha dont le tracé n'évoquait plus des ondes mais une succession de dents de scie démesurées.

Elle fit redescendre doucement la brosse à cheveux. Parfait. La veille au soir, elle l'avait laissée tomber. Deux tours en prison. Retour au point de départ.

Elle ferma les yeux et se balança. Ses fonctions physiques revenaient peu à peu à la normale, sa respiration s'accéléra jusqu'à ce qu'elle fût sur le point de haleter. Le fauteuil grinçait légèrement en oscillant mais ce n'était pas désagréable. Et le bercement lui faisait un effet apaisant. D'avant en arrière, d'arrière en avant. Libère ton esprit.

— Carrie ? (C'était la voix de sa mère qui lui parvenait, légèrement altérée.)

(elle enregistre les interférences comme la radio quand on tourne le bouton très bien très bien)

Tu as dit tes prières, Carrie ?

— Je suis en train de les dire, répondit-elle.

Oui. Elle était bien en train de les dire, justement. Elle considéra son petit lit étroit.

... *Décolle...*

Un poids énorme, terrible, insoutenable. Le lit trembla puis l'extrémité se souleva de quatre ou cinq centimètres peut-être, et retomba avec un choc sourd.

Elle attendit, un léger sourire jouant sur ses lèvres, que maman l'interpelle d'en bas, furieuse. Rien ne se passa. Alors Carrie se leva, gagna son lit et se glissa entre les draps frais. Elle avait la migraine et la tête lui tournait un peu comme chaque fois après ses séances d'entraînement. Son cœur battait à coups précipités dans sa poitrine.

Elle tendit la main, éteignit la lumière, s'immobilisa sur le dos. Sans oreiller. Maman ne lui permettait pas d'avoir un oreiller.

Elle pensait aux lutins, aux farfadets, aux sorcières

(est-ce que je suis une sorcière maman la putain du diable) chevauchant dans la nuit, faisant tourner le lait, renversant les jarres de crème, répandant la gale dans les récoltes, puis envahissant «leurs» maisons aux portes marquées de larges croix.

Elle ferma les yeux, s'endormit et rêva d'énormes rochers vivants qui s'abattaient dans la nuit, poursuivaient maman, les poursuivaient

tous.

Ils essayaient de courir, de se cacher. Mais ils s'enfuyaient en vain. Sous un arbre mort, nul ne peut s'abriter.

Extrait de *Je m'appelle Susan Snell*, par Susan Snell (New York, Simon and Schuster, 1986), p. 1 à 4 :

Il y a un point que personne n'a compris sur ce qui s'est passé à Chamberlain la nuit du bal de fin d'année. La presse n'a pas compris. Les chercheurs de Duke University n'ont pas compris, David Congress n'a pas compris — encore que son ouvrage *L'Ombre dissipée* soit sans doute le seul livre à peu près valable écrit sur le sujet — et à coup sûr, la Commission White, qui s'est servie de moi comme bouc émissaire, n'a pas compris non plus...

Ce point est essentiel, fondamental nous étions des enfants.

Carrie avait dix-sept ans, Chris Hargensen avait dix-sept ans, j'avais dix-sept ans, Tommy Ross dix-huit, Billy Nolan (qui avait redoublé sa première vraisemblablement jusqu'à ce qu'il apprenne à utiliser les accordéons pendant les examens) dix-neuf...

Les adolescents un peu plus âgés ont des réflexes plus acceptables au niveau social que les plus jeunes, mais ils sous-estiment les problèmes, contrôlent mal leurs réactions, prennent des décisions erronées.

Dans la première partie qui suit cette introduction, je veux analyser ces tendances en moi-même du mieux possible. Cependant, la question que je veux débattre est à l'origine du rôle que j'ai joué lors de cette soirée et si je désire me disculper, je dois commencer par évoquer des scènes qui me sont particulièrement pénibles...

J'ai déjà fait ce récit, en particulier devant les membres de la Commission White qui l'a accueilli avec scepticisme. A la suite d'un drame qui a entraîné la mort de deux cents personnes et la destruction d'une ville entière, il est si facile d'oublier un simple détail nous étions des enfants. Des enfants qui s'efforçaient de faire de leur mieux...

— Tu es complètement folle.

Il la considéra, clignant des yeux, se refusant à croire ce qu'il avait entendu. Ils se trouvaient chez lui et la télévision marchait sans personne pour la regarder. La mère de Tommy était sortie pour aller voir Mrs Klein de l'autre côté de la rue. Son père, dans l'atelier du sous-sol, fabriquait un abri à oiseaux.

Sue semblait mal à l'aise mais résolue.

— C'est pourtant bien ça que je veux, Tommy.

— Mais pas moi, je te garantis. Jamais je n'ai entendu un truc aussi dingue. C'est le genre de chose qu'on fait pour gagner un pari.

Les traits de Sue se durcirent.

— Dis donc, c'était pourtant bien toi qui faisais des grands discours l'autre soir. Mais quand il s'agit de passer des laïus aux actes, tu...

— Eh là, minute. (Sans se formaliser, il souriait.) Je n'ai pas dit non, il me semble — du moins pas encore.

— Tu...

— Attends. Attends un peu. Laisse-moi parler. Tu veux que je conduise Carrie White au Bal de Printemps. Bon, d'accord, j'ai compris. Mais il y a deux ou trois petites choses que je ne pige pas.

— Je t'écoute. (Elle s'était penchée en avant.)

— D'abord qu'est-ce que ça donnerait de bon ? Ensuite, qu'est-ce qui te fait croire qu'elle accepterait si je lui demandais ?

— Ne pas dire oui ! Mais enfin... (Elle ne trouvait plus ses mots.) Tu es... tout le monde t'adore et...

— Nous savons tous les deux que Carrie n'a aucune raison particulière d'apprécier les gens que tout le monde adore.

— Avec toi, elle viendrait sûrement.

— Pourquoi ?

Poussée dans ses retranchements, elle était à la fois méfiante et fière.

— J'ai bien vu comme elle te regarde. Elle a un faible pour toi. Comme la moitié des filles à Ewen.

Il fit mine de lever les yeux au ciel.

— Enfin, moi je te le répète, insista-t-elle sur la défensive. Elle ne pourra jamais te dire non.

— Admettons que je te croie, dit-il, et mon autre objection ?

— Tu veux dire qu'est-ce que ça peut donner de bon ? Eh bien... Ça la fera sortir un peu de sa coquille. Ça lui permettra... (Elle laissa sa phrase en suspens.)

— De participer à la fête ? Allons, Suzie, tu ne crois pas à ces bobards-là.

— D'accord, dit-elle, je n'y crois peut-être pas. Mais je crois tout de même encore que je lui dois une compensation.

— Pour l'histoire de la douche ?

— Beaucoup plus que ça. S'il n'y avait rien d'autre, je pourrais me faire une raison, mais c'est depuis les petites classes qu'on la brime. Je n'en ai pas été souvent, mais ça m'est arrivé plus d'une fois. Si je m'étais trouvée dans la section de Carrie, sans doute que je ne me serais pas privée... C'était... c'était la grande rigolade, en somme. C'est fou ce que les filles peuvent être garces quand elles s'y mettent, les garçons ne comprennent pas vraiment ça. Eux, tu comprends, ils asticotaient Carrie un moment et puis ils laissaient tomber, avec les filles... Ça n'arrêtait jamais et je ne me souviens même pas de l'époque où ça a pu commencer. A la place de Carrie, moi, je ne supporterais même pas de me montrer au monde. Je me trouverais un grand rocher et je me cacherais dessous.

— Vous étiez des gosses, dit-il, les gosses ne savent pas ce qu'ils font. Ils ne se doutent même pas que leurs réactions risquent de blesser, réellement, profondément les autres.

— Ils n'ont aucun pouvoir de... euh... d'empathie. Tu piges ?

Elle s'efforçait de trouver les mots justes pour exprimer ce qu'elle ressentait car tout d'un coup, il lui semblait essentiel de s'appesantir sur l'incident de la salle de douches, comme le ciel peut s'appesantir sur la crête d'une montagne.

— Mais les gens ne se rendent jamais compte qu'ils peuvent vraiment blesser les autres ! Ils ne deviennent pas meilleurs, les gens, ils deviennent seulement plus malins. Et quand tu deviens plus malin, tu ne cesses pas d'arracher les ailes des mouches, tu te contentes de trouver de meilleures raisons de le faire. Des tas de jeunes prétendent qu'ils plaignent beaucoup Carrie — surtout les filles, et ça c'est le comble ! — mais je suis sûre que pas une ne comprend ce que c'est d'être Carrie White vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Et au fond, elles s'en fichent pas mal.

— Et toi ?

— Moi je ne sais pas ! s'écria-t-elle. Mais il faut bien que quelqu'un essaie de faire quelque chose qui compte, qui ait un sens.

— Bon, ça va. Je l'inviterai.

— Vraiment ?

Elle avait pris un ton surpris, presque interloqué. Elle n'aurait jamais cru qu'il accepterait.

— Oui, mais je crois qu'elle dira non. Tu surestimes mon charme bien connu. Cette histoire de popularité, c'est de la foutaise. Tu t'es monté le bourrichon, voilà tout...

— Merci, dit-elle, et le mot lui parut étrange, comme si elle avait

remercié un inquisiteur de la torture subie.

— Je t'aime, dit-il.

Elle le dévisagea, stupéfaite. C'était la première fois qu'il prononçait cette phrase.

Extrait de *Je m'appelle Susan Snell* (p. 6) :

Bien des gens — des hommes pour la plupart — ne s'étonnent pas que j'aie demandé à Tommy d'inviter et d'amener Carrie au Bal de Printemps. Ils sont cependant surpris qu'il l'ait fait, ce qui prouve que les représentants de l'espèce masculine n'attendent pas grand-chose de leurs semblables sur le plan de l'altruisme.

Tommy l'a conduite au bal parce qu'il m'aimait et parce que c'était ce que je voulais. Comment, demande le sceptique du premier balcon, saviez-vous qu'il vous aimait ? Parce qu'il me l'avait dit, figurez-vous. Et si vous l'aviez connu, cette réponse vous aurait suffi à vous aussi...

Il l'invita le jeudi après le déjeuner et constata qu'il était aussi nerveux qu'un gosse qui va à son premier goûter d'enfants.

Elle était assise à quatre rangées de lui pendant l'étude de l'après-midi et une fois le cours terminé, il se fraya un chemin vers elle parmi le flot des corps qui se précipitaient en sens inverse. Devant l'estrade des professeurs, Mr Stephens, un grand type qui commençait à s'empâter, rangeait des copies d'un air distrait dans sa vieille serviette marron.

— Carrie ?

— Ohouin ?

Elle leva le nez de son livre avec une grimace d'étonnement, comme si elle s'attendait à recevoir un coup. Le ciel était plombé et la rangée de tubes au néon fixés au plafond n'améliorait guère son teint blafard. Mais il découvrit pour la première fois qu'elle n'avait rien de repoussant (car c'était la première fois qu'il la regardait vraiment).

Elle avait un visage rond plutôt qu'ovale et des yeux si sombres qu'ils semblaient projeter des ombres sur les paupières inférieures, comme des cernes. Ses cheveux, d'un blond cuivré, un peu crépus, étaient tirés en arrière et rassemblés en un chignon plutôt seyant. Elle avait des lèvres pleines, presque sensuelles, les dents très blanches. Ses formes, dans leur ensemble, étaient indéfinissables. Son pull-over distendu ne laissait apparaître que vaguement les rondeurs de ses seins. Elle portait une jupe en forme, mal coupée, de couleur vive mais désastreuse, avec l'ourlet à mi-mollet style 1958. Ses mollets étaient ronds, musclés (cette tentative pour les cacher sous d'épais mi-bas était bizarre mais inopérante) et d'un galbe harmonieux.

Elle redressa la tête avec une expression où se mêlaient une crainte imprécise et un autre sentiment. Il savait parfaitement quel était cet autre sentiment. Sue avait vu juste et puisqu'elle avait vu juste, pris de court, il pouvait tout juste se demander s'il accomplissait une bonne action ou ne faisait qu'envenimer la situation.

— Si tu n'as pas de cavalier pour le Bal, veux-tu y aller avec moi ?

Elle battit des paupières et au même instant une chose étrange se produisit. Cela ne dura peut-être qu'une fraction de seconde mais, plus tard, il n'eut aucune peine à s'en souvenir, comme vous reviennent parfois certains rêves avec une sensation de *déjà vu*. Il eut une sorte d'étourdissement comme si son esprit cessait de contrôler son corps. Cette horrible impression de liquéfaction qu'on ressent quand on a trop bu et qu'on est sur le point de vomir.

Puis tout se dissipa.

— Quoi ? Quoi ?

Du moins, elle n'était pas fâchée. Il s'attendait à un accès subit de fureur suivi d'une retraite précipitée. Mais elle n'était pas en colère. Elle paraissait incapable d'enregistrer les mots qu'il avait prononcés. Ils étaient seuls dans l'étude maintenant, juste entre les deux marées des étudiants descendants et montants.

— Pour le Bal de Printemps, reprit-il un peu désarçonné, c'est vendredi prochain et... je sais que je m'y prends tard mais...

— Je n'aime pas qu'on se moque de moi, dit-elle doucement en baissant la tête. (Elle n'hésita qu'un instant et passa devant lui. Puis elle s'arrêta, se détourna et soudain il fut frappé par sa dignité, si naturelle chez elle qu'elle ne devait pas en avoir conscience.) Vous croyez donc tous que vous pouvez continuer à vous moquer toujours de moi ? Je sais très bien avec qui tu sors.

— Je sors avec qui j'ai envie, déclara Tommy d'un ton patient. Je t'ai demandé de venir parce que je voulais te le demander.

Au dernier instant, il se rendait compte que c'était la vérité. Si Sue prenait l'initiative d'un geste de réparation, elle ne le faisait qu'à retardement.

Les élèves commençaient à entrer et certains leur lançaient des regards intrigués. Dale Ullmann dit à un camarade quelque chose que Tommy ne comprit pas et les deux garçons se mirent à ricaner.

— Allez viens, dit Tommy.

Ils sortirent dans le couloir.

Ils se trouvaient à mi-distance du bâtiment 4 — sa classe à lui était de l'autre côté — marchant côte à côte, mais peut-être seulement par accident, lorsqu'elle déclara d'une voix presque inaudible

— J'aimerais tellement... tellement.

Il était assez perspicace pour comprendre que ce n'était pas une acceptation et à nouveau le doute l'assaillit, mais l'affaire était engagée.

— Alors viens. Ça se passera très bien. Pour toi comme pour moi. Tu peux m'en croire.

— Non, dit-elle, et dans cet instant de mélancolie pensive, on aurait pu la trouver belle. Ce sera un cauchemar.

— Je n'ai pas encore de billets, dit-il comme s'il n'avait pas entendu. C'est le dernier jour où ils sont en vente.

— Hé, Tommy, tu te trompes de chemin ! lui cria Brent Gillian.

Elle s'arrêta.

— Tu vas être en retard.

— Alors, tu viendras ?

— Ta classe, dit-elle avec anxiété, ta classe. La cloche va sonner.

— Tu viendras ?

— Oui, répondit-elle avec une sorte d'amertume résignée. Tu savais que je viendrais.

Elle s'essuya les yeux du dos de la main.

— Non, dit-il, mais maintenant je le sais, oui. Je passerai te prendre à 7 heures et demie.

— Très bien, murmura-t-elle. Merci.

Elle avait l'air sur le point de s'évanouir.

Alors, plus indécis que jamais, il lui effleura la main.

Extrait de *L'Ombre dissipée* (p. 74-76) :

Sans doute, aucun aspect de l'affaire Carrie White n'a-t-il suscité autant d'interprétations erronées et n'est-il resté aussi obscur que le rôle joué par Thomas Everett Ross, le compagnon si malchanceux de Carrie au Bal de Printemps du Collège d'Ewen.

Morton Cratzchbarken, dans une allocution quelque peu emphatique lors du Colloque national sur les Phénomènes psychiques l'année dernière, a déclaré que les deux événements les plus frappants du 20^e siècle avaient été l'assassinat de John Kennedy en 1963 et la destruction de Chamberlain, Maine, en mai 1979. Cratzchbarken

soulignait que les deux événements avaient dû leur notoriété particulière à l'action des mass média et qu'ils avaient l'un et l'autre mis en évidence la correspondance entre la fin d'une situation donnée et l'amorce irrévocable d'une autre tendance, pour le meilleur ou pour le pire. S'il est permis de faire cette comparaison, Thomas Ross a joué un peu le rôle d'un Lee Harvey Oswald — détonateur de la catastrophe. La question qui demeure posée est celle-ci A-t-il agi en toute connaissance de cause ou non ?

Susan Snell, de son propre aveu, devait être accompagnée par Ross à cette fête annuelle. Elle affirme avoir suggéré à Ross de pressentir Carrie pour contrebalancer le rôle qu'elle avait joué dans l'incident de la salle de douches. Ceux qui s'opposent à cette version du drame, et dont le dernier chef de file est George Jérôme de Harvard, soutiennent qu'il s'agit soit d'une distorsion des faits d'un romantisme outrancier, soit d'un mensonge pur et simple... Selon l'argumentation convaincante de Jérôme, il n'est guère concevable que des adolescents de cet âge songent à expier une faute quelconque — en particulier une offense contre un des leurs qui s'est vu ostracisé par une clique avouée de persécuteurs.

Comme il serait réconfortant de pouvoir croire l'âme adolescente capable de songer à sauvegarder la dignité et l'intégrité du canard boiteux de la couvée par un tel geste, a déclaré Jérôme dans un article récent de l' *Atlantic Monthly*, mais nous savons hélas fort bien que le canard boiteux n'est jamais ramassé avec sollicitude par ses congénères. Il est au contraire achevé rapidement et sans pitié.

Jérôme, sans aucun doute, a parfaitement raison — en ce qui concerne les oiseaux du moins — et sa démonstration n'a pas peu contribué à accréditer la théorie de la « mauvaise farce » sur laquelle s'est penchée la Commission White sans en faire état. Selon cette théorie, Ross et Christine Hargensen (voir p. 10-18) ont été les artisans d'un complot visant à attirer Carrie White au Bal de Printemps pour y mettre le comble à son humiliation.

Certains investigateurs (notamment des spécialistes du roman policier) soulignent aussi que Sue Snell a joué un rôle déterminant dans ce complot. De ce fait, le mystérieux Mr Ross apparaît sous un jour particulièrement défavorable, comme un sinistre mauvais plaisant résolu à placer une créature instable dans la situation la plus éprouvante possible.

Cet auteur ne croit pas cette version acceptable, compte tenu du caractère de Mr Ross. Les détracteurs de ce dernier, qui l'ont décrit généralement comme une vedette de l'athlétisme borné, une « bonne brute », ont systématiquement ignoré certains aspects de sa

personnalité.

Il est exact que Ross était un athlète particulièrement doué. Son sport favori était le base-ball et il avait été admis dans l'équipe première de l'Université d'Ewen dès son entrée au collège. Dick O'Connell, entraîneur de la grande équipe des Red Sox de Boston, a souligné qu'un avantageux contrat aurait été offert à Ross s'il avait vécu.

Mais Ross était également un étudiant brillant (ce qui coïncide mal avec l'image de la « bonne brute ») et ses parents ont précisé qu'il était résolu à finir ses études (il comptait faire une licence de lettres) avant de devenir « pro » du base-ball.

Il lui arrivait d'écrire de la poésie et un poème écrit six mois avant sa mort avait paru dans une petite revue appelée *Everleaf*. On pourra la trouver dans l'Appendice V.

Ses camarades qui lui ont survécu ont tous également fait son éloge, ce qui est significatif. Il n'est resté que douze survivants de ce que la presse à grand tirage a nommé le Bal macabre. Ceux qui n'y assistaient pas étaient dans l'ensemble les éléments impopulaires des diverses classes. Si ces «exclus» se souviennent de Ross comme d'un garçon ouvert et amical (ils sont nombreux à l'avoir appelé un gars vachement sympa »), la thèse du Pr Jérôme ne s'en trouve-t-elle pas ainsi battue en brèche ?

Le dossier scolaire de Ross — dont il est impossible, étant donné le système juridique de l'Etat, de fournir ici une photocopie — joint aux souvenirs de ses camarades et aux commentaires de ses parents, voisins, amis et professeurs, donne à penser que Thomas Ross était un être d'exception.

Il est difficile de faire coïncider le portrait d'un tel personnage avec l'image que veut en donner le Pr Jérôme une jeune brute cynique, rusée, vaniteuse.

Il était, semble-t-il, assez imperméable aux sarcasmes et assez indépendant de la coterie qui l'entourait pour décider d'inviter Carrie White. En vérité, il semble que Thomas Ross appartenait à cette espèce rarissime : un jeune garçon doué d'une forte conscience sociale.

Il ne s'agit pas ici de vouloir le canoniser. Loin de nous cette pensée. Mais les recherches approfondies auxquelles je me suis livré me permettent d'affirmer qu'il n'avait rien d'un jeune coq écervelé lâché dans son poulailler scolaire et s'acharnant stupidement à martyriser l'avorton de la basse-cour...

Elle était couchée.

(je n'ai pas peur je n'ai pas peur d'elle)

sur son lit, un bras rabattu devant ses yeux. C'était le samedi soir. Si elle devait faire la robe dont elle avait envie, il faudrait qu'elle s'y mette demain

(je n'ai pas peur maman)

au plus tard. Elle avait déjà acheté le tissu chez John's à Westover. La somptuosité des lourds plis du velours l'effrayait.

Le prix l'avait également effrayée, et elle avait été intimidée par les dimensions du magasin, par les allées et venues des dames chic circulant entre les rayons dans leurs robes légères de printemps et tâtant les coupons de tissu. D'insolites échos peuplaient cette atmosphère si différente de celle du grand bazar de Chamberlain où elle faisait d'habitude ses achats.

Elle était intimidée oui, mais cela n'aurait pas suffi à l'arrêter. Car, si elle l'avait voulu, elle aurait pu les faire s'enfuir toutes dans les rues, hurlantes de terreur. Mannequins culbutés, plafonniers décrochés, ballots de tissu volant dans les airs, déployés comme des bannières...

Tel Samson dans son temple, elle aurait pu faire fondre la destruction sur leurs têtes si elle en avait eu le désir.

(je n'ai pas peur)

Le paquet était maintenant caché sur une haute étagère dans le sous-sol et elle allait le remonter. Ce soir même.

Elle ouvrit les yeux.

Décolle.

La commode s'éleva au-dessus du sol, se mit à vibrer un instant, puis reprit son ascension jusqu'à ce qu'elle touchât le plafond. Elle la fit redescendre, remonter, redescendre. Ensuite, ce fut le lit au complet, sommier et matelas. En haut, en bas, en haut, en bas. Tout comme un ascenseur.

Elle se sentait à peine fatiguée. Enfin, un petit peu. Presque perdu quinze jours plus tôt, son pouvoir lui revenait en force. H s'était même développé avec une rapidité — eh bien... quasi terrifiante.

Et maintenant, spontanément, selon toute apparence — telle la révélation de la menstruation — des souvenirs en foule lui affluaient à l'esprit, comme si l'effondrement d'un barrage mental avait permis l'irrésistible ruée de flots inconnus, oubliés.

Des souvenirs d'enfance, confus, déformés, mais tout à fait réels. Des images au mur qui s'étaient mises à danser, les robinets ouverts

d'un bout de la pièce à l'autre ; maman lui demandant

(Carrie ferme la fenêtre il va pleuvoir)

de faire quelque chose et les fenêtres qui se mettent à battre dans toute la maison ; les quatre pneus de la Volkswagen de Miss Macaferty dégonflés en même temps en dévissant à distance les valves ; les pierres...

(!!!! non non non non non !!!!)

mais aujourd'hui, il n'était pas question de nier la véracité des souvenirs, pas plus que la réalité du flux menstruel, et ce souvenir-là n'était pas compris ; il était étincelant, fulgurant, comme tracé d'un éclair : la petite fille

(maman arrête maman non je ne peux plus respirer oh ma gorge oh pardon maman pardon oh ma langue le sang dans ma bouche)

la pauvre petite fille

(hurlant : petite putain je vois bien de quelle race tu es je sais ce qu'il me reste à faire)

la pauvre petite fille étendue moitié dans la penderie, moitié dehors, avec une ronde d'étoiles noires dansant devant les yeux, un bourdonnement lointain dans la tête, la langue gonflée saillant entre les lèvres, la gorge marquée d'un collier de chair meurtrie par les doigts de maman qui l'étranglait, maman qui revenait vers elle, tenant le long couteau de boucher de papa Ralph,

(l'arracher il faut que j'arrache le mal que j'extirpe l'immonde péché de chair oh oui que je lis dans tes yeux que je t'arrache les yeux)

dans sa main droite, le visage convulsé et grimaçant de maman, la bave sur le menton, et dans l'autre main, la bible de papa Ralph,

(ton regard ne sera plus jamais souillé par l'ignominie de cette nudité perverse)

et quelque chose a décollé, DECOLLE, quelque chose d'énorme, d'informe, de démesuré, mû par une puissance qu'elle ne contrôlait pas, qu'elle ne contrôlerait jamais et alors quelque chose est tombé sur le toit; maman a crié et a lâché la bible de papa Ralph et c'était bon, et puis d'autres coups, d'autres chocs, et puis les meubles ont commencé à faire la sarabande dans toute la maison, maman a lâché le couteau, elle est tombée à genoux et s'est mise à prier en oscillant, les mains levées pendant que les chaises volaient le long du couloir, que le lit du premier tombait, que la table de la salle à manger tentait de franchir une fenêtre. Alors les yeux de maman sont devenus énormes, elle avait un regard fou, exorbité, l'index pointé sur la petite fille.

(c'est toi c'est toi suppôt du diable sorcière c'est toi qui fais tout cela)

et puis sont venues les pierres et maman s'est évanouie tandis que le toit craquait et tremblait comme sous les pas de Dieu et puis...

Et puis elle-même s'était évanouie. Et ensuite elle ne se souvenait plus. Maman n'avait parlé de rien. Le couteau de boucher avait réintégré son tiroir ; maman avait pansé les larges meurtrissures bleues et noires sur son cou et Carrie croyait se souvenir qu'elle avait demandé à maman comment c'était arrivé et maman avait serré les lèvres sans rien dire. Peu à peu, l'incident avait été oublié. Les yeux de la mémoire ne s'ouvraient à nouveau que dans les rêves. Les images ne dansaient plus contre les murs. Les fenêtres ne se fermaient plus toutes seules. Carrie ne se souvenait pas de l'époque où la vie avait été différente.

Pas jusqu'à aujourd'hui.

Allongée sur son lit, elle considérait le plafond, baignée de transpiration.

— Carrie ! Dîner !

— Merci,

(je n'ai pas peur)

maman.

Elle se leva et noua ses cheveux d'un ruban bleu marine. Puis elle descendit l'escalier.

Extrait de *L'Ombre dissipée* (p. 59) :

Dans quelle mesure le «don terrible» de Carrie était-il manifeste et, avec sa stricte morale chrétienne, qu'en pensait Margaret White ? Nous ne le saurons sans doute jamais. Mais l'on est tenté de croire que les réactions de Mrs White ont dû atteindre un paroxysme...

— Tu n'as pas touché ta tarte, Carrie. (Maman leva les yeux du tract qu'elle lisait avec attention tout en buvant son infusion.) C'est moi qui l'ai faite.

— Ça me donne des boutons, maman.

— Tes boutons, c'est une punition du bon Dieu. Allez, mange ton gâteau.

— Maman ?

— Oui ?

Carrie plongeait.

— J'ai été invitée au Bal de Printemps vendredi prochain par Tommy Ross...

Le tract était oublié. Maman la dévisageait avec un air je-n'en-crois-ni-mes-yeux-ni-mes-oreilles. Ses narines palpitaient comme les naseaux d'un cheval qui vient d'entendre grelotter la queue d'un serpent à sonnette.

Carrie, une boule dans la gorge, tenta d'avalier sa salive

(je n'ai pas peur oh si j'ai peur)

et n'y parvint qu'à demi.

— ... et c'est un garçon très gentil. Il m'a promis de passer à la maison pour que tu fasses sa connaissance avant et...

— Non

— ... qu'il me ramènerait à 11 heures. J'ai...

— Non, non, *non* !

— ... accepté. Maman, je t'en prie, si tu pouvais comprendre qu'il faut que je tâche de vivre avec les autres. Je ne suis pas comme toi. Je suis bizarre — je veux dire, à l'école ils me trouvent bizarre. Et je n'aime pas ça. Je veux essayer d'être normale, d'être moi-même avant qu'il soit trop tard...

Mrs White lança son thé à la figure de Carrie.

Le thé était tiède, mais eût-il été bouillant, qu'il n'aurait pu réduire Carrie au silence plus soudainement. Elle resta figée sur sa chaise, le liquide ambré coulant le long de ses joues et de son menton pour s'étaler sur sa blouse blanche. Il était poisseux de sucre et sentait la cannelle.

Mrs White, immobile, tremblait sur son siège, le visage pétrifié à l'exception des narines qui continuaient à palpiter. Brusquement, elle rejeta la tête en arrière et hurla vers le plafond.

— Seigneur ! Seigneur ! Seigneur !

Sa mâchoire claquait à chaque syllabe.

Carrie n'avait toujours pas bougé.

Mrs White se leva et contourna la table, les mains tendues en avant, ses doigts frémissants recourbés comme des serres. Sur son visage se peignait une expression démente de compassion et de haine mêlées.

— Le placard, dit-elle, va dans ton placard et prie.

— Non maman.

— Les garçons. Oui. Les garçons viennent ensuite.

Après le sang, viennent les garçons. Comme des chiens qui reniflent, qui halètent, qui bavent, des chiens qui essaient de trouver d'où vient l'odeur. *Cette... odeur !*

Elle lança le bras à toute volée et sa paume s'abattit contre le visage de Carrie.

(oh mon Dieu j'ai si peur maintenant)

avec le claquement mat d'une ceinture de cuir dont on fouette le vide.

Le buste vacilla sous l'impact mais elle resta assise. L'empreinte sur sa joue d'abord blanche, prit une couleur rouge vif.

— La marque, dit Mrs White. (Ses yeux dilatés étaient vides d'expression; elle respirait à petits coups précipités. Tandis que la griffe de sa main descendait sur l'épaule de Carrie pour l'arracher à sa chaise, elle semblait se parler à elle-même.) Je l'ai vue. Oui. Oh oui, je l'ai bien vue. Mais je n'ai. Jamais. Sauf pour lui. II. M'a. Pris...

Elle s'interrompt, et son regard se mit à errer vaguement autour du plafond. Carrie était terrorisée. Maman semblait dans les affres d'une révélation capitale qui risquait de la foudroyer.

— Maman...

— Dans les voitures, oh, je sais où ils vous emmènent dans leurs voitures. Les faubourgs. Les routes écartées. Le whisky. L'odeur...*oh, ils la sentent sur vous !*

Sa voix s'enfla en un hurlement. Les tendons saillants le long du cou, elle fit pivoter sa tête dressée dans une sorte d'interrogation éperdue.

— Maman, tu devrais arrêter.

Cette interruption parut la replonger soudain dans une réalité sans contours. Ses lèvres eurent une série de tressaillements étonnés et elle s'arrêta, comme à la recherche de jalons familiers dans un monde inconnu.

Le placard, murmura-t-elle. Va dans ton placard et prie.

— Non.

Maman leva la main pour frapper.

— *Non !*

La main s'immobilisa en l'air. Maman leva les yeux pour la regarder, semblant s'assurer qu'elle était bien là au bout de son bras et

intacte.

Le plat à tarte se souleva subitement du trépied sur la table et vola à travers la pièce pour s'écraser près de la porte du salon dans un éclaboussement violet de myrtilles.

— *Je vais y aller, maman.*

La tasse renversée de maman s'éleva et lui fila au ras du visage pour se fracasser au-dessus du fourneau. Maman poussa un cri aigu et se laissa tomber à genoux, les mains sur la tête.

— *Enfant du diable, gémit-elle, fille du démon, suppôt de Satan...*

— *Maman, relève-toi.*

— *Le stupre et la luxure, l'aiguillon de la chair...*

— *Lève-toi !*

Maman resta sans voix mais se redressa, les mains toujours plaquées sur la tête, comme un prisonnier de guerre. Ses lèvres remuaient fébrilement. Il sembla à Carrie qu'elle récitait le Notre-Père.

— *Je ne veux pas me disputer avec toi, maman, dit Carrie. (Et comme sa voix s'éteignait dans un murmure, elle s'efforça de l'affermir.) Je veux seulement pouvoir vivre ma vie à moi. Je... je n'aime pas la façon dont toi tu vis.*

Elle s'interrompit, horrifiée malgré elle. L'ultime blasphème avait été prononcé et il était mille fois pire que les mots les plus grossiers.

— *Sorcière, chuchota maman. Il est dit dans le Livre du Seigneur " Tu ne souffriras pas que vive une sorcière. " Ton père a accompli la tâche du Seigneur...*

— *Je ne veux pas parler de ça, dit Carrie. (Elle était toujours très troublée d'entendre maman parler de son père.) Je voudrais seulement que tu comprennes que les choses vont changer ici, à la maison, maman. (Ses yeux brillaient d'un éclat particulier.) Ils devraient bien le comprendre, eux aussi.*

Mais maman s'était remise à marmotter pour elle-même.

La gorge serrée, la peur au ventre, elle descendit au sous-sol pour aller y chercher son tissu.

On y était mieux que dans le placard. Tout valait mieux que le placard avec sa lampe bleue et l'âcre odeur de la transpiration et de ses propres péchés. Tout. N'importe quoi.

Le paquet plaqué contre la poitrine, elle ferma les yeux, échappant à l'éclairage blafard de l'ampoule nue pendant au plafond et festonnée

de toiles d'araignée. Tommy Ross ne l'aimait pas ; elle le savait bien. C'était de sa part une étrange façon de se réhabiliter ; elle le comprenait et était sensible à son geste. A peine en âge de raisonner, le concept de pénitence lui avait été familier.

Il avait dit qu'ils s'amuseraient bien, qu'il y veillerait. Eh bien elle aussi y veillerait. Les autres feraient bien de se tenir à carreau. Elle ne savait pas si son don particulier lui venait d'un Dieu de lumière ou d'un prince des ténèbres, et découvrant enfin qu'elle se souciait peu de connaître la réponse à cette question, elle se sentait envahie d'un immense soulagement, les épaules enfin libérées d'un fardeau qui l'écrasait depuis toujours.

En haut, maman continuait à murmurer. Ce n'était pas le Notre-Père. C'était la prière de l'exorcisme du Deutéronome.

Extrait de *Je m'appelle Susan Snell* (p. 23) :

Pour finir, ils en ont même fait un film. Je l'ai vu en avril dernier. En sortant de la salle, j'ai failli vomir. Chaque fois qu'il arrive en Amérique un événement important, il faut qu'ils en fassent un sirop à la guimauve. Cela permet de l'oublier. Et peut-être serait-ce une erreur plus grave qu'on ne se l'imagine d'oublier Carrie White...

Lundi matin, le directeur Grayle et son adjoint Pete Morton prenaient leur café dans le bureau de Grayle.

— Toujours pas de nouvelles de Hargensen ? demanda Morty. (Ses lèvres se retroussèrent en un rictus à la John Wayne légèrement teinté d'inquiétude.)

— Rien. Mais Christine s'abstient maintenant de crier sur tous les toits que son père va nous mettre sur le sable. (Grayle souffla dans son café en faisant la grimace.)

— Ça n'a pas l'air de vous plonger dans l'allégresse ?

— Pas spécialement. Saviez-vous que Carrie White devait venir au Bal de Printemps ?

Morty battit des paupières.

— Avec qui ? Dublair ?

Dublair était Freddy Holt, un autre des disgraciés d'Ewen. Il devait peser à peu près quarante-cinq kilos tout mouillé et au premier coup d'œil on aurait été tenté de dire que la moitié de ce poids était concentré dans son nez.

— Non, répondit Grayle. Avec Tommy Ross.

Morty avala de travers une gorgée de café et fut pris d'une crise de toux.

— Ça m'a fait le même effet, dit Grayle.

— Et la petite amie de Tommy ? La fille Snell ?

— Je crois que c'est elle qui l'a mis au pied du mur, reprit Grayle. Elle semblait dévorée de culpabilité à propos de l'histoire de Carrie quand je lui ai parlé. Maintenant elle fait partie du comité de décoration et elle a l'air ravie comme si c'était sans aucune importance pour elle de ne pas assister au Bal de fin d'année.

— Oh, fit Morty, songeur.

— Quant à Hargensen, je crois qu'il a discuté avec plusieurs personnes qui lui ont bien fait comprendre que nous pourrions réellement le poursuivre pour l'affaire Carrie White si nous en avons envie. A mon avis, il s'est fait une raison. C'est sa fille qui m'inquiète.

— Vous croyez qu'elle va créer un incident vendredi soir ?

— Je ne sais pas trop. Mais je sais qu'un tas d'amis de Chris seront présents. Et elle fréquente beaucoup ce vaurien de Billy Nolan. Lui aussi a sa bande de copains. Du genre pour qui le fin du fin consiste à terroriser des femmes enceintes. D'après ce que je me suis laissé dire, Chris Hargensen en fait ce qu'elle veut.

— Vous craignez quelque chose de précis ?

Grayle eut un geste d'impuissance.

— De précis ? Non. Mais je suis dans ce métier depuis assez longtemps pour me rendre compte que la situation est scabreuse. Vous vous souvenez du match contre Stadler en 76 ?

Morty acquiesça. Il lui faudrait plus de trois ans pour que le souvenir du match Ewen-Stadler s'efface de sa mémoire. Bruce Trevor avait été un étudiant du genre marginal mais un prodigieux joueur de basket-ball. Gaines, l'entraîneur, ne l'aimait pas, mais Trevor allait faire monter Ewen en finale du tournoi pour la première fois depuis dix ans. Il avait été rayé de l'équipe huit jours avant la rencontre pratiquement gagnée d'avance d'Ewen contre les Stadler Bob cats. Au cours d'une inspection officielle des vestiaires, un kilo de marijuana avait été découvert derrière les manuels juridiques de Trevor. Ewen avait perdu le match — et toutes ses chances de promotion dans le tournoi — par 104 à 48. Mais personne ne se souvenait de cette défaite ; ce qui était resté gravé dans les mémoires, c'était l'émeute qui avait interrompu la partie à la quatrième reprise. Menée par Bruce Trevor, qui clamait avec indignation qu'il était victime d'un coup monté, elle s'était terminée avec quatre admissions à l'hôpital. Dans les quatre, se trouvait l'entraîneur de Stadler qui avait été assommé à coups de trousse de secours.

— J'ai une sorte de mauvais pressentiment, dit Grayle. Ils vont débarquer en force avec des pommes pourries ou quelque chose dans ce genre.

— Vous avez peut-être un don de double vue, remarqua Morty.

Extrait de *L'Ombre dissipée* (p. 92, 93) :

Il est aujourd'hui généralement admis que la télékinésie est un phénomène d'ordre récessif au plan de la génétique - mais à l'opposé d'un mal comme l'hémophilie qui ne se manifeste ouvertement que chez les mâles. Dans cette affection, appelée le « mal des rois », le gène est récessif chez la femelle et pour elle inoffensif. Les descendants mâles, en revanche, sont hémophiles. Cette maladie ne se propage que si un mâle qui en est affligé épouse une femme porteuse du gène récessif. Qu'il naisse une fille de cette union, celle-ci sera porteuse du même gène. Il est bon de souligner que le gène d'hémophilie peut exister à l'état récessif chez le mâle possédant le même gène anormal, il en résultera un cas d'hémophilie si le couple engendre un descendant mâle.

Dans le cas des familles royales, où les mariages consanguins étaient fréquents, les chances qu'avait le gène de se reproduire étaient nombreuses — d'où le nom de « mal des rois ». L'hémophilie s'est également manifestée en abondance dans la région des Appalaches au cours du début de ce siècle et elle est communément constatée dans les cultures où l'inceste et le mariage entre cousins germains sont répandus.

Dans le cas de la télékinésie, le mâle semble être l'agent de transmission ; le gène TK peut être récessif chez la femelle, mais domine exclusivement chez la femelle. Il est probable que Ralph White portait ce gène. Margaret Brigham, par un hasard singulier, en était également affectée, mais nous pouvons soutenir qu'il était récessif, aucun élément d'information ne permettant de la croire douée de pouvoirs télécinétiques semblables à ceux de sa fille. Des recherches sont actuellement faites sur la vie de la grand-mère de Margaret Brigham, Sadie Cochran — car si la composante dominante/récessive se manifeste dans la TK comme dans l'hémophilie, peut-être Mrs Cochran était-elle TK dominante.

Si les White avaient engendré un individu mâle, il aurait été lui aussi porteur du gène. Il est en ce cas probable que la mutation aurait pris fin avec ce descendant car ni Ralph White ni Margaret Brigham n'auraient de nièce susceptible d'épouser leur rejeton. Et les chances de rencontre et de mariage avec une autre femme dotée du gène TK étaient négligeables. Aucune des équipes de chercheurs qui se sont attelés à la résolution du problème n'ont encore isolé le gène en

question.

A coup sûr, personne ne peut douter, à la suite de l'holocauste du Maine, que l'une des tâches les plus urgentes de la recherche médicale aujourd'hui réside dans l'isolement de ce gène. Le gène de l'hémophilie, ou gène H, engendre une descendance mâle privée de coagulants.

Le gène télécinétique ou TK engendre des porteuses de germes capables de semer la ruine et la destruction presque à volonté...

Mercredi après-midi.

Susan et quatorze autres étudiants — le comité de décoration du Bal de Printemps au complet — travaillaient à la vaste fresque qui devait être suspendue entre les deux estrades d'orchestre le vendredi soir. Le sujet à traiter était le printemps à Venise (qui choisissait ces thèmes à la noix ? Après quatre ans d'études à Ewen, et deux bals de fin d'année, Sue ne l'avait toujours pas découvert. D'ailleurs, pourquoi diable *fallait-il* absolument fixer un thème aux réjouissances ? Pourquoi ?).

George Chizmar, l'étudiant le plus artiste de l'école, avait fait un petit croquis à la craie montrant des gondoles sur un canal au coucher du soleil et un gondolier coiffé d'un grand chapeau de paille appuyé contre la barre de son embarcation, sur un fond de roses et d'orange colorant le ciel et l'eau.

C'était superbe, pas le moindre doute. George avait retracé les grandes lignes de son dessin sur une immense toile de quatre mètres sur six en numérotant les diverses parties à colorier à la craie. Et maintenant, les représentants du comité, patiemment, couvraient les surfaces des teintes indiquées, tels des enfants à quatre pattes sur la page géante d'un immense album de coloriage. En tout cas, songeait Sue, contemplant ses mains et ses avant-bras, saupoudrés de craie rose, ce serait le Bal de Printemps le plus réussi qu'elle avait jamais connu.

A côté d'elle, Helen Shyres, accroupie sur les talons, s'étira en cambrant les reins. Puis elle rejeta une mèche de cheveux qui lui barrait le front du dos de la main, laissant une trace rosâtre sur sa peau.

— Bon sang, *comment* est-ce que tu as réussi à me coller sur les bras une pareille corvée ?

— Mais vous voulez que la fête soit réussie, n'est-ce pas ? dit Sue, singeant Miss Greer, la vieille fille présidente (généralement baptisée Miss Moustache) du comité de décoration.

— D'accord, mais pourquoi pas le comité des boissons par exemple, ou celui des jeux et attractions ? Moins d'huile de coude, plus de matière grise à dépenser. La matière grise, c'est mon rayon. Quand je pense qu'en plus, tu ne...

Elle s'interrompit en se mordant les lèvres.

— Que je n'y vais pas ? (Susan haussa les épaules et reprit sa craie. Une crampe douloureuse lui paralysait les doigts.) C'est vrai, mais j'ai tout de même envie que ce soit réussi. (Timidement, elle ajouta :) Tommy y va, lui.

Elles travaillèrent un moment en silence, puis Helen s'interrompit à nouveau. Il n'y avait personne à côté d'elles; la plus proche était Holly Marshall à l'autre bout de la toile, en train de colorier la coque de la gondole.

— Tu permets que je te pose la question, Sue ? demanda enfin Helen. Après tout, on ne parle que de ça.

— Mais bien sûr. (Sue cessa de colorier la toile et plia les doigts.) Je devais bien en parler à une personne au moins pour qu'elle connaisse la version exacte de l'histoire. J'ai demandé à Tommy de conduire Carrie au bal, oui. J'espère que ça l'aidera à sortir un peu de sa coquille... à renverser certaines barrières. Je crois que je lui dois bien ça.

— Et nous là-dedans, qu'est-ce qu'on devient ? demanda Helen sans rancœur.

Sue haussa les épaules.

— Chacun doit bien avoir son opinion sur ce que nous avons fait, Helen. Je n'ai pas l'intention de jeter la pierre à personne. Mais je ne veux pas non plus qu'on se figure que je... euh...

— Que tu joues les martyrs ?

— Quelque chose dans ce genre.

— Et Tommy a marché dans le coup ?

C'était cet aspect du problème qui la fascinait le plus.

— Oui, répondit Sue. (Puis sans autre explication, elle enchaîna :) Je suppose que les autres s'imaginent que je cherche à me singulariser.

Helen réfléchit un instant.

— Eh bien... on en parle aussi mais, dans l'ensemble, tu gardes la cote. Comme tu dis, chacun prend ses décisions. Il y a tout de même un clan qui fait de l'opposition. (Elle eut un petit rire affligé.)

— La bande de Chris Hargensen ?

- Et celle de Billy Nolan. Bon Dieu, quelle calamité, ce type !
- Elle ne m'aime pas beaucoup ? dit Sue sur le mode interrogatif.
- Susie, elle ne peut pas te blairer, oui.

Susan hochait la tête, surprise de découvrir que cette idée la consternait et l'émoustillait à la fois.

— Il paraît que son père avait décidé d'intenter un procès au bahut et qu'il a changé d'avis, dit-elle...

Helen eut un haussement d'épaules.

— Ça ne lui a pas valu beaucoup d'amis, cette histoire, dit-elle. Entre nous je ne comprends pas ce qui nous a pris... Ça me donne l'impression que mes propres réactions m'échappent quelquefois.

Elles se remirent à travailler en silence. A l'autre bout de la pièce, Don Barrett ajustait une échelle à rallonge pour aller embobiner les poutrelles d'acier de papier doré.

— Regarde, dit Helen, voilà Chris qui rapplique.

Susan releva la tête juste à temps pour l'apercevoir qui entrait dans le minuscule bureau à gauche de l'entrée du gymnase.

Elle portait un pantalon moulant de velours grenat et une blouse de soie blanche — sans soutien-gorge à en juger par les oscillations de ses nichons sous le tissu. Le rêve d'un vieux satyre, songea Sue avec aigreur. Puis elle se demanda ce qui pouvait bien intéresser Chris dans ce local où le comité d'organisation du bal avait élu domicile.

Il est vrai que Tina Blake appartenait à ce comité et que les deux filles étaient comme les doigts de la main.

Arrête ça, se reprima-t-elle. Qu'est-ce que tu veux, la voir vêtue d'un sac de bure avec des cendres sur la tête ?

Oui, reconnut-elle. C'est exactement ce que souhaite une partie de moi-même.

- Helen ?
- Hmmmm ?
- Ils ont l'intention de faire quelque chose ?

Le visage d'Helen se ferma.

— Je ne sais pas.

Sa voix était trop détachée, trop innocente.

— Oh, fit Sue sans se compromettre.

(tu sais quelque chose : prends position bon Dieu même si ça

n'engage que toi parle)

Elles se remirent à colorier le décor et se replongèrent dans le silence. Sue savait pertinemment que tout n'allait pas aussi bien que le prétendait Helen. C'était impossible ; elle ne serait plus jamais la même aux yeux de ses camarades. Elle avait pris une initiative dangereuse, incalculable. Elle avait mis bas le masque et montré son vrai visage.

La chaude lumière du soleil de fin d'après-midi, huileuse et douce comme l'enfance, pénétrait obliquement par les hauts vitrages illuminés du gymnase.

Extrait de *Je m'appelle Susan Snell* (p. 40) :

Je crois pouvoir comprendre dans une certaine mesure la tournure prise par les événements au cours de cette soirée. Si choquant qu'ait pu être son rôle, je conçois par exemple l'attitude de Billy Nolan. Chris Hargensen le menait par le bout du nez — du moins presque en toutes circonstances.

Ses amis suivaient avec une égale docilité leur meneur Billy. Kenny Garson, qui avait interrompu ses études à dix-huit ans, lisait encore avec difficulté. Steve Deigham, au sens clinique, ne dépassait guère le niveau du débile mental. Certains autres avaient déjà eu affaire à la police. Jackie Talbot, par exemple, avait été renvoyé à l'âge de neuf ans, pour vol d'enjoliveurs de roues. En les observant d'un point de vue sociologique, on aurait même pu considérer ces individus comme des victimes de l'ordre social.

Mais que dire de Chris Hargensen ? Il me semble que du début à la fin, elle n'a eu pour unique objectif que la destruction complète, totale, de Carrie White...

— Je ne devrais pas, protesta Tina Blake, gênée.

C'était une jolie fille menue avec une boule frisée de cheveux flamboyants. Un long crayon y était planté.

— Et si Norma revient, elle va tout raconter.

— Elle est aux chiottes, riposta Chris. Allez, laissez- moi voir.

Tina, un peu choquée, eut un bref gloussement de rire. Puis elle fit encore, pour la forme, mine de résister.

— Pourquoi tu veux savoir ? De toute façon, tu ne peux pas venir ?

— T'occupe, dit Chris. (Comme toujours, elle semblait pétrie d'un humour malfaisant.)

— Tiens, dit Tina, et elle poussa un feuillet gainé de plastique

souple sur le bureau. Je vais boire un coca. Si cette garce de Norma Watson rapplique et te surprend, moi je t'ai pas vue.

— D'accord, murmura Christine déjà plongée dans l'examen du plan.

Elle n'entendit pas la porte se refermer.

George Chizmar avait également établi les plans d'ensemble pour ne rien laisser au hasard.

La piste de danse était tracée avec précision. Les orchestres jumelés. Le podium où le Roi et la Reine seraient couronnés

(tiens j'aimerais bien aussi la couronner cette salope cette petite connasse de Carrie)

à la fin de la soirée. Sur trois côtés de la salle, étaient alignées les tables réservées aux participants. Des tables à jeu en vérité, mais recouvertes de papier crêpe et de rubans, avec sur chacune le programme de la soirée, des cocardes et des bulletins de vote pour l'élection du Roi et de la Reine.

Elle passa un ongle laqué et taillé en pointe le long du plan en suivant la piste de danse d'abord vers la droite, ensuite vers la gauche.

Là : *Tommy Ross et Carrie White*. Ils allaient vraiment s'afficher ensemble comme prévu. C'était à peine croyable. Elle en tremblait de fureur. S'imaginaient-ils qu'ils pouvaient s'en tirer comme ça ? Elle pinça les lèvres.

Un coup d'œil par-dessus son épaule. Norma Watson ne se manifestait toujours pas.

Chris reposa le plan de la salle et feuilleta rapidement le reste des papiers étalés sur le vieux bureau éraillé et gravé d'initiales. Des factures (pour les rouleaux de papier, les rubans adhésifs, punaises, clous destinés à la décoration), une liste des parents qui avaient prêté des tables à jeux, diverses factures de fournitures, une note de l'imprimerie qui avait fabriqué les billets d'invitation, un spécimen de bulletin de vote...

Bulletin de vote ! Elle l'arracha d'un geste vif.

Nul n'était censé voir le bulletin d'élection du roi et de la reine avant vendredi quand les candidatures seraient annoncées à tout l'ensemble des élèves par le haut-parleur du collège. Le roi et la reine seraient élus par ceux qui assistaient à la soirée mais des bulletins en blanc avaient déjà circulé dans les études depuis près d'un mois ; les résultats devaient être en principe gardés ultra-secrets.

Une tendance s'affirmait d'année en année parmi les étudiants pour

la suppression définitive de ce rite électoral. Certaines filles le jugeaient sexiste, un bon nombre de garçons l'estimaient purement et simplement stupide et hors de propos. Selon toutes probabilités c'était la dernière année que le Bal de Printemps revêtirait son aspect traditionnel.

Mais pour Chris, c'était la seule année où il présentait de l'importance. Elle considéra le bulletin avec une sorte de sombre avidité.

George et Frieda. Pas question. Frieda Jason était juive.

Peter et Myra. Impossibilité également. Myra appartenait à cette clique hyperféministe vouée à la neutralisation totale des mâles.

Elle ne servirait à rien même si elle était élue. D'ailleurs, elle était aussi moche que le cul de cette grosse jument d'Ethel.

Frank et Jessica. Peut-être. Frank Griers s'était distingué en équipe première de football cette année mais Jessica n'était qu'un repoussoir avec plus de boutons sur la figure que de replis dans la cervelle.

Don et Helen. Jamais. Helen Shyres ne pourrait même pas être élue reine des balayeuses.

Et le dernier couple : *Tommy et Sue.* Seulement Sue avait été rayée, bien entendu, et le nom de Carrie écrit à la place du sien. C'était le couple qui avait le plus de chances.

Un petit rire bizarre lui monta du fond de la gorge et elle plaqua une main sur sa bouche pour l'étouffer.

Tina revint précipitamment.

— Mince alors, Chris, tu es encore là ? *Elle arrive !*

— T'affole pas, bébé, dit Chris, et elle reposa les papiers sur le bureau.

Comme elle sortait de la salle, son sourire torve aux lèvres, elle s'arrêta un instant pour saluer ironiquement de la main Sue Snell qui se crevait le cul, cette conne, à colorier cette fresque idiote.

Dans le hall d'entrée, elle sortit une pièce de son sac, la glissa dans le taxiphone et forma le numéro de Billy Nolan.

Extrait de *L'Ombre dissipée* (p. 101) :

L'on peut se demander quelle est au juste la part de l'élaboration dans la ruine de Carrie White — était-ce une machination minutieusement concertée, une opération orchestrée, répétée, ou bien le résultat d'une relative improvisation ?

Je penche pour cette dernière explication.

Sans doute Christine Hargensen a-t-elle été le cerveau de l'affaire, mais elle n'avait que les idées les plus confuses sur la méthode à employer pour « couler » une fille comme Carrie White. En vérité, je crois plutôt que c'est elle qui a suggéré à William Nolan et à ses amis leur expédition à la ferme d'Irwin Henty dans le nord du comté.

Un être doué d'un sens totalement pervers de la justice pouvait être séduit par les perspectives du résultat de cette expédition, j'en suis persuadé...

La voiture fonçait en rugissant le long de la route défoncée. Cent à l'heure en pleine campagne sur un sol creusé d'ornières était une allure suicidaire. De temps à autre, une branche basse festonnée de jeunes feuilles printanières raclait le toit de la Biscayne 61 aux ailes cabossées, rongée de rouille, équipée d'un double pot d'échappement.

L'un des phares ne fonctionnait plus et à chaque secousse un peu brutale, l'autre manquait de s'éteindre dans la nuit sombre.

Billy Nolan tenait le volant — un volant recouvert d'une gaine de fourrure acrylique rose. Jackie Talbot, Henry Blake, Steve Deighan et les frères Garson, Kenny et Lou, s'écrasaient à l'intérieur. Trois joints circulaient de main en main, leurs bouts rougeoyants dansant dans l'obscurité comme un ballet de lucioles.

— T'es sûr que Henty n'est pas dans le coin ? demanda Henry. Ça me dit rien de me retrouver en taule. On y bouffe trop mal.

Kenny Garson, imbibé jusqu'à la gauche, trouva la réflexion désopilante et partit d'un fou rire aigu.

— L'est pas là, non, dit Billy. (Il semblait que cette phrase, si courte fût-elle, lui parut trop longue à prononcer...) Enterrement.

Chris avait su la chose par hasard. Le vieux Henty possédait l'une des fermes indépendantes les plus prospères de la région de Chamberlain.

Contrairement au paysan nouveau au cœur d'or si répandu dans la littérature pastorale, le vieux Henty était méchant comme la gale. Il ne chargeait pas ses cartouches avec du gros sel à l'époque des pommes vertes mais avec de la grenaille à petits oiseaux. Il avait également fait des procès à plusieurs pauvres diables pour chapardage.

L'un d'eux était le copain des garçons, un gars malchanceux nommé Freddy Overlock. Freddy avait été pris sur le fait dans le poulailler du vieux Henty et avait reçu une double dose de huit dans les parties charnues. Sur quoi le pauvre Fred avait passé quatre heures très éprouvantes à plat ventre dans la salle d'urgences pendant qu'un interne jovial lui extirpait des fesses les petits plombs qu'il transférait

ensuite dans un bassin. Pour ajouter la honte à la blessure, il avait été condamné à deux cents dollars d'amende pour violation de domicile et maraudage.

Non, Irwin Henty et la bande des voyous de Chamberlain n'éprouvaient aucune tendresse réciproque.

— Et Red ? s'enquit Steve.

— Il essaie de se farcir une nouvelle serveuse au Cavalier, répondit Billy en donnant un coup de volant et en lançant leur guimbarde sur le chemin de terre défoncé de la ferme Henty.

Red Trelawney était l'homme à tout faire du vieux Henty. Il buvait sec et pratiquait le canardage à la grenaille avec autant de facilité que son patron.

— Il rentrera pas avant la fermeture.

— Rien que pour faire une blague, on prend des sacrés risques, grommela Jackie Talbot.

Billy se cabra.

— Tu veux laisser tomber ?

— Non, non, dit Jackie avec empressement.

Billy avait apporté vingt-cinq grammes de « chiendent » à répartir entre les cinq garçons et d'ailleurs ils se trouvaient à quatorze kilomètres de la ville.

— C'est vraiment une bonne blague, Billy.

Kenny ouvrit le coffre à gants, en sortit une barrette de métal doré (appartenant à Chris) et y fixa l'extrémité d'un des joints. Ce geste parut l'enchanter et il se remit à glousser de joie.

Ils étaient parvenus à la hauteur des pancartes « Propriété privée, Défense d'entrer » et de part et d'autre du chemin couraient des barbelés le long des champs fraîchement retournés. L'odeur douce et humide de la terre flottait dans l'air tiède du mois de mai.

Billy éteignit les lumières comme ils atteignaient le sommet de la dernière montée, passa au point mort et coupa le contact. La masse de métal roula sans bruit, emportée par son propre poids vers l'allée d'accès à la ferme.

Billy prit le virage sans difficulté et sur une bosse peu marquée, la voiture perdit ce qui lui restait d'élan en passant à hauteur de la maison plongée dans l'obscurité.

Au fond de la cour, se profilait la masse de la grange et au delà, le clair de lune baignait d'une lumière pâle la mare réservée aux vaches

et le champ de pommiers.

Dans la porcherie, deux truies écrasaient leurs groins aplatis entre les barreaux.

Une vache à l'étable émit un meuglement étouffé, comme dans un rêve.

Billy serra le frein, inutilement la voiture était déjà pratiquement arrêtée — mais le geste soulignait la fin d'un épisode de leur opération de commando.

Lou Garson tendit la main devant Kenny et sortit un objet du coffre à gants. Billy et Henry allèrent ouvrir la malle arrière.

— Il va chier dans son froc, le salaud, quand il reviendra et qu'il verra le tableau, dit Steve avec une joie contenue.

— Pour Freddy, déclara Henry en sortant la masse du coffre.

Billy ne dit rien mais bien entendu, ce n'était pas pour Freddy Overlock qui n'était qu'un connard. C'était pour Chris Hargensen, comme tout était pour Chris et l'avait été depuis le jour où elle était descendue de l'Olympe inaccessible de son collègue pour daigner poser un regard sur lui. Il aurait commis un meurtre pour elle et même plus.

Henry balança d'une main experte la lourde masse dont la tête massive émit un bref sifflement dans le silence nocturne et les autres garçons se rassemblèrent tandis que Billy ouvrait le couvercle de la glacière et en sortait les deux seaux de tôle galvanisée. Ils étaient glacés au toucher et couverts d'une mince couche givrée.

— Bon. Allons-y, dit-il.

Ils se dirigèrent rapidement tous les six vers la porcherie, le souffle un peu précipité dans leur excitation. Les deux truies étaient aussi apprivoisées que des chatons et le vieux mâle dormait, allongé sur le flanc, du côté opposé. Henry fit encore un moulinet avec la masse mais cette fois sans conviction. Puis il la tendit à Billy.

— Moi je peux pas, dit-il d'une voix faible. A toi.

Billy prit l'instrument, questionna du regard Lou qui tenait le long couteau de boucher qu'il avait pris dans le coffre à gants.

— T'en fais pas, dit-il, et du gras du pouce, il effleura la lame de couteau.

A la gorge, hein, lui rappela Billy.

— Je sais.

Kenny, chantonnant, le sourire aux lèvres, vida les restes d'un paquet de chips devant les bêtes.

— Vous frappez pas, les bestioles, vous frappez pas, le grand Bill, il va vous défoncer la coloquinte d'un seul coup et vous aurez plus rien à craindre de la bombe H.

Il les gratta sur le sommet du crâne et les truies émirent de vagues grognements, tout en mâchonnant avec satisfaction.

— C'est parti ! remarqua Billy, et la masse s'abattit.

Il y eut un son qui lui rappela l'éclatement de la citrouille qu'ils avaient laissée tomber, Henry et lui, de la passerelle du Claridge Road sur la nationale 495 à l'ouest de la ville.

L'une des truies s'effondra, tuée net avec la langue saillante, les yeux encore ouverts, des débris de chips collés au groin.

— Elle a même pas eu le temps de roter, dit Kenny avec un ricanement.

— Grouille-toi, dit Billy.

Le frère de Kenny se faufila entre les barreaux, souleva la tête de la truie vers la lumière de la lune et plongea son couteau dans le cou de la bête.

Le sang se mit à jaillir brusquement. Plusieurs des garçons, éclaboussés, sautèrent en arrière avec des exclamations de dégoût.

Billy se pencha et disposa l'un des seaux sous le jet le plus dru de liquide sombre. Le seau se remplit rapidement et il le mit de côté. Le second était à demi rempli lorsque la source de sang se tarit.

— A l'autre, dit-il.

Bon sang, Billy, geignit Jackie, ça suffit pas comme...

— A l'autre, répéta Billy.

— Petit, petit, petit, susurra Kenny en agitant le sac vide de chips.

Au bout d'un moment, la deuxième truie revint vers les barreaux de la grille. La masse décrivit un arc de cercle.

Une fois le second seau rempli, ils laissèrent couler le reste du sang dans le sol de terre battue. Une odeur âcre, cuivrée, flottait dans l'air. Billy constata qu'il avait les avant-bras couverts de sang.

Comme il transportait les seaux pleins vers la voiture, une association d'idées s'ébaucha dans son esprit. Du sang de cochon. Ça s'imposait. Chris avait raison. C'était impeccable. Ça mettait d'aplomb toute la combine.

Du sang de cochon pour une cochonne.

Il casa les deux seaux pleins dans la glace pilée, les recouvrit et

referma le couvercle de la glacière.

— Allez, on se taille, annonça-t-il.

Billy se mit au volant et desserra le frein. Les cinq garçons se groupèrent à l'arrière, s'arc-boutèrent et sous leur effort de poussée, la voiture décrivit un cercle silencieux, gravit la déclivité derrière la grange au-delà de la ferme.

Quand la voiture commença à rouler d'elle-même, ils sautèrent à la course l'un après l'autre à l'intérieur, haletants et soufflants.

Le véhicule prit suffisamment de vitesse pour amorcer un dérapage tandis que Billy lui faisait quitter l'allée d'accès pour tourner dans le chemin de terre. Au bas de la pente, il mit le contact, passa la troisième, et embraya. Le moteur eut un hoquet et se mit à ronfler.

Du sang de cochon pour une cochonne. Oui, on ne pouvait pas trouver mieux, vraiment pas. Il eut un large sourire et Lou Garson éprouva un sursaut de crainte mêlée d'étonnement. Il ne se souvenait pas avoir jamais vu sourire Billy Nolan.

— A quel enterrement il est allé, Henty ? demanda Steve.

— Celui de sa mère, répondit Billy.

— Sa *mère* ? s'exclama Jackie Talbot, sidéré. Nom de Dieu, mais elle devait être centenaire !

Le rire nasillard et suraigu de Kenny s'égreña dans la nuit odorante annonciatrice de l'été.

DEUXIEME PARTIE

LE BAL

Elle passa sa robe pour la première fois le matin du 27 mai, dans sa chambre. Elle avait acheté un soutien- gorge spécial pour la porter, qui mettait sa poitrine en valeur (non qu'elle en eût besoin le moins du monde) laissant la partie supérieure à découvert. En la sentant sur ses épaules, elle éprouva une sensation étrange, irréaliste, faite à la fois de honte et d'orgueilleuse excitation.

La robe lui arrivait presque aux chevilles. Le bas s'évasait en corolle mais la taille était très ajustée, le tissu riche et insolite contre sa peau habituée au coton ou à la laine.

Elle avait l'air de bien tomber — en tout cas elle tomberait bien avec les nouveaux souliers. Aussitôt elle les chaussa, agrafa le collier et se dirigea vers la fenêtre. Elle n'aperçut dans la vitre qu'un reflet fantomatique et frustrant de sa silhouette, mais rien ne semblait clocher.

Plus tard peut-être pourrait-elle...

La porte s'ouvrit à la volée derrière elle avec simplement un léger déclic du pêne et Carrie se retourna pour se retrouver face à sa mère.

Elle était en vêtements de travail, avec son sweater blanc et son sac noir à la main.

De l'autre, elle tenait la bible de papa Ralph.

Un long instant, elles se dévisagèrent.

Sans presque en avoir conscience, Carrie sentit son dos se redresser jusqu'à ce qu'elle se tînt parfaitement droite dans la flaque de soleil printanier qui illuminait le plancher.

— Rouge, murmura maman. J'aurais dû m'en douter qu'elle serait rouge. (Carrie resta silencieuse.) Je vois tes salbosses. Tout le monde va les voir. Ils vont regarder ton corps. Le Livre dit...

— Ce sont mes seins, maman. Toutes les femmes en ont.

— Enlève cette robe, dit maman.

— Non.

— Enlève cette robe, Carrie. Nous allons descendre et la brûler ensemble dans l'incinérateur; ensuite nous ferons des prières pour obtenir le pardon de Dieu. Nous ferons pénitence. (Ses yeux s'étaient

mis à briller de cet éclat aberrant et bizarre qu'ils prenaient dans les cas extrêmes où elle jugeait sa foi mise à l'épreuve.) Je n'irai pas au travail et tu n'iras pas en classe. Nous prions. Nous solliciterons un Signe de Lui. Nous nous mettrons à genoux et Lui demanderons de nous envoyer les feux de la Pentecôte.

— Non, maman.

Sa mère leva la main et pinça son propre visage. Une marque rouge y apparut.

Elle regarda Carrie, attendant sa réaction, n'en constata aucune, recourba les doigts de sa main droite et se griffa la joue avec violence, y traçant de fins sillons sanguinolents. Puis elle se mit à gémir en oscillant sur ses talons. Ses yeux luisaient d'exaltation.

— Cesse de te faire mal, maman. Ce n'est pas ça qui m'arrêtera.

Maman poussa un hurlement. Elle crispa le poing droit et se frappa la bouche, s'ensanglantant la lèvre. Elle y mit les doigts, les considéra rêveusement et les plaqua sur la couverture de la bible.

— Lavée dans le Sang de l'Agneau... chuchota-t-elle. Combien de fois... combien de fois lui et moi...

— Va-t'en, maman.

Elle regarda Carrie, les yeux flamboyants. Une expression terrifiante de fureur sacrée imprégnait son visage.

— On ne bafoue pas le Seigneur, murmura-t-elle. Ton péché retombera sur toi, sois-en sûre. Brûle cette robe, Carrie ! Rejette loin de toi cet accoutrement diabolique et brûle-le. Brûle cette robe ! Brûle-la ! *Brûle-la*, je te dis.

La porte s'ouvrit en grand, d'elle-même.

— Va-t'en, maman.

Maman sourit, d'un sourire hideux, grotesque, qui tordit ses lèvres barbouillées de sang.

— Comme Jézabel est tombée de la tour, qu'il en soit de même avec toi, dit-elle. Et les chiens sont venus et ont léché le sang ; c'est dans la Bible. C'est...

Ses pieds se mirent à glisser sur le plancher et elle baissa les yeux pour les regarder, stupéfaite. Les lattes de bois semblaient soudain changées en glace.

— *Arrête ça*, hurla-t-elle.

Elle était dans le couloir maintenant. Elle s'accrocha au chambranle et s'y cramponna un moment, puis ses doigts lâchèrent

prise, sans raison apparente.

— Je t'aime, maman, dit Carrie d'une voix égale. Et cela me fait beaucoup de peine.

Elle imagina la porte qui se fermait et à la seconde même, le panneau pivota, comme rabattu par un coup de vent.

Avec précaution, comme pour ne pas la blesser, elle dégagea les mains mentales avec lesquelles elle avait repoussé sa mère.

L'instant d'après, Margaret cognait à la porte. Carrie la maintint close, les lèvres tremblantes.

— Il y aura un Jugement ! éructa Margaret White, je m'en lave les mains ! J'ai fait ce que j'ai pu !

— C'est Ponce Pilate qui a dit cela, observa Carrie.

Sa mère s'en alla. Quelques minutes plus tard, Carrie la vit qui descendait le perron et traversait la rue pour se rendre à son travail.

— Maman, dit-elle à mi-voix, le front appuyé contre la vitre.

Extrait de *L'Ombre dissipée* (p. 129) :

Avant d'en revenir à une analyse plus détaillée de la soirée elle-même, peut-être serait-il bon de récapituler les renseignements d'ordre personnel que nous avons recueillis sur Carrie White.

Nous savons que Carrie a été la victime du fanatisme religieux de sa mère.

Nous savons qu'elle possédait un don latent de télé-kinésie, communément désigné par l'abréviation TK. Nous savons que ce don soi-disant imprévisible revêt en réalité un caractère héréditaire, produit par un gène en général récessif en admettant qu'il soit présent chez le sujet. Nous pensons que ce pouvoir TK est peut-être de nature glandulaire. Nous savons que Carrie a fourni, au moins une fois, la preuve de ce don dans son enfance, pour avoir été placée dans une situation de culpabilité et de tension extrêmes. Nous savons qu'une situation comparable s'est répétée lors d'un incident qui s'est produit au cours d'une séance de douche collective. Il a été avancé (notamment par William G. Throneberry et Julia Givens, Berkeley) que la résurgence de ce pouvoir TK a tenu à la fois à des facteurs psychologiques (i.e. la réaction des autres filles et de Carrie elle-même à leur première menstruation) et à des facteurs physiologiques (i.e. l'apparition de la puberté).

Enfin nous savons qu'au cours de la soirée tragique, pour la troisième fois, une situation critique s'est développée, entraînant les terribles événements dont nous devons maintenant étudier le

déroulement. Nous commencerons par...

(je ne suis pas nerveuse pas nerveuse du tout)

Tommy était passé plus tôt pour lui apporter son bouquet et elle l'épinglait maintenant elle-même à l'épaulette de sa robe. Il n'y avait naturellement pas de maman pour s'en charger et s'assurer qu'il était bien en place. Maman s'était enfermée dans la chapelle et y avait passé les deux dernières heures à prier hystériquement. Par intervalles incohérents, sa voix divagante s'élevait ou se réduisait à un murmure.

(je suis désolée maman mais je ne peux pas être désolée)

Quand elle l'eut ajusté à son goût, elle laissa tomber les mains le long de son corps et se tint un instant immobile, les yeux fermés. Il n'y avait aucune glace où l'on pût se voir en pied dans la maison.

(vanité vanité tout est vanité)

mais elle pensait qu'elle était bien comme ça. Il fallait qu'elle soit bien, absolument...

Elle rouvrit les yeux, le coucou, acheté avec les timbres-prime disait 7 h 10.

(il va arriver dans vingt minutes)

Mais viendra-t-il ?

Peut-être ne s'agissait-il que d'une plaisanterie très élaborée depuis le début, que venait maintenant l'estocade finale, le coup de grâce. La faire attendre ainsi, la moitié de la nuit, dans sa robe de bal en velours, avec sa taille haute et serrée, ses manches bouffantes, sa longue jupe froissée et son bouquet de roses épinglé à l'épaule gauche.

Dans l'autre pièce, la voix s'enflait : «... Sur cette terre bénie ! Nous savons que se fixera sur nous l'œil trilobé tandis que retentiront les noires trompettes. Du fond de notre cœur, nous nous repentirons... »

Carrie ne pensait pas que quiconque pût comprendre le courage inouï qu'il lui avait fallu pour faire front à cette situation, se garder disponible pour toutes les épreuves que pourrait lui réserver la nuit. Qu'on lui eût posé un lapin n'était pas le pire. En fait, sur un mode insidieux, inavoué, elle se demandait même s'il ne vaudrait pas mieux...

(non arrête ça tout de suite)

Bien sûr ce serait plus facile de rester ici avec maman. Plus sûr. Elle savait ce qu'ils pensaient tous de maman. Bon, c'était peut-être une fanatique, une tordue, mais du moins elle était prévisible. La maison entière était prévisible. Il ne lui était jamais arrivé de rentrer chez elle pour y trouver des filles glapissantes qui se moquaient d'elle

et la bombardaient de projectiles.

Et s'il ne venait pas, si elle se retirait et renonçait ? Dans un mois elle aurait fini ses études. Et ensuite ?

Une vie recluse, souterraine dans cette maison, entretenue par maman, à regarder les émissions sportives ou les feuilletons émaillés de publicité sur l'écran de télé à chacune de ses visites chez Mrs Garrison (Mrs Garrison avait quatre-vingt-six ans), à boire de temps en temps un lait malté au centre commercial après le dîner chez Kelly quand il n'y avait plus personne, à grossir, perdre toute espérance, perdre même jusqu'à la capacité de penser ?

Non. Oh Seigneur Dieu, non, je vous en prie,

(je vous en prie faites que cela finisse bien)

« Protège-nous de *lui* avec son pied fourchu qui nous attend au fond des impasses et sur les parkings des grandes routes, ô mon Sauveur... »

7 h 25.

Sans répit, machinalement, elle se mit à soulever des objets par la force de sa volonté et à les reposer, comme une femme nerveuse attendant quelqu'un dans un restaurant pourrait déplier et replier sa serviette. Elle arrivait à maintenir en l'air une bonne demi-douzaine d'objets simultanément sans éprouver la moindre sensation de migraine ou de fatigue.

D'instant en instant, elle s'attendait que son pouvoir diminuât mais non, il demeurerait intact et ne donnait aucun signe de fléchissement. L'autre soir, en rentrant de classe, elle avait fait rouler

(oh mon Dieu faites que ce ne soit pas une plaisanterie)

une voiture en stationnement sur cinq ou six mètres le long du trottoir. Les passants avaient contemplé le phénomène avec des yeux exorbités et elle aussi, bien sûr, avait pris l'air étonné mais intérieurement, elle souriait.

Le coucou jaillit de sa niche et parla une fois. 7 heures et demie.

Elle avait commencé à s'inquiéter du terrible surmenage que semblait imposer à son cœur, à ses poumons et à son thermostat interne l'exercice de son pouvoir. Elle se demandait si, dans un effort particulièrement intense, son cœur ne risquait pas d'éclater littéralement. C'était un peu comme d'habiter le corps d'un autre et de l'obliger à courir, courir, courir. Ce serait à l'autre corps et non pas à soi-même de payer la rançon de cet effort. Elle se rendait compte peu à peu que son pouvoir était assez semblable à celui des fakirs indiens qui marchent sur des charbons ardents, s'enfoncent des aiguilles dans

les yeux, ou s'enterrent allègrement durant un mois ou plus. La lutte de l'esprit contre la matière, sous n'importe quelle forme, s'accompagne d'une dépense d'énergie physique considérable.

7 h 32.

(il ne va pas venir)

(ne t'obnubile pas là-dessus l'eau qu'on surveille ne bout jamais il viendra)

(non il ne viendra pas il est là dehors à se moquer de toi avec ses amis et tout à l'heure ils vont défiler sous les fenêtres dans leurs voitures en klaxonnant en poussant des cris en sifflant)

Tristement, elle se concentra pour soulever la machine à coudre et lui faire décrire dans l'air des cercles de diamètre croissant.

— ... Et protège-nous aussi des filles rebelles possédées par l'esprit du Malin...

— Tais-toi ! hurla soudain Carrie.

Il y eut un silence, puis la psalmodie s'éleva de nouveau.

7 h 33.

Il ne vient pas.

(alors je démolis la maison)

L'idée lui vint naturellement, spontanément. D'abord la machine à coudre, projetée à travers le mur du salon. Le canapé par une fenêtre. Les tables, les chaises, les livres, les tracts volant en tous sens. Tous les tuyaux arrachés et continuant à cracher comme des artères extirpées de la chair. Le toit même, si son pouvoir s'étendait jusque-là, projetant des tuiles plates dans la nuit comme des pigeons effarouchés...

Un pinceau lumineux illumina la fenêtre.

D'autres voitures étaient déjà passées, lui faisant battre le cœur, mais celle-ci roulait beaucoup plus lentement.

(oh)

Elle courut à la fenêtre, incapable de se maîtriser, et c'était lui, Tommy, qui descendait de sa voiture et même à la lumière du lampadaire il était beau, vivant, et presque... croustillant. La bizarrerie du mot lui donna envie de rire.

Maman avait cessé de prier.

Elle prit son écharpe de soie légère, en drapa ses épaules nues. Elle se mordit la lèvre, tapota sa chevelure, elle aurait vendu son âme pour un miroir. Le timbre dans l'entrée émit sa vibration mate.

Elle se força à attendre un instant, réprimant le frémissement de ses mains jusqu'au deuxième coup de sonnette.

Puis à pas lents, elle s'avança dans un froissement soyeux.

Elle ouvrit la porte, il était là, presque aveuglant, en veste de smoking blanc et pantalon noir.

Ils se regardèrent sans échanger un mot.

Elle se dit que si jamais le moindre son déplacé franchissait ses lèvres, son cœur se briserait et que s'il riait elle mourrait. Elle sentit réellement, physiquement, toute sa pauvre vie se contracter, se réduire en un point qui pouvait être la fin de toutes choses ou l'accès à un univers nouveau et lumineux.

Enfin, d'une voix éperdue, elle demanda

— Je te plais ?

— Tu es très belle, répondit-il.

Et elle l'était.

Extrait de *L'ombre dissipée* (p. 131) :

Tandis que ceux qui devaient assister au Bal de Printemps d'Ewen se rassemblaient devant le collège ou quittaient les buffets d'accueil, Christine Hargensen et William Nolan se retrouvaient dans une chambre au premier étage de la taverne appelée Le Cavalier, en lisière de la ville. Nous savons qu'ils s'y étaient donné rendez-vous plusieurs fois depuis quelque temps ; ces détails figurent aux dossiers de la Commission White. Ce que nous ignorons en revanche, c'est si leurs plans étaient précis et bien arrêtés ou s'ils ont agi plutôt sur un coup de tête...

— Ce n'est pas encore l'heure ? demanda-t-elle dans l'obscurité.

Il consulta sa montre.

— Non.

A travers le plancher, leur parvenaient les échos étouffés du juke-box jouant *She's got to be a saint* par Ray Price. Le Cavalier, songea Chris, n'avait pas changé son répertoire de disques depuis la première fois qu'elle était entrée dans la boîte deux ans plus tôt avec une fausse carte d'identité.

Naturellement, elle s'était limitée au bar à l'époque sans monter aux piaules « spéciales » de Sam Deveaux.

La cigarette de Billy brasillait dans la nuit, comme un œil malfaisant. Elle la considérait pensivement. Elle avait refusé de coucher avec lui jusqu'au dernier lundi quand il lui avait promis avec

ceux de sa bande de régler son compte à Carrie White si elle osait vraiment se montrer au bal en compagnie de Tommy Ross. Mais ils s'étaient déjà retrouvés ici souvent et s'étaient offerts des séances de pelotage très poussées ce qu'elle croyait être l'amour à l'écossaise et qu'il appelait avec son sens infailible de la vulgarité, la trique sèche.

Elle avait résolu de le faire attendre jusqu'à ce qu'il ait réellement fait quelque chose.

(il fallait bien reconnaître qu'il avait ramené le sang)

mais elle avait senti le contrôle de la situation lui échapper progressivement tandis que son assurance s'effritait. Si elle ne lui avait pas cédé le lundi, il l'aurait sans doute prise de force.

Elle avait eu d'autres amants avant Billy mais il était le premier qu'elle ne pouvait pas manipuler selon sa fantaisie. Avant lui, les garçons n'avaient été pour elle que des marionnettes au teint frais et au visage candide avec des parents cossus et inscrits au Country Club. Ils conduisaient leurs VW, leurs Javelin ou leurs buggies.

Ils allaient à l'université de Massachusetts ou au Boston College. Ils portaient des blousons armoriés pendant l'automne et des T-shirts à rayures multicolores l'été. Ils fumaient beaucoup de marijuana et parlaient des drôles de sensations qu'ils éprouvaient quand ils flippaient. Au début, ils prenaient avec elle des airs supérieurs (toute collégienne, si séduisante soit-elle, reste un menu fretin) et finissaient toujours en lui courant après, la langue pendante, comme des chiens en rut. S'ils couraient assez longtemps tout en claquant suffisamment d'argent, elle les laissait en général coucher avec elle. La plupart du temps, elle restait passive au lit, sans un geste d'encouragement ou de répulsion, jusqu'à ce qu'ils aient terminé. Plus tard, elle déclenchait elle-même son orgasme solitaire, considérant l'incident comme négligeable et sans écho.

Elle avait rencontré Billy Nolan à la suite d'une descente de flics dans un appartement de Portland où ils se droguaient en bande. Quatre étudiants, y compris le compagnon de Chris pour la soirée, s'étaient fait ramasser comme détenteurs de drogue. Chris et les autres filles avaient été inculpées pour leur présence dans l'appartement.

Son père avait réglé l'affaire avec efficacité et sang-froid et lui avait demandé si elle se rendait compte des répercussions que pourrait entraîner pour lui et sa carrière une condamnation de sa fille par le tribunal pour usage de drogue.

Elle lui répliqua qu'elle doutait que sa carrière ou lui-même puissent être compromis par quoi que ce soit et il lui confisqua sa voiture.

Huit jours plus tard, Billy lui offrit de la ramener du collège un après-midi et elle accepta.

Il était ce que les autres garçons appelaient un petzouille, un pue la sueur.

Pourtant quelque chose en lui l'attirait et, maintenant, étendue, somnolente sur ce lit clandestin (mais sentant monter en elle une excitation mêlée de crainte voluptueuse), elle songeait qu'au début du moins, cette attirance tenait à sa voiture.

Une voiture aux antipodes des véhicules de série anonymes de ses flirts habituels, avec leurs vitres bien étanches, leurs volants classiques, l'odeur vaguement déplaisante des sièges en plastique et produit lave- glaces.

La guimbarde de Billy était sans âge, sans couleur, sinistre. Le pare-brise laiteux sur son pourtour donnait l'impression d'être atteint d'un début de cataracte. Les sièges étaient instables et démantibulés. Des bouteilles de bière roulaient et s'entrechoquaient à l'arrière (ses flirts de collège buvaient de la Budweiser ; Billy et ceux de sa bande buvaient de la Rheingold) et elle dut caser ses pieds de part et d'autre d'une énorme boîte à outils graisseuse et sans couvercle. Les outils qui s'empilaient étaient de marques variées et on pouvait supposer qu'ils avaient été volés pour la plupart. La voiture puait le cambouis et l'essence. Le ronflement des tuyaux d'échappement montait avec entrain à l'intérieur par le plancher rongé de rouille et sans tapis. Une rangée de cadrans était fixée sous le tableau de bord d'origine, dont un indicateur de pression d'huile et un tachymètre (à quoi ça pouvait bien servir ?). Le train arrière était relevé et le capot piquait du nez vers la route.

Et naturellement, il conduisait très vite. La troisième fois qu'il l'avait ramenée, l'un des pneus avant pratiquement lisse avait éclaté à plus de quatre-vingt-dix à l'heure. La voiture s'était mise en travers dans un long crissement de pneus et Chris avait hurlé brusquement, certaine de mourir. L'image de son corps disloqué et saignant, gisant au pied d'un poteau télégraphique comme un tas de chiffons, lui traversa l'esprit comme un flash photographique. Lâchant un chapelet de jurons, Billy donna une série de coups de volant frénétiques et la voiture finit par s'immobiliser sur le bas- côté gauche.

Quand elle sortit de la voiture, elle crut bien que ses genoux ne la soutiendraient pas et constata que la voiture avait brûlé de la gomme en zigzag sur une bonne vingtaine de mètres.

Déjà Billy ouvrait le coffre et en sortait un cric en grommelant. Il n'avait pas une mèche de déplacée. Il passa devant elle, une cigarette pendant au coin de la bouche.

— Amène-moi la boîte à outils, bébé, dit-il.

Elle n'en revenait pas. Elle ouvrit et referma la bouche à deux reprises comme un poisson hors de l'eau, avant de pouvoir articuler :

— Je, je... sûrement pas ! Tu as failli me... me... tu... failli me... espèce de salaud ! Et puis en plus c'est *dégoûtant* !

Il pivota et posa sur elle un regard froid.

— Tu me l'apportes tout de suite ou je t'emmène pas à la boxe demain soir.

— Je déteste la boxe !

Elle n'y était jamais allée mais sa colère et son indignation exigeaient le recours à l'absolu. Ses flirts habituels la traînaient à des concerts rock qu'elle détestait aussi. Ils se retrouvaient toujours assis près des spectateurs qui ne s'étaient sûrement pas lavés depuis des semaines.

Il haussa les épaules, retourna devant la voiture et se mit à actionner le cric.

Elle lui apporta la boîte à outils, tachant de graisse son pull-over tout neuf. Il émit un grognement sans se retourner. Son T-shirt était sorti de son pantalon et la peau apparaissait au niveau de ses reins, lisse, bronzée, frémissante de muscles.

Fascinée, elle se surprit à se passer la langue sur les lèvres. Les mains tout de suite noires et terreuses, elle l'aida à changer les roues. La voiture oscillait dangereusement sur le cric et le pneu de la roue de secours était par endroits usé jusqu'à la toile.

Une fois le travail terminé, quand elle remonta dans la voiture, de larges taches graisseuses maculaient à la fois son pull-over et son élégante jupe rouge.

— Si tu t'imagines..., commença-t-elle tandis qu'il prenait le volant.

Il se glissa le long du siège et l'embrassa tout en la pétrissant avec rudesse de la taille aux seins. Son haleine empestait le tabac, il dégageait une odeur mêlée de brillantine et de transpiration.

Elle finit par se dégager et baissa les yeux, cherchant sa respiration. Son pull-over était constellé de crasse et de cambouis. Vingt-sept dollars cinquante chez Jordan Marsh et maintenant bon pour la poubelle. Elle se sentait violemment, presque douloureusement excitée.

— Comment tu vas expliquer ça ? dit-il, et il l'enlaça de nouveau.

(Elle eut l'impression qu'il riait tout en l'embrassant.)

— Caresse-moi, lui dit-elle à l'oreille. Caresse-moi partout. Salis-moi.

Il ne se le fit pas répéter. Un de ses bas nylon se déchira. Il lui retroussa sa jupe ultra-courte au-dessus de la taille. Sans la moindre délicatesse, il fouilla à tâtons entre ses cuisses. Et quelque chose — peut-être le fait d'avoir frôlé la mort — provoqua chez elle un orgasme brusque et intense.

Elle était allée avec lui à la boxe.

— 8 heures moins le quart, dit-il, et il se mit sur son séant.

Puis il alluma la lampe, sortit du lit et commença à s'habiller. Son corps la fascinait toujours. Elle pensa à la soirée du lundi précédent et à ce qui était arrivé. Il avait...

(non)

Il serait bien temps d'y repenser plus tard, quand cela lui ferait assez d'effet pour provoquer en elle plus qu'une stimulation stérile. Elle s'assit à son tour au bord du lit et passa une culotte transparente.

— C'est peut-être une mauvaise idée, dit-elle sans trop savoir si c'était lui ou elle-même qu'elle mettait à l'épreuve. On ferait peut-être mieux de se remettre au plumard et...

— C'est une très bonne idée, coupa-t-il, et l'ombre d'un sourire effleura ses traits. Du sang de cochon pour une cochonne.

— Quoi ?

— Rien. Allez, fringue-toi en vitesse.

Elle finit de s'habiller et comme ils descendaient par l'escalier de service, elle sentit une sorte d'excitation fébrile s'épanouir, s'irradier dans son bas-ventre comme une plante grimpante.

Extrait de *Je m'appelle Susan Snell* (p. 45) :

Vous savez, tout ceci ne me désole pas autant que certains veulent bien le croire. Non qu'ils le déclarent ouvertement; ce sont ceux qui se disent toujours profondément désolés. Cela se passe en général juste avant qu'ils me demandent mon autographe. Mais ils s'attendent à ce que vous soyez désolée. Ils s'attendent à vous voir pleurer, vous vêtir de noir de la tête aux pieds, boire trop ou vous droguer. Ils font des phrases dans le genre de : « Oh, c'est une chose navrante. Mais vous savez bien ce qui lui est arrivé... » et bla, bla, bla...

Mais la désolation est l'exutoire des émotions humaines. On se dit désolé quand on a renversé une tasse de café ou raté un lancer de boule au bowling devant son équipière.

Le chagrin véritable est aussi rare que l'amour véritable. Je n'éprouve plus de désolation à l'idée que Tommy est mort. Il se confond trop pour moi avec une sorte de rêve éveillé de mon passé. L'on jugera peut-être cette attitude cruelle, insensible de ma part, mais il a coulé beaucoup d'eau sous les ponts depuis ce bal de printemps. Et je ne regrette pas non plus mon comportement devant la Commission White. J'ai dit la vérité — du moins tout ce que je savais.

Mais je suis sincèrement *désolée* pour Carrie. Ils l'ont tous oubliée, comprenez-vous. Ils ont fait d'elle une sorte de symbole et ont oublié que c'était un être humain, aussi réel que vous, lecteur, avec des espoirs et des rêves elle aussi et bla, bla, bla... Inutile de vous dire tout cela, je suppose. Rien ne pourra plus maintenant lui rendre cette réalité dont elle a été retranchée. Mais c'était un être bien vivant et qui souffrait. Plus que nous nous en rendions compte pour la plupart, elle souffrait.

J'éprouve donc pour elle de profonds regrets et j'espère que ce bal lui a apporté quelque chose. Jusqu'au déchaînement de la terreur, j'espère qu'elle a connu des moments merveilleux, inespérés, envoûtants pour elle...

Tommy se gara dans le parking à côté de la nouvelle aile de l'école, laissa tourner le moteur deux secondes et coupa le contact. Carrie resta assise près de lui, tenant son écharpe drapée sur ses épaules nues. Elle eut subitement l'impression de vivre un rêve, un rêve débordant d'intentions cachées dont elle venait à l'instant de prendre conscience. Que pouvait-elle faire ? Elle avait laissé maman seule à la maison.

— Nerveuse ? demanda-t-il, et elle sursauta.

— Oui.

Il eut un petit rire et descendit de voiture. Elle allait ouvrir sa portière quand il la lui ouvrit lui-même.

— Ne sois pas nerveuse, reprit-il, tu es comme Galatée.

— Qui ?

— Galatée. On en a parlé dans la classe de Mrs Evers. C'était une souillon qui s'est métamorphosée en une grande beauté et personne ne l'a reconnue.

Elle réfléchit un instant.

— Mais je veux qu'on me reconnaisse, dit-elle enfin.

— Tu as bien raison. Allez, viens.

George Dawson et Frieda Jason se tenaient près du distributeur de

Coca. Frieda arborait une espèce de robe corolle en tulle orange et ressemblait vaguement à un tuba.

Donna Thibodeau ramassait les billets à la porte avec David Bracken. Tous les deux inscrits à la ligue de jeunesse, ils faisaient partie de la Gestapo personnelle de Miss Greer et portaient des pantalons blancs avec des blazers rouges, les couleurs de l'école.

Tina Blake et Norma Watson distribuaient les programmes et faisaient asseoir les gens à l'intérieur selon les places prévues sur leur plan. Elles étaient toutes les deux en noir et Carrie supposa qu'elles devaient se trouver très chic, mais elles évoquaient pour elle des vendeuses de cigarettes dans un vieux film policier.

Tous se tournèrent vers Tommy et Carrie à leur entrée et pendant un instant plana un silence contraint, tendu. Carrie éprouva une irrésistible envie de se lécher les lèvres mais parvint à la réprimer. Puis George Dawson déclara :

— Ben mon vieux Ross, t'en fais une bille.

Tommy sourit

— Depuis quand t'es descendu de ton arbre, Bomba ?

Dawson se rua en avant les poings levés et pendant un instant, la terreur submergea Carrie. Dans l'état d'anxiété où elle était, elle faillit soulever George et l'expédier à l'autre bout du hall. Puis elle se rendit compte que c'était entre eux un jeu familier, une complicité ancienne et bien rodée.

Courbés en avant, la garde haute, ils commencèrent à décrire des cercles, émettant des grognements sourds, feignant de chercher l'ouverture. Puis George qui avait été touché deux fois aux côtes, se mit à vociférer « Mort aux Viets ! Les Chinetoques on les aura ! Dans les cages à tigres ! » et Tommy baissant les poings, se mit à rire.

— Surtout ne t'inquiète pas, dit Frieda s'approchant de Carrie, son nez en coupe-papier penché de côté. S'ils s'entretuent, moi je te ferai danser.

— Ils ont l'air trop bête pour tuer, hasarda Carrie, des vrais dinosaures.

Et comme Frieda souriait, elle sentit quelque chose de très ancien, engourdi depuis longtemps, se mouvoir en elle. Puis une onde de chaleur la parcourut. Soulagement, détente.

— Où as-tu acheté ta robe ? demanda Frieda. Elle est formidable.

— Je l'ai faite.

— Faite ? (Frieda ouvrit de grands yeux sincèrement surpris.)

Sans blague !

Carrie se sentit rougir terriblement.

— Oui, oui, c'est moi... Je... J'aime la couture. J'ai trouvé le tissu chez John's à Westover. Le patron est très facile à suivre.

— Attention, attention ! lança George à l'assistance. La musique va démarrer. (Il roula des yeux tout en affectant de se déhancher outrageusement.) Du nerf, du nerf, du nerf ! Pour nous autres chicanos, faut du rythme à gogo !

Lorsqu'ils pénétrèrent à l'intérieur, George faisait une imitation de Flash Bobby Pickett à grand renfort de grimaces. Carrie parlait à Frieda de sa robe et Tommy souriait, les mains enfoncées dans les poches. Tu gâches la tenue de ton veston, lui aurait fait observer Sue, mais merde après tout, l'important c'est que les choses semblaient bien s'engager. Jusqu'ici du moins, tout allait bien.

Il leur restait à lui, George et Frieda moins de deux heures à vivre.

Extrait de *L'Ombre dissipée* (p. 132) :

Le point de vue de la Commission White sur l'élément déterminant de toute l'affaire — deux seaux de sang de porc posés sur une traverse au-dessus de l'estrade — paraît d'une faiblesse et d'une inconsistance flagrantes, même à la lumière de preuves douteuses. Si l'on choisit de croire aux témoignages des camarades constituant l'entourage immédiat de Nolan et fondés sur des rumeurs (et pour être très franc, ils ne semblent pas assez intelligents pour forger des mensonges convaincants), alors Nolan ne doit en rien à Christine Hargensen l'initiative de cette partie du complot dont il a été le seul responsable...

Il ne parlait jamais en conduisant ; il aimait conduire. Il ressentait à tenir le volant une impression de puissance que rien ne pouvait égaler, même de baiser une fille.

La route se dévidait devant eux en instantanés photographiques blancs et noirs et l'aiguille du compteur oscillait au-delà de cent cinq à l'heure.

Il venait d'un foyer détruit ; son père avait pris le large après la faillite d'une station-service mal gérée quand Billy avait douze ans et tout dernièrement sa mère avait quatre mecs à la fois. Pour l'instant, Brucie était le préféré. C'était une éponge à whisky. De son côté, elle devenait salement moche... Mais la voiture : la voiture avec ses lignes de force mystiques lui apportait la puissance et la gloire, faisait de lui un individu qui comptait, l'auréolait de virilité. Ce n'était pas par hasard que quand ils s'envoyaient en l'air, c'était presque toujours sur

son siège arrière. La voiture était son esclave et son dieu. Elle donnait et pouvait vous emporter. Billy l'avait utilisée pour se barrer bien des fois. Pendant ces longues nuits sans sommeil où sa mère et Brucie se bagarraient, Billy faisait griller du pop-corn et partait à la chasse aux chiens errants. Certains matins, il laissait la voiture rentrer en roue libre, moteur coupé, dans le garage qu'il avait construit derrière la maison avec son pare-chocs avant englué de sang.

Ses habitudes étaient maintenant assez familières à Chris pour qu'elle évitât de lui parler, sûre qu'il ne répondrait pas. Assise à côté de lui, une jambe repliée sous elle, elle se mordillait le poing. Les phares des voitures roulant en sens inverse sur la route 302 mettaient de fugitifs reflets argentés sur sa chevelure.

Il se demandait combien de temps elle allait durer avec lui. Peut-être que ça n'irait pas bien loin après ce soir. D'une façon ou de l'autre, ils devaient en arriver là, depuis le début. Et une fois leur coup fait, l'espèce de colle qui les soudait l'un à l'autre s'effriterait, se dessècherait et il ne leur resterait qu'à se demander comment il avait pu se passer quelque chose entre eux. Elle lui apparaîtrait de moins en moins comme une déesse et de plus en plus comme une garce typique de la haute et ça lui donnerait une envie grandissante de la corriger, de la dérrouiller, de lui enfoncer le nez dans son caca.

Ils atteignirent le haut de Brickyard Hill et le collège apparut au-dessous d'eux, le parking bourré de grosses bagnoles luisantes, les bagnoles empruntées aux papas. Il sentit se durcir en lui cette sorte de boule où se combinaient la haine et le dégoût.

On va leur fournir

(une nuit qu'ils n'oublieront pas)

de quoi les occuper. Ils peuvent compter sur nous pour ça.

Les bâtiments des classes étaient sombres, silencieux, et déserts ; dans le hall d'entrée, brillait une lampe jaunâtre et derrière la verrière qui fermait le côté est du gymnase, une lueur orangée, irréaliste baignait la grande salle.

A nouveau il ressentit ce goût amer dans la bouche, ce besoin de lancer des pierres.

— Je vois les lumières, les lumières de la fête, murmura-t-il.

— Hein ?

Elle se tourna vers lui, arrachée à ses propres pensées.

— Rien. (Il lui posa une main sur la nuque.) Je crois que je vais te laisser tirer les ficelles.

Billy s'était chargé de tout lui-même parce qu'il savait parfaitement qu'il ne pouvait se fier à personne. Ça avait été une dure leçon à avaler, beaucoup plus dure que celles qu'on vous apprenait à l'école mais il la savait sur le bout du doigt.

Les types qui l'avaient accompagné à la ferme Henty la nuit précédente ne savaient même pas ce qu'il voulait faire du sang. Ils devaient se douter que Chris était dans le coup mais rien de plus.

Il arriva à proximité de l'école dans la nuit, quelques minutes après le passage du jeudi au vendredi et fit deux fois le tour des bâtiments pour s'assurer que la voie était libre et qu'aucune des deux voitures de police de Chamberlain ne patrouillait dans le secteur.

Il s'engagea sur le parking tous feux éteints et alla s'arrêter derrière le pavillon central. Au-delà, sur le terrain de football, flottait un mince tapis de brouillard laiteux. Il ouvrit la malle arrière et rabattit le couvercle de la glacière. Le sang avait gelé dans les seaux mais cela ne pouvait que simplifier les opérations. Il avait encore vingt-deux heures pour dégeler.

Il posa les seaux sur le sol puis choisit un certain nombre d'outils dans sa caisse. Il les glissa dans sa poche revolver et prit sur le siège un sac marron d'où s'éleva un léger cliquetis de métal.

Sans hâte, il se mit à l'œuvre avec la concentration et l'assurance d'un homme incapable de concevoir qu'on pût l'interrompre. Le gymnase où devait se donner le bal servait aussi d'auditorium à l'école et sur l'emplacement où il était garé, donnaient les étroites fenêtres du dépôt de matériel et d'accessoires de scène.

Il choisit un outil plat en forme de spatule à l'extrémité et l'inséra dans la mince fente entre les deux panneaux vitrés d'une des fenêtres. C'était un bon outil. Il l'avait fabriqué lui-même dans l'atelier de mécanique de Chamberlain. Il le manœuvra jusqu'à ce qu'il eût fait sauter le verrou de fermeture. Puis il remonta le panneau mobile et enjamba l'appui de la fenêtre. Il faisait très sombre à l'intérieur. Une forte odeur de peinture y flottait, celle des décors peints par les décorateurs de la section d'Art dramatique. Les silhouettes sombres et rigides des pupitres et des étuis d'instruments de l'orchestre du groupe musical se dressaient comme des sentinelles. Dans un coin se profilait le piano de Mr Downer.

Billy tira une petite torche électrique de son sac, se dirigea vers la scène et franchit les rideaux de velours rouge. Le sol du gymnase avec les lignes peintes du terrain de basket et sa surface soigneusement astiquée luisait comme l'eau d'un lagon.

Il promena le pinceau de sa lampe sur la scène devant le rideau.

Là, tracée à la craie, était indiquée la position des trônes sur lesquels viendraient s'asseoir le Roi et la Reine le jour suivant. La scène serait alors entièrement couverte de fleurs de papier... Pourquoi, Dieu seul le savait.

Cambré en arrière, il projeta le rayon lumineux de sa torche vers le plafond noyé d'ombre. Les éléments de la charpente métallique s'y entrecroisaient juste au-dessus de sa tête. Les poutrelles dominant la piste de danse avaient été revêtues de papier crêpe, mais à l'aplomb de la scène, on avait négligé de les décorer. Un court rideau les masquait sur toute la longueur et elles étaient invisibles de la salle. Ce même rideau cachait également une rangée de projecteurs qui devaient illuminer la scène vénitienne peinte sur toile.

Billy éteignit sa torche, gagna le côté gauche de la scène et escalada une échelle métallique scellée au mur.

Le contenu de son sac marron qu'il avait glissé à l'intérieur de sa chemise par précaution tintait avec d'étranges résonances cavernueuses dans le gymnase désert.

En haut de l'échelle se trouvait une petite plateforme. Maintenant, tourné vers la scène, il avait à sa droite les cintres et la salle à sa gauche. Dans les cintres étaient rangés d'anciens accessoires du cercle dramatique dont certains remontaient aux années 20. Un buste de Pallas, qui avait servi pour une version lointaine du *Corbeau* d'Edgar Poe, semblait fixer sur Billy ses yeux aveugles du haut de son socle rouillé. Droit devant lui, une large poutrelle d'acier courait au-dessus de la scène. Les projecteurs qui devaient éclairer la fresque de craie y étaient boulonnés.

Billy fit un pas en avant, d'une démarche sûre, sans appréhension, longea la poutrelle au-dessus du vide tout en fredonnant à mi-voix un air populaire. La poutrelle était couverte de poussière et ses pieds y laissaient de longues traces grisâtres. A mi-chemin, il s'arrêta, s'agenouilla et examina la scène au-dessous.

Oui. A l'aide de sa torche, il distinguait nettement les lignes tracées à la craie sur la scène exactement à la verticale. Il émit un sifflement à peine audible.

(lâchez les bombes)

Il marqua d une croix dans la poussière l'endroit exact puis revint sur ses pas jusqu'à la passerelle. Personne ne monterait maintenant là-haut avant le bal ; les projecteurs braqués sur la fresque et sur la scène où devaient être couronnés le Roi et la Reine

(tu parles qu'ils seront couronnés)

étaient actionnés depuis un tableau derrière la scène. Quiconque levant les yeux d'en bas vers les cintres serait ébloui par ces projecteurs. Son installation ne pourrait être repérée que si quelqu'un montait pour une raison ou pour une autre dans les cintres. C'était selon lui une éventualité peu probable. Et le risque valait d'être couru.

Il ouvrit son sac marron, en sortit une paire de gants de travail en caoutchouc, les enfila et prit une des deux petites poulies qu'il avait achetées la veille. Il était allé les chercher dans une quincaillerie de Lewis ton, par précaution. Il se garnit la bouche d'un certain nombre de clous comme il l'eût fait de cigarettes et s'arma de son marteau. Toujours chantonnant, les lèvres hérissées de pointes, il fixa soigneusement la poulie dans un angle à trente centimètres au-dessus de la plate-forme. Juste à côté, il vissa à fond un petit piton fermé.

Puis il redescendit l'échelle, traversa la scène et alla grimper sur une autre échelle à proximité de la fenêtre par laquelle il était rentré. Il déboucha dans le grenier — une sorte de débarras où s'empilaient des vieux annuaires de l'école, des maillots de sport mangés aux mites, d'anciens manuels scolaires périmés. En braquant sa torche sur la gauche, dans les cintres, il repéra la poulie qu'il venait de fixer. A sa droite, le souffle frais de la nuit pénétrant par une bouche d'aération lui caressait le visage. Sans cesser de chanter, il sortit la deuxième poulie et la cloua solidement.

Ensuite il redescendit, ressortit par la fenêtre qu'il avait forcée et se chargea des deux seaux de sang. Il s'était activé pendant une bonne demi-heure mais la masse sombre dans les récipients ne donnait aucun signe de dégel.

Il ramassa les seaux, revint vers la fenêtre, comme un fermier qui rentre de la première traite des vaches. Avec effort, il les transféra à l'intérieur, les déposa sur le sol et franchit l'ouverture.

Il était plus facile de circuler sur la poutrelle avec un seau dans chaque main pour y maintenir son équilibre. Lorsqu'il atteignit la croix marquée dans la poussière, il posa les seaux sur la poutrelle, considéra encore une fois les traits de craie sur la scène, hocha la tête et retourna jusqu'à la plate-forme. Il songea un instant à essuyer les seaux — les empreintes de Kenny pourraient y être relevées aussi bien que celles de Don et Steve — puis il se ravisa. Peut-être auraient-ils une petite surprise le samedi matin. Il eut un pincement de lèvres à cette perspective.

Le dernier objet qu'il sortit de son sac était un rouleau de cordonnet de jute. Il revint vers les seaux, fit aux deux anses des nœuds coulants, passa le cordonnet dans le piton et la poulie, et lança le reste du rouleau vers le grenier qu'il rejoignit en suivant la

poutrelle. Il posa le peloton de ficelle au sommet d'une pile de caisses à portée de la bouche d'aération, puis descendit pour la dernière fois et s'épousseta les mains. Les préparatifs étaient terminés.

Il jeta un coup d'œil par la fenêtre, enjamba rapidement l'appui et sauta au-dehors. Il rabattit le panneau mobile, et, à l'aide de son levier, repoussa le verrou du mieux qu'il put. Puis il regagna sa voiture.

Chris avait affirmé qu'il y avait bien des chances pour que ce soit Tommy Ross et cette garce de fille White qui se trouvent placés sous les seaux. Elle s'était livrée à une discrète propagande parmi ses amis. Ce serait fameux, si les choses pouvaient tourner comme elle y comptait.

Mais pour Billy, n'importe quel couple ferait l'affaire.

Il commençait même à se dire que ce ne serait pas plus mal si c'était Chris en personne qui y avait droit.

Il démarra et mit les gaz.

Extrait de *Je m'appelle Susan Snell* (p. 48) :

Carrie alla trouver Tommy la veille de la soirée. Elle l'attendait à la sortie d'un de ses cours et il lui déclara qu'elle avait l'air complètement déjetée, comme si elle s'imaginait qu'il allait la rabrouer et l'envoyer sur les roses.

Elle lui expliqua qu'elle devrait être rentrée vers 11 heures, et demie au plus tard ou que sa maman se ferait trop de bile. Elle spécifia qu'elle ne voulait pas lui gâcher sa soirée mais que ce ne serait pas juste de trop inquiéter sa maman.

Tommy lui suggéra qu'après la fête, ils pourraient faire un petit arrêt chez Kelly et s'offrir un hamburger avec un jus de pomme.

Tous les autres copains seraient partis pour Westover ou Lewiston et ils auraient la boîte pour eux tout seuls. Le visage de Carrie s'éclaira, dit-il. Elle répondit que c'était une bonne idée, une très bonne idée.

Telle est la jeune fille que tout le monde s'obstinait à appeler un monstre. Que cette idée reste bien présente à votre esprit. Une jeune fille que suffisent à combler un hamburger et un jus de fruit après l'unique bal scolaire de sa vie et qui ne veut pas que sa maman s'inquiète...

La première impression qui frappa Carrie lorsqu'ils entrèrent fut un éblouissement. Non pas un éblouissement, l'Eblouissement. Des ombres chatoyantes circulaient dans des bruissements de tulle, de dentelle, de soie, de satin. L'air était saturé du parfum des fleurs. Les

narines ne pouvaient s'en rassasier. Les filles en robes décolletées jusqu'aux reins, des corsages laissant voir l'amorce des sillons entre les globes des seins, au-dessus des tailles rehaussées, de style Empire. Les longues jupes, les escarpins, les vestes de smoking blanches immaculées, les ceintures de soie, les souliers étincelants.

Il y avait déjà quelques danseurs sur la piste, assez peu, et dans le lent tournoiement des lumières, ils semblaient des fantômes immatériels. Carrie ne voulait pas voir en eux des compagnons d'étude. Elle préférait les considérer comme de séduisants étrangers.

La main de Tommy lui pressait fermement le coude.

— La fresque est très réussie, dit-il.

— Oui, approuva-t-elle d'une voix faible.

Le décor du panneau avait pris une nuance douce et chaude sous l'éclairage orange des spots, le gondolier était appuyé avec une éternelle indolence contre la barre de son embarcation tandis que le coucher de soleil embrasait derrière lui les maisons comme penchées au-dessus des eaux immobiles des canaux.

Et elle comprit soudain qu'elle n'oublierait jamais cet instant, qu'il resterait éternellement présent à sa mémoire.

Elle doutait que les autres éprouvent aussi fortement cette sensation — ils avaient vu le monde, eux — mais George lui-même resta un long moment silencieux à regarder autour de lui tandis qu'elle s'imprégnait peu à peu des couleurs, des parfums, de la musique, de l'orchestre qui jouait le thème bien connu d'un film. Une paix inhabituelle lui pénétrait le cœur et elle se sentait comme dépliée, défroissée, lissée sous la caresse d'un fer chaud.

— Et que ça swingue ! cria brusquement George en entraînant Frieda sur la piste. Il se lança dans une parodie de jitterbug au rythme rétro de l'orchestre; des sifflements aigus s'élevèrent. George courba les épaules, fit mine de lancer des regards furtifs autour de lui et enchaîna sur un numéro de danse russe, accroupi, bras croisés, qui faillit l'expédier sur les fesses.

— Il est drôle, George, dit Carrie en souriant.

— Tu parles. Et c'est un très brave type. Il y a plein de braves types ici. Tu veux t'asseoir ?

— Oui, répondit-elle avec reconnaissance.

Il retourna vers la porte et revint accompagné de Norma Watson qui, pour la circonstance, s'était fait une énorme coiffure en boule frisottée.

— C'est juste de l'autre côté, expliqua-t-elle et ses yeux vifs et brillants de gerboise étudièrent Carrie de la tête aux pieds, à la recherche d'une bretelle de soutien- gorge apparente, d'une éruption de boutons, de toute anomalie susceptible d'être largement diffusée parmi les autres, une fois sa mission accomplie. Quelle JOLIE robe, Carrie. Où l'as-tu dénichée ?

Carrie lui répondit tandis que Norma les conduisait à leur table en contournant la piste de danse.

Elle sentait à la fois le savon bon marché, le parfum de bazar et le chewing-gum fruité.

Deux chaises pliantes étaient disposées devant la table (garnies et festonnées de l'inévitable papier crêpe) et sur la table, également ornée de papier crêpe aux couleurs de l'école, étaient posés une bougie dans une bouteille de vin, un programme du bal, un petit crayon doré, deux cocardes et deux gondoles remplies de fruits secs.

Vraiment, je n'en REVIENS pas, déclara Norma. Tu es si DIFFERENTE. (Elle effleura du regard le visage de Carrie et réprimant un instant de nervosité reprit :) Tu es absolument RAYONNANTE. Peux-tu me dire ton SECRET ?

— Don Mac Lean est mon amant secret, répondit Carrie.

Tommy eut un rire étouffé qu'il réprima aussitôt.

Le sourire de Norma pâlit légèrement et Carrie s'étonna de son propre esprit — et de son audace. Voilà donc la tête qu'on faisait quand la plaisanterie s'exerçait à vos dépens. Comme si une guêpe vous avait piqué l'arrière-train. Et Carrie se surprit à savourer ce bref succès.

(une réaction peu chrétienne il fallait le reconnaître)

— Bon, il faut que je retourne là-bas, reprit Norma. Ce ne serait pas FANTASTIQUE, Tommy ? (Son sourire était amical :) *Ce ne serait pas fantastique si...*

— J'en ai des sueurs froides qui me ruissellent le long des flancs.

Norma s'éloigna avec un sourire ambigu. Les choses ne se passaient pas comme prévu. Tout le monde savait comment elles devaient tourner avec Carrie.

Tommy se mit à rire.

— Tu as envie de danser ? proposa-t-il.

Elle ne savait pas pourquoi mais elle ne se sentait pas encore prête pour une telle expérience.

— Si on s'asseyait plutôt un moment.

Tandis qu'il lui avançait sa chaise, elle regarda la bougie et demanda à Tommy s'il voulait l'allumer. Il gratta une allumette; leurs regards se croisèrent au-dessus de la flamme. Il tendit le bras et lui prit la main. L'orchestre continuait à jouer.

Extrait de *L'Ombre dissipée* (p. 133, 134) :

Peut-être une étude complète de la personnalité de Margaret White, la mère de Carrie, sera-t-elle entreprise un jour, lorsque le problème de Carrie aura perdu de son actualité. Peut-être m'y attellerai-je moi-même, ne serait-ce que pour avoir accès à l'arbre généalogique de la famille Brigham.

Il pourrait être extrêmement intéressant de savoir quelles situations particulières on pourrait découvrir en remontant deux ou trois générations en arrière...

Et l'on sait à coup sûr que Carrie est retournée chez elle la nuit du bal. Pourquoi ? Difficile de se prononcer sur les mobiles dont s'est inspirée Carrie en cette circonstance.

Peut-être venait-elle chercher l'absolution et le pardon, peut-être avait-elle des intentions ouvertement matricides. Quoi qu'il en soit, les preuves matérielles tendent à indiquer que Margaret White attendait sa fille...

La maison était plongée dans un silence total.

Elle était partie.

La nuit tombée.

Partie.

Margaret White sortit de sa chambre et gagna, à pas lents, le salon. Tout d'abord était venu ce flux de sang et les répugnants à-côtés dont le Diable l'accompagnait. Il y avait ensuite ce pouvoir diabolique que le Malin lui avait donné. Il était apparu au temps du sang et des poils sur le corps, naturellement. Oh, elle connaissait bien la puissance du démon. Sa propre grand-mère la possédait. Elle avait réussi à allumer le feu dans la cheminée sans bouger de son fauteuil à bascule près de la fenêtre.

Et dans ses yeux s'était mis à briller

(tu ne souffriras pas que vive une sorcière)

l'éclat d'un regard de sorcière. Parfois, pendant le dîner, le sucrier s'était mis à tourner comme un derviche. Chaque fois que cela arrivait, grand-mère émettait des caquètements sans suite, bavait et faisait le signe du Mauvais Œil tout autour d'elle.

Il lui arrivait aussi de haleter comme un chien dans la canicule et

quand elle mourut d'une crise cardiaque à soixante-six ans, dans un état de sénilité avancée, Carrie n'avait même pas un an. Margaret était entrée dans sa chambre moins d'un mois après l'enterrement de grand-mère et elle avait vu le bébé couché dans son berceau, riant et gazouillant, en train de regarder un biberon qui flottait en l'air au-dessus de sa tête.

Du coup, Margaret avait failli la tuer. Ralph l'en avait empêchée.

Elle n'aurait pas dû se laisser faire. Maintenant Margaret White se tenait immobile au centre du salon. Le Christ en croix la regardait à ses pieds avec son regard douloureux, plein de reproches.

Elle avait pu sentir, sentir réellement le Pouvoir du Démon s'exerçant sur Carrie. C'était comme d'innombrables petits doigts qui vous couraient sur le corps, vous pinçant, vous tiraillant. Elle avait encore une fois résolu de faire son devoir lorsqu'elle avait surpris Carrie alors âgée de trois ans, se vautrant dans le péché en train de regarder cette traînée du Diable dans le jardin voisin. Et puis les pierres s'étaient abattues et elle avait renoncé. Et ce pouvoir s'était manifesté à nouveau, au bout de treize ans. On ne se moquait pas impunément de Dieu.

D'abord le sang, ensuite le pouvoir,

(signez votre nom vous signez dans le sang)

maintenant un garçon, un bal, et ensuite il l'entraînerait dans un de ces mauvais lieux le long de la route, il l'entraînerait dans un parking, puis sur le siège arrière et là...

Le sang, le sang frais. Le sang était toujours à la racine du mal, et seul le sang pouvait expier.

C'était une femme grande et forte, aux épaules puissantes, aux avant-bras épais et musculeux mais elle avait une tête singulièrement petite sur son cou large et noueux. Son visage autrefois avait eu une certaine beauté. Une beauté qui subsistait encore dans l'étrange intensité de son expression. Mais son regard s'était fait instable, égaré, et des rides cruelles s'étaient creusées autour de sa bouche serrée, hostile, mais sans fermeté. Ses cheveux, encore noirs un an plus tôt, étaient maintenant presque blancs.

La seule façon d'effacer le péché, le sombre et terrible péché, c'était de le noyer dans le sang.

(elle doit être sacrifiée)

d'un cœur repentant. Sûrement Dieu le comprenait et l'avait désignée du doigt. N'avait-il pas lui-même ordonné à Abraham d'aller immoler son fils Isaac au sommet de la montagne ?

Elle se rendit dans la cuisine en traînant les pieds dans ses vieilles pantoufles éculées et ouvrit le tiroir aux instruments de cuisine.

Le couteau à découper était long, acéré, et la lame incurvée en son centre à force d'affûtages. Elle s'assit sur le haut tabouret près de l'évier, prit la pierre à aiguiser dans son étui d'aluminium et se mit à la passer le long de la lame luisante avec l'attention morne et figée des damnés.

Le coucou se mit à tictaquer puis l'oiseau jaillit de son trou pour annoncer 8 heures et demie.

Elle avait dans la bouche un goût d'olives noires.

LA CLASSE TERMINALE PRÉSENTE

LE BAL DE PRINTEMPS 79

27 mai 1979

Orchestres :

The Billy Bosnan Band

Josie et les Moonglows

Programme des attractions :

« Cabaret »

- séance de bâton par Sandra Stenchfield
- « 500 miles »
- « Lemon tree »
- « Mr Tambourin »
- Folk music avec

John Swithen et Maureen Cowan

- « The street where you live »
- « Raindrops keep falling on my head »
- « Bridge over troubled waters »

Chœurs de l'école d'Ewen.

COMITÉ D'ORGANISATION :

Mr Stephens, Miss Greer, Mr et Mrs Lublin, Miss Desjardin.

Couronnement à 10 heures.

Souvenez-vous, c'est votre bal de fin d'études,

faites-en une fête inoubliable.

A sa troisième proposition, Carrie dut bien admettre qu'elle ne savait pas danser. Elle n'ajouta pas, maintenant que l'orchestre de rock avait pris le relais pour une période d'une demi-heure, quelle se sentirait déplacée à se trémousser sur la piste.

(et coupable)

oui, et coupable.

Tommy hocha la tête et sourit. Puis il se pencha en avant et lui confia qu'il avait horreur de danser. Avait-elle plutôt envie de faire un tour de la salle et d'aller voir des camarades à d'autres tables ? Elle ressentit une contraction au fond de la gorge mais elle acquiesça. Oui, ce serait très agréable. Il était plein d'attentions pour elle. Elle devait lui rendre la pareille (même s'il ne s'y attendait pas) ; c'était une des règles du jeu. Et elle se sentit comme enveloppée par l'enchantement de la soirée. Pourvu, songea-t-elle, que personne ne tende un pied sur son passage ou ne fasse des signes grossiers dans son dos ou ne lui expédie le jet d'eau d'un œillet factice à la figure et ne se sauve en ricanant pendant que tous les autres s'esclaffent, la montrent du doigt et poussent des cris d'animaux.

Et s'il y avait un enchantement dans l'air, il n'était pas d'essence divine mais païenne,

(maman dénoue les cordons de ton tablier je suis grande maintenant)

et c'était bien ainsi qu'elle le souhaitait.

— Regarde, dit-il comme ils se levaient.

Deux ou trois accessoiristes amenaient des coulisses les trônes du Roi et de la Reine, pendant que Mr Lavoie, le gardien-chef, les guidait du geste vers les emplacements marqués à la craie sur la scène. Elle leur trouvait une allure médiévale, à ces trônes, peints d'un blanc pur et ornés de fleurs naturelles et de grandes bannières de papier crêpe.

— Ils sont très beaux, dit-elle.

— C'est *toi* qui est belle, affirma Tommy.

Et elle sentit monter en elle la certitude qu'il ne pourrait rien lui arriver de mauvais ce soir-là — peut-être même seraient-ils élus Roi et Reine de la soirée tout à l'heure. Et cette idée extravagante la fit sourire.

Il était 9 heures.

— Carrie ? dit une voix incertaine.

Elle était si absorbée par la contemplation de l'orchestre, de la piste de danse et des autres tables, qu'elle n'avait vu personne

s'approcher d'elle. Tommy était parti chercher des punchs.

Elle se détourna et vit Miss Desjardin.

Elles restèrent un instant à se dévisager puis le courant des souvenirs s'établit entre elles deux

(elle m'a vue elle m'a vue nue hurlante et ensanglantée) sans paroles, sans rien de concerté.

Un simple échange de regards suffit. Puis Carrie déclara timidement :

— Vous êtes très jolie, Miss Desjardin.

Et c'était vrai. Elle portait un fourreau de tissu lamé argent, parfaitement assorti à sa chevelure blonde relevée sur la nuque. Elle paraissait très jeune, assez jeune pour être une étudiante et non membre du comité.

— Merci. (Elle hésita puis posa une main gantée sur le bras de Carrie.) Tu es très belle, dit-elle en appuyant sur chaque syllabe.

Carrie se sentit de nouveau rougir et baissa les yeux sur la table.

— C'est vraiment très gentil à vous de me dire ça. Je sais que je ne le suis... pas... pas vraiment... Mais merci quand même.

— Mais c'est vrai, insista Desjardin. Carrie, tout ce qui a pu se passer avant... eh bien... c'est oublié. Je tenais à ce que tu le saches.

— Je ne peux pas oublier, répondit Carrie.

Elle releva la tête. D'autres mots lui étaient venus aux lèvres « *Je n'en veux plus à personne.* » Elle les ravala. C'était un mensonge. Elle leur en voulait et leur en voudrait toujours et elle tenait plus qu'à toute autre chose à rester sincère.

— Mais c'est fini. Maintenant c'est fini.

Miss Desjardin sourit et dans ses yeux brilla comme un reflet liquide de toutes les lumières qui chatoyaient dans la salle. Elle détourna la tête vers la piste et Carrie suivit son regard.

— Je me souviens de mon bal de fin d'études, dit Desjardin d'une voix douce. J'avais bien cinq centimètres de plus que mon cavalier avec mes talons. Il m'avait donné un bouquet qui jurait avec ma robe. Le pot d'échappement de sa voiture était crevé et son moteur faisait un raffut épouvantable. Mais c'était merveilleux. Je ne sais pas pourquoi, mais je n'ai jamais connu d'émotion comme celle-là depuis. (Elle regarda Carrie.) Ça ne te fait pas un peu cet effet ?

— J'aime beaucoup ça, répondit Carrie.

— Et c'est tout ?

— Non. Loin de là. Mais je ne peux pas dire tout comme ça. Pas à tout le monde.

Desjardin sourit et lui serra le bras.

— Tu n'oublieras jamais cette soirée, dit-elle, jamais.

— Je crois que vous avez raison.

— Amuse-toi bien, Carrie.

— Merci.

Tommy revint avec deux coupes de punch tandis que Desjardin s'éloignait pour regagner la table du comité.

— Qu'est-ce qu'elle voulait ? » demanda-t-il en posant les coupes avec précaution.

Carrie, la suivant des yeux, répondit :

— Je crois qu'elle voulait me dire combien elle regrettait.

Sue Snell, tranquillement assise chez elle dans le salon, recousait l'ourlet d'une jupe tout en écoutant *Long John Silver* dans l'album du Jefferson Airplane. Le disque était vieux et rayé mais cette musique lui mettait un baume sur le cœur.

Sa mère et son père, sortis pour la soirée, étaient au courant de tout, elle en était certaine, mais ils lui avaient épargné les laïus grandiloquents pour lui dire combien ils étaient fiers de Leur grande Fille, heureux de la découvrir adulte. Elle était très soulagée de se trouver seule d'autant qu'elle s'interrogeait encore sur la validité des motifs de sa conduite, ne souhaitait guère les examiner de trop près, craignant de découvrir enfoui dans le noir velours de son subconscient un scintillant joyau d'égoïsme.

Elle avait accompli un geste ; cela devait suffire, elle s'estimait satisfaite.

(peut-être va-t-il tomber amoureux d'elle)

Elle leva les yeux comme si quelqu'un l'avait appelée du couloir, un sourire surpris sur les lèvres. Ce serait la fin d'un beau conte de fées, et voilà tout. Le Prince charmant se penche sur la Belle au bois dormant, effleure sa bouche de ses lèvres.

Sue, je ne sais pas comment te dire ça mais...

Son sourire s'effaça.

Elle était en retard pour ses règles. Presque d'une semaine. Et elle avait toujours été régulière comme un calendrier.

Le changeur du tourne-disque eut un déclic; un autre disque

descendit sur le plateau.

Dans ce court instant de silence, elle crut entendre en elle quelque chose basculer. Peut-être n'était-ce que son âme.

Il était 9 heures et quart.

Billy roula jusqu'au bout du parking et gara sa voiture juste en face de la rampe asphaltée qui menait à la route. Comme Chris faisait mine de sortir, il la repoussa sans ménagements. Ses yeux brillaient d'un éclat sauvage dans la pénombre.

— Quoi ? fit-elle sur un ton d'irritation nerveuse.

Ils annoncent l'élection par haut-parleur, expliqua-t-il. Ensuite, un des orchestres joue l'air du bahut. Autrement dit, à ce moment-là, ils sont sur leurs trônes, parés pour la douche.

— Je sais très bien tout ça. Lâche-moi. Tu me fais mal.

Il resserra son étreinte sur son poignet et il eut l'impression que ses os menus crissaient sous ses doigts et en retira un plaisir mauvais. Pourtant, elle n'eut pas une plainte. Pas de doute, elle tenait bien le coup.

— Ecoute-moi bien. Je veux que tu saches dans quoi tu t'embarques. Tire la cordelette pendant qu'ils jouent leur air. Et tire fort surtout. Ça mollira un peu entre les deux poulies mais à peine. Quand tu sentiras que les seaux ont basculé, tire-toi en vitesse. Reste pas là à les écouter crier ou quoi. Cette fois, on est plus dans les bonnes farces classiques, tu piges. Il s'agit d'une agression criminelle, compris ? C'est pas une amende que tu récolteras mais tu te retrouveras en taule aussi sec.

Pour lui, c'était un interminable discours. Elle le dévisagea, l'œil mauvais, d'un air de défi irrité.

— *Tas pigé ?*

— Oui.

— Bon. Alors quand les seaux tombent, moi je me cavale. J'arrive à la bagnole et je démarre. Si t'es là, tu peux venir. Sinon, tu te démerdes. Tu te démerdes et si tu l'ouvres, je te liquide. Tu me crois, oui ?

— Oui. Me touche pas avec tes sales pattes.

Il écarta la main et l'ombre d'un sourire effleura son visage.

— Ça va. On va bien se marrer.

Ils descendirent de la voiture.

Il était presque 9 heures et demie.

Vic Mooney, président du groupe des seniors, lança d'une voix joviale dans le micro :

— Allô, allô, messieurs z'et dames. Veuillez regagner vos places s'il vous plaît. Il va être procédé au vote. Nous allons élire le Roi et la Reine du Bal.

— Cette élection est un affront aux femmes ! s'exclama Myra Crewes sur un ton forcé de bonne humeur.

— Elle est aussi un affront aux hommes, rétorqua George Dawson.

Un rire général s'éleva. Myra resta silencieuse. Elle avait émis sa protestation de principe.

— Asseyez-vous, asseyez-vous.

Vie souriait, penché sur le micro, souriait et rougissait en se tâtant fébrilement un bouton sur le menton. L'immense batelier vénitien sur la fresque derrière lui semblait regarder rêveusement par-dessus son épaule.

— Il est temps de voter.

Carrie et Tommy s'assirent. Tina Blake et Norma Watson circulaient dans la salle, distribuant des bulletins de vote photocopiés et lorsque Norma en déposa un sur leur table en leur sifflant « Bonne CHANCE ! », Carrie prit le bulletin et l'examina. Puis elle resta un instant bouche bée.

— Tommy, nous sommes inscrits *là-dessus* !

— Oui, j'ai vu ça, dit-il. Les types seuls avec leurs cavalières désignées à la dernière minute par l'école rentrent dans la liste comme des passagers clandestins. Bienvenue à bord. On se désiste ?

Elle se mordit la lèvre et le regarda.

— Tu veux te désister ?

— Pas question, dit-il gaiement. Si tu gagnes, tout ce qu'on te demande c'est de rester assis pendant qu'ils chantent l'air de l'école, de danser une fois ensemble, d'agiter un sceptre, ce qui te donne l'air d'un parfait idiot.

— Pour qui va-t-on voter ?

Elle considéra, perplexe, le petit crayon près de sa barquette de fruits secs.

— Ils sont plus de ton clan que du mien. (Elle eut un rire bref.) D'abord moi, je ne suis d'aucun clan.

Il haussa les épaules.

— Votons pour nous-mêmes. Au diable la fausse modestie.

Elle eut un rire sonore et, vivement, se plaqua la main sur la bouche. Le son qu'elle émettait lui était totalement étranger ou presque. Avant même d'avoir réfléchi, elle avait entouré d'un cercle leurs noms, sur la troisième ligne en partant du haut. Le minuscule crayon se brisa dans sa main et elle étouffa un cri. Une écharde lui avait piqué le bout du doigt et une goutte de sang perla sur sa peau.

— Tu t'es fait mal ?

— Non. (Elle sourit mais brusquement, eut du mal à sourire. La vue du sang lui était odieuse. Elle l'essuya avec une serviette en papier.) Mais j'ai cassé le crayon et c'était un souvenir. Je suis trop bête.

— Voilà ton bateau, dit-il en poussant la barquette devant elle. Tuu... tuut.

Elle sentit sa gorge se contracter avec la certitude qu'elle allait se mettre à pleurer. Elle retint ses larmes mais ses yeux brillèrent comme des prismes et elle baissa la tête pour n'être pas vue de Tommy.

L'orchestre, sur un rythme entraînant, faisait du remplissage pendant que les volontaires du service d'ordre ramassaient les bulletins de vote pliés, pour aller les déposer sur la table du comité, près de la porte où Vie, Mr Stephens et les Lublin en faisaient le compte. Miss Greer surveillait le déroulement des opérations de son œil infailible d'inquisiteur.

Carrie sentit s'insinuer en elle une sorte de tension grandissante qui lui nouait les muscles du dos et de l'estomac. Elle serra plus fort la main de Tommy. Bien sûr, c'était absurde. Personne n'allait voter pour eux. Le bel étalon, oui, pouvait être élu mais pas accouplé à une créature bovine. Ce serait Frank et Jessica ou encore Don Farnham et Helen Shyres. Ou bien... et puis quelle importance ?

Deux piles s'élevaient nettement plus haut que les autres. Mr Stephens acheva la répartition des bulletins et à eux quatre, ils s'attelèrent à tour de rôle au décompte des piles les plus importantes qui paraissaient équivalentes.

Leurs têtes rapprochées, ils conférèrent un instant et se remirent à compter. Mr Stephens hocha la tête, feuilleta les bulletins encore une fois comme un joueur de poker sur le point de faire la donne et les remit à Vie. Puis il gagna la scène et s'approcha du micro. L'orchestre Billy Bosnan exécuta un trémolo. Vie, un sourire nerveux aux lèvres, se racla la gorge devant le micro et sursauta en battant des paupières.

au sifflement aigu d'une interférence. Il faillit laisser tomber les bulletins sur le sol couvert de câbles électriques et quelqu'un ricana.

— Nous sommes tombés sur un os, annonça Vic sans finesse. Mr Lublin dit que c'est la première fois dans l'histoire du Bal de Printemps...

— Jusqu'où il remonte ? grogna quelqu'un derrière Tom. 1800 ?

— Bref, nous avons un pépin.

Un murmure s'éleva de l'assistance.

— D'orange ou de citron ? lança George Dawson et il y eut quelques rires.

Vic grimaça un mince sourire et faillit encore une fois lâcher les bulletins.

— Soixante-trois voix pour Frank Grier et Jessica MacLean, et soixante-trois pour Thomas Ross et Carrie White.

Un silence plana, puis de soudains applaudissements crépitèrent.

Tommy regarda sa compagne. Elle tenait la tête baissée, comme prise de honte, mais il eut brusquement une impression un peu semblable

(carrie carrie carrie)

à celle qu'il avait éprouvée lorsqu'il lui avait proposé de venir avec lui au bal. L'impression que dans sa tête une voix étrangère, inconnue, répétait sans discontinuer le nom de Carrie comme si...

— S'il vous plaît ! s'écriait Vic, s'il vous plaît, un peu de silence.

Les applaudissements se calmèrent.

— Nous allons procéder à un vote auxiliaire. On va passer parmi vous avec des bulletins improvisés et vous serez gentils de mettre par écrit le couple de votre choix.

Puis il quitta le micro, l'air soulagé.

Les bulletins circulaient ; ils avaient été découpés en hâte dans des pages de programmes laissés pour compte. L'orchestre jouait en sourdine et un bourdonnement de conversations animées s'élevait de la salle.

— Ce n'est pas nous qu'ils applaudissaient, dit Carrie relevant la tête. (L'angoisse qu'elle avait éprouvée ou cru éprouver s'était dissipée.) Ça ne pouvait pas être nous.

— Peut-être était-ce toi.

Elle le dévisagea, muette de stupeur.

— Qu'est-ce qui prend si longtemps ? dit-elle d'une voix sifflante. Je les ai entendus applaudir. C'était peut-être ça. Si tu as fait louper le truc...

Le bout de cordonnet pendait mollement entre eux. Ni l'un ni l'autre ne l'avait touché depuis que Billy, à l'aide d'un tournevis, l'avait fait sauter par la bouche d'aération.

— T'en fais pas, répliqua-t-il calmement. Ils joueront l'air de l'école. Ils le font toujours.

— Mais...

— Boucle-la. Tu l'ouvres toujours trop, bon Dieu.

Le bout de sa cigarette rougeoyait doucement dans l'obscurité.

Elle se tut. Mais

(oh quand ce sera réglé tu vas y avoir droit mon gars peut-être même bien que pour baiser tu te mettras la tringle ce soir) le ton qu'il venait de prendre lui tintait encore aux oreilles, et elle contenait mal sa fureur. On ne lui parlait pas de cette façon. Son père était un grand avocat.

Il était 10 heures moins 7.

Il tenait le petit crayon à la main, prêt à écrire, quand elle lui toucha légèrement le poignet.

— Non...

— Non quoi ?

— Ne vote pas pour nous, dit-elle enfin.

Il haussa des sourcils étonnés.

— Pourquoi pas ? Il faut finir ce qu'on a commencé, comme dit toujours ma mère.

(mère)

Une image surgit aussitôt à l'esprit de Carrie, celle de sa mère marmottant des prières sans fin devant un Dieu imposant et sans visage en train d'inspecter les parkings routiers, une épée de feu à la main. Une onde de sombre terreur reflua en elle et elle dut lutter de toutes ses forces pour la refouler. Elle n'aurait pu expliquer cette appréhension, ce soudain pressentiment. Elle se contenta de répéter avec un sourire angoissé

— Non, je t'en prie, ne le fais pas.

Les appariteurs bénévoles revenaient, recueillant les bulletins pliés. Tommy hésita encore un instant, puis inscrivit rapidement Tommy et

Carrie sur le bout de papier.

— Pour toi, dit-il. Ce soir, rien n'est trop beau pour toi.

Elle ne put répondre, hantée par ce pressentiment qui prenait en elle une forme précise : le visage de sa mère.

Le couteau glissa sur la pierre à affûter et en une fraction de seconde, la lame lui avait entaillé la paume à la base du pouce. Elle considéra la plaie. Le sang coulait, lentement, abondamment entre les lèvres ouvertes de la blessure, lui dégouttait du poignet, constellait de taches sombres le linoléum usé de la cuisine.

Très bien. C'était très bien. Le couteau avait goûté sa chair et répandu le sang. Elle ne se fit pas de pansement mais orienta la plaie au-dessus de la lame, laissant le sang rouge voiler l'éclat bleuâtre de l'acier. Puis elle se remit à l'aiguiser, sans se soucier des gouttes sanglantes qui élaboussaient sa robe.

Si ton œil droit t'a offensé ; arrache-le.

Peut-être était-ce un précepte rigoureux mais il était aussi doux et bon. Un précepte approprié à ceux qui se cachaient dans l'ombre du porche des hôtels louches et dans les hautes herbes au fond des impasses.

Arrache-le.

(oh et l'horrible musique qu'ils jouent)

Arrache —

(les filles montrent leurs dessous comme elles transpirent comme elles transpirent du sang)

le.

Le coucou commença à sonner 10 heures et (extirpe-lui les entrailles éventre-la)

si ton œil droit t'a offensé, arrache-le.

Elle avait fini sa couture et ne pouvait ni regarder la télévision, ni sortir ses livres, ni appeler Nancy au téléphone.

Elle ne pouvait rien faire que de rester assise, immobile, sur le canapé, à regarder la nuit par la fenêtre de la cuisine, tandis qu'une sorte d'anxiété sans nom frémissait en elle comme un enfant sur le point de venir au monde. Avec un soupir, elle se massa les bras, d'un air absent. Sa peau était froide, hérissée de chair de poule.

Il était 10 h 12 et elle n'avait aucune raison, pas l'ombre d'une

raison, de penser que le monde touchait à sa fin.

Les piles étaient plus hautes cette fois, mais semblaient encore identiques. De nouveau, trois décomptes furent opérés, par précaution. Vic Mooney vint de nouveau vers le micro. Il marqua un temps d'arrêt, savourant le climat de tension qui planait dans la salle, puis il annonça simplement

— Tommy et Carrie sont élus. A une voix de majorité.

Il y eut un silence total. Puis les applaudissements reprirent, non sans un sous-entendu satirique pour certains. Carrie étouffa une exclamation et Tommy sentit une fois de plus (mais pendant une seconde au plus) ce vertige insolite

(carrie carrie carrie carrie)

qui paraissait oblitérer toutes ses pensées autres que le nom et l'image de la bizarre jeune fille qui l'accompagnait. Durant une fraction de seconde, il fut littéralement terrifié.

Quelque chose tomba sur le sol avec un tintement bref et au même instant la bougie entre eux deux s'éteignit.

Josie et les Moonglows se mirent à jouer une version rock de *Pomp and Circumstance*, les appariteurs surgirent devant leur table (comme par magie ou presque; tout cela avait été répété méticuleusement par Miss Greer qui, selon certaines rumeurs, dévorait pour son souper les auxiliaires trop lents ou trop empotés), un sceptre enveloppé de papier d'argent fut placé dans la main de Tommy, une cape avec un somptueux col de lapin jeté sur les épaules de Carrie et ils furent conduits le long de l'allée centrale par un garçon et une fille en blazer blanc. L'orchestre se remit à jouer en fanfare, les applaudissements redoublèrent. Miss Greer prit un air farouche. Tommy Ross avait un sourire absent.

On les fit monter tous les deux sur la scène et on les mena jusqu'au trône où ils prirent place.

Les applaudissements crépitèrent à nouveau. Cette fois, tout sarcasme paraissait absent, mais à l'enthousiasme sincère de l'assistance se mêlait une sorte de crainte.

Carrie fut heureuse de s'asseoir. Tout arrivait trop vite. Ses jambes tremblaient un peu et, brusquement, même avec le décolleté très discret de sa robe, elle eut l'impression que ses seins

(salbosses)

étaient terriblement exposés.

Le tumulte des applaudissements dans ses oreilles l'étourdissait, lui

faisait tourner la tête comme si elle était ivre. Une partie d'elle-même était encore convaincue que tout cela n'était qu'un rêve dont elle se réveillerait avec des sentiments mêlés de regret et de soulagement.

Vic clama dans le micro :

— Le Roi et la Reine du Bal de Printemps 1979 — Tommy ROSS et Carrie WHITE !

Nouveaux applaudissements, ovations, acclamations. Tommy Ross, presque au terme de son existence, prit Carrie par la main et lui sourit, songeant à quel point l'intuition de Suzie avait été juste. Gauchement, elle lui rendit son sourire. Tommy

(elle avait raison et je l'aime beaucoup j'aime aussi cette fille cette carrie elle est très belle et c'est vrai et je les aime tous l'éclat l'éclat de ses yeux)

et Carrie

(je ne peux pas les voir les lumières sont trop brillantes je les entends, mais je ne peux pas les voir la douche rappelle-toi la douche ô maman je plane trop haut je crois que j'ai envie de redescendre est-ce qu'ils sont en train de rire prêts à me lancer des choses à me montrer du doigt à hurler de rire je ne peux pas les voir tout est trop brillant) et la poutrelle au-dessus d'eux.

Les deux orchestres, dans une soudaine et solennelle coalition de leurs cuivres, attaquèrent sur un rythme rock la chanson de l'école. L'assistance se leva et commença à chanter tout en applaudissant.

Il était 10 heures moins 7.

Billy venait de faire une flexion sur les genoux pour se dégourdir. A côté de lui, Chris Hargensen manifestait une nervosité croissante.

Elle passait machinalement les mains sur les coutures de son jean délavé et se mordait la lèvre inférieure avec fébrilité.

— Tu crois qu'ils vont voter pour eux ? demanda Billy à mi-voix.

— Sûrement, répondit-elle. J'ai tout combiné. Ils passeront même haut la main. Pourquoi ils continuent à applaudir comme ça ? Qu'est-ce qui se passe là-dedans ?

— Me demande pas, bébé. Je...

La chanson de l'école résonna tout à coup, s'enfla dans l'air tiède et printanier et Chris sursauta comme sous l'effet d'une piqure. Elle retint un cri de surprise.

Tous en chœur pour notre chère école...

— Vas-y, dit-il. Ils sont en place.

Ses yeux luisaient dans l'obscurité. Sur ses lèvres flottait son demi-sourire ambigu.

Elle se lécha les lèvres. Tous deux regardèrent l'extrémité de la cordelette.

Vers le ciel brandissons nos bannières...

— Tais-toi, chuchota-t-elle.

Elle s'était mise à trembler et Billy songea que jamais son corps ne lui avait paru aussi voluptueux et désirable.

Une fois l'opération terminée, il allait la travailler, la posséder jusqu'à ce qu'elle crie grâce, il allait lui rentrer dedans comme un épi de maïs dans une motte de beurre.

— Tu te dégonfles, bébé ?

Il se pencha sur elle.

— Compte pas sur moi pour donner le coup d'envoi à ta place.

Et fièrement, portons le rouge et blanc...

Un son étouffé lui monta du fond de la gorge, une sorte de cri étranglé ; elle plongeait en avant et, des deux mains, tira avec violence sur la cordelette. Il n'y eut tout d'abord aucune résistance et Chris crut un instant que Billy l'avait roulée sur toute la ligne, que la ficelle n'était attachée à rien. Puis la cordelette se raidit, résista une seconde et lui fila entre les mains et elle sentit une brûlure fugitive à ses paumes.

— Je... commença-t-elle.

A l'intérieur, la musique s'interrompit dans une brusque cacophonie. La rumeur des conversations s'éleva encore un instant et s'interrompit.

Silence total puis quelqu'un hurla. Et le silence retomba.

Ils échangèrent un regard dans l'obscurité, un instant pétrifiés à l'idée de l'acte réellement accompli. Chris avait l'impression que son souffle se figeait en glace au fond de sa gorge.

Et puis à l'intérieur, les rires éclatèrent.

Il était 10 h 25 et le climat d'inquiétude ne faisait que s'alourdir. Sue, devant le réchaud à gaz, tout son poids reposant sur un pied, attendait que le lait chauffe pour le verser sur sa tasse de café en poudre. Deux fois, elle avait commencé à monter l'escalier pour passer une chemise de nuit et deux fois, elle s'était ravisée, attirée sans raison précise vers la fenêtre de la cuisine qui donnait sur Brickyard Hill et la

large courbe de la nationale 6 qui menait en ville.

Maintenant, tandis que s'élevait dans la nuit le ulule- ment de la sirène installée sur le faîte de l'hôtel de ville, en cycles modulés de terreur, elle ne se détourna pas immédiatement vers la fenêtre mais baissa simplement la flamme sous le lait pour l'empêcher de déborder.

La sirène municipale fonctionnait tous les jours à midi, sans plus, sinon pour alerter les volontaires du service d'incendie durant la saison des feux d'herbes en août et en septembre.

Elle n'était utilisée que pour signaler des sinistres importants et son écho dans la maison vide avait quelque chose d'irréel et d'effrayant.

Sue se dirigea vers la fenêtre, mais à pas lents. L'appel de la sirène montait, descendait, montait, descendait. Quelque part, un concert de klaxons se déclencha comme pour un mariage.

Elle considéra un instant son reflet dans la vitre assombrie, les lèvres écartées, les yeux agrandis, puis la condensation de son haleine l'effaça.

Un souvenir à demi oublié lui revint en mémoire. Quand elle était petite, à l'école primaire, on leur faisait faire des exercices d'alerte. L'institutrice frappait dans ses mains en disant « voilà la sirène » et l'on était censé s'accroupir sous son bureau, les mains sur la tête en attendant soit la fin de l'alerte soit l'arrivée des missiles ennemis qui allaient vous volatiliser.

Et, en cet instant, avec une précision égale à celle du tracé d'une feuille pressée dans le plastique

(voilà la sirène)

elle entendait résonner cette phrase dans sa tête.

Au loin, en contrebas, sur la gauche, où se trouvait le parking de l'école, le chapelet des lampes à arc en dessinait nettement les contours bien que les bâtiments mêmes fussent invisibles dans la nuit. Une puissante étincelle jaillit comme si Dieu avait battu le briquet, (c'est là que se trouvent les réservoirs à mazout) L'étincelle vacilla puis fleurit en une boule orange. Maintenant, on distinguait clairement l'école et elle était en feu.

Déjà, Sue courait vers le placard pour y prendre son manteau quand la première explosion, sourde et puissante à la fois, fit trembler le plancher sous ses pieds et cliqueter la porcelaine de sa mère dans le buffet.

Extrait de *Nous, survivants du Bal tragique*, par Norma Watson (paru en août 1980, extraits publiés dans le *Reader s Digest*, dans la série : « Les drames vécus ») :

Et tout s'est passé si vite que personne n'a vraiment compris ce qui arrivait. Nous étions tous debout en train d'applaudir et de chanter la chanson de l'école. Alors — je me trouvais à la table des appariteurs juste devant la porte d'entrée et je regardais la scène — un objet métallique a brillé, pris dans le feu des projecteurs placés au-dessus de la scène. J'étais avec Tina Blake et Stella Horan et je crois qu'elles aussi ont vu ce que je voyais.

Tout à coup, il y a eu comme une cataracte de liquide rouge qui tombait du plafond. Une partie a éclaboussé la fresque qui en dégoulinait de partout. J'ai su tout de suite, même avant qu'ils soient touchés, que c'était du sang. Stella Horan croyait qu'il s'agissait de peinture mais j'avais eu une espèce de prémonition comme le jour où mon frère s'était fait renverser par une charrette de foin.

Ils en étaient inondés. Carrie surtout. On aurait dit qu'elle avait été plongée dans un tonneau de peinture rouge. Elle est restée assise, sans faire un geste. L'orchestre qui se trouvait le plus près de la scène, Josie et les Moonglows, a reçu des éclaboussures. Le premier guitariste avait une guitare blanche et elle était aspergée de sang.

J'ai dit : « Mon Dieu, c'est du sang ! »

Et tout de suite Tina a poussé un hurlement, un hurlement épouvantable qui s'est répercuté dans toute la salle.

Les gens s'étaient arrêtés de chanter et il y a eu un grand silence. J'étais incapable de bouger, comme enracinée au sol. J'ai levé la tête et j'ai vu ces deux seaux qui se balançaient au-dessus des trônes en s'entrechoquant. Il en dégouttait encore du sang. Tout à coup, ils sont tombés, entraînant les ficelles auxquelles ils étaient accrochés. L'un des deux a atteint Tommy Ross à la tête...

C'était un seau en fer. Il a résonné avec bruit, comme un gong.

Cela a fait rire quelqu'un. Je ne sais pas qui c'était mais ce n'était pas du tout un rire gai, amusé. C'était un rire terrible, saccadé, hystérique.

Et au même instant, Carrie a ouvert grands les yeux. C'est alors qu'ils se sont tous mis à rire, même moi. Dieu me pardonne. C'était tellement... tellement baroque.

Quand j'étais petite fille, j'avais un livre de Walt Disney qui s'appelait le *Chant du Sud* et il y avait dedans cette histoire de l'oncle Remus avec le bébé nègre. On voyait une image du bébé assis au milieu de la route, qui ressemblait à un de ces minstrels d'autrefois avec leurs grands yeux ronds tout blancs au milieu d'un visage noir. Quand Carrie a ouvert les yeux, j'ai eu un peu cette impression. Il n'y avait en elle que les yeux qui n'étaient pas complètement rouges. Avec

la lumière qui s'y reflétait, on aurait dit des yeux de verre. C'est horrible à dire mais elle ressemblait à Eddie Cantor dans son numéro d'yeux en billes de loto.

Et c'est ce qui a déclenché les rires. Nous ne pouvions pas nous en empêcher. C'était un de ces spectacles devant lesquels ou bien on se tord de rire, ou on devient fou. Carrie avait été en butte aux mauvaises plaisanteries pendant si longtemps que nous avions tous l'impression de participer à un événement spécial, ce soir-là.

C'était comme si nous assistions au retour parmi la race humaine d'un être vivant et personnellement, j'en remerciais le ciel. Et puis cette catastrophe est arrivée... Cette horreur.

Il n'y avait plus rien à faire. On ne pouvait que pleurer ou rire et qui allait pleurer sur Carrie après toutes ces années ?

Assise, toujours immobile, elle regardait devant elle et les rires devenaient de plus en plus bruyants. Les gens se tenaient les côtes, pliés en deux, la montraient du doigt. Tommy était le seul à ne pas la regarder. Affalé sur son trône, il avait l'air de dormir ; on ne pouvait pas savoir s'il était blessé, couvert de sang comme il l'était.

Et puis le visage de Carrie s'est... décomposé. Je ne trouve pas d'autre mot. Elle a plaqué les mains sur sa figure et s'est levée en chancelant. Elle a trébuché et failli s'étaler en avant et les rires ont redoublé. Puis, elle a voulu quitter la scène... en... en sautillant d'un pied sur l'autre. Elle donnait l'impression d'une grosse grenouille rouge sur une mare. Encore une fois, elle a manqué de tomber mais s'est rattrapée de justesse.

Miss Desjardin a couru vers elle, les bras tendus ; elle ne riait plus du tout. Mais Carrie a fait un crochet pour l'éviter et s'est cognée à la cloison au fond de la scène. Je n'avais jamais rien vu d'aussi étrange. On aurait dit que quelqu'un l'avait poussée en avant mais il n'y avait personne. Le visage toujours enfoui dans les mains, elle s'est précipitée au milieu de la foule et quelqu'un a tendu la jambe sur son passage. Je ne sais pas qui c'était mais elle s'est écroulée à plat ventre en laissant une longue trace rouge sur le sol. Et elle a eu une espèce de cri étouffé... ououf ! je m'en souviens très bien. De l'entendre émettre ce bruit de cette façon, je suis partie d'un fou rire malgré moi. Elle a rampé un instant par terre puis elle s'est relevée et est repartie en courant. Elle est passée juste à côté de moi. J'ai senti l'odeur du sang, une odeur douceâtre, écoeurante. Elle a dévalé les marches, s'est élancée par la porte et a disparu au-dehors.

Peu à peu les rires se sont atténués. Il y avait encore des gens qui hoquetaient, qui reniflaient. Lennie Brock avait tiré de sa poche un grand mouchoir et s'essuyait les yeux. Sally McManus était toute

blanche, comme sur le point de vomir, mais elle riait encore et paraissait incapable de s'arrêter.

Billy Bosnan, debout avec sa baguette de chef d'orchestre à la main, secouait la tête. Mr Lublin, assis près de Miss Desjardin, demandait un Kleenex. Elle avait du sang sur le nez.

Il faut bien comprendre que tout cela s'est passé en moins de deux minutes. Personne ne se rendait compte de ce qui était arrivé. Nous étions abasourdis. Quelques personnes circulaient dans la salle, parlaient entre elles, mais très peu. Helen Shyres a éclaté en sanglots, ce qui a sorti certains assistants de leur stupeur.

Quelqu'un a crié : « Un docteur ! Il faut appeler un docteur, vite ! »

C'était Josie Vreck. Il était monté sur la scène, à genoux près de Tommy Ross et blanc comme un linge. Il a essayé de relever Tommy et puis le trône s'est renversé de côté et Tommy a roulé sur le sol. Personne ne bougeait plus. Ils regardaient simplement, sans faire un geste. Pour ma part, j'étais pétrifiée. Mon Dieu, c'était tout ce qui me venait à l'esprit. Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu. Et puis, comme malgré moi, j'ai pensé à Carrie. Et à Dieu. Ces deux idées se mêlaient dans ma tête, c'était affreux.

Stella m'a regardée et m'a dit : « Carrie est revenue. »

Et j'ai répondu : « Oui, c'est vrai. »

Les grandes portes d'entrée se sont fermées en claquant, avec un bruit de battement de mains.

Quelqu'un au fond a poussé un hurlement et ça été le début de la panique. Tout le monde s'est rué vers les portes. Je n'en croyais pas mes yeux. Et puis juste avant que le premier atteigne les portes et se mette à pousser, j'ai vu Carrie qui regardait à l'intérieur, la figure barbouillée, comme un Indien sur le sentier de la guerre.

Elle souriait.

Ils s'écrasaient contre la porte, tapaient à coups de poing dans les panneaux, pesaient de toutes leurs forces. Elle ne bougeait pas. Les gens s'amassaient de plus en plus et j'ai vu que les premiers arrivés, écrasés par la masse des autres, n'arrivaient plus à respirer. Les portes restaient bloquées. Et pourtant, elles ne sont jamais verrouillées; c'est le règlement officiel.

Mr Stephens et Mr Lublin sont intervenus. Ils ont essayé d'écarter les gens en les repoussant, en tirant sur les vestons, les jupes, n'importe quoi. Les autres hurlaient, glapissaient, s'entassaient comme des bêtes. Mr Stephens a giflé deux ou trois filles et envoyé un coup de poing dans l'œil de Vie Mooney. Ils leur criaient tous les deux de

prendre les sorties de secours au fond de la salle. Certains les ont écoutés. Ce sont ceux-là qui ont survécu.

C'est à ce moment-là qu'il a commencé à pleuvoir... du moins, c'est ce que j'ai pensé tout d'abord.

Il tombait de l'eau partout dans la salle. J'ai levé la tête et j'ai vu que tous les appareils d'arrosage automatique anti-incendie s'étaient mis en marche. Le terrain de basket-ball était inondé. Josie Vreck criait aux musiciens de son orchestre de couper les amplis et les micros mais ils étaient tous partis. Il a sauté à bas de la scène.

A la porte, la panique a cessé. Les gens reculaient en regardant le plafond. J'ai entendu quelqu'un — Don Farnham je crois — dire : « Le terrain de basket va être fichu. »

Quelques personnes sont allées vers Tommy Ross pour l'examiner. Tout à coup, une envie terrible de me sauver m'a prise. J'ai pris Tina Blake par la main et je lui ai dit : « Filons d'ici. Vite ! »

Pour arriver aux issues de secours il fallait suivre un étroit passage sur la gauche de la scène. Là aussi, il y avait des appareils d'arrosage mais ils ne fonctionnaient pas. Et les portes étaient ouvertes. Il y avait déjà plusieurs personnes qui sortaient en courant. Mais pour la plupart, les gens restaient là, à se regarder sans comprendre, par petits groupes. Certains étaient penchés sur la flaque de sang où Carrie était tombée. L'eau commençait à la diluer.

J'ai pris Tina par le bras et je l'ai entraînée vers une des portes. Au même instant, il y a eu un énorme éclair dans la salle, puis un cri suraigu et un hurlement horrible de feedback. Je me suis détournée et j'ai vu Josie Vreck cramponné au pied d'un des micros. Il ne pouvait pas lâcher la tige de métal. Les yeux lui sortaient de la tête, ses cheveux se dressaient tout droits sur son crâne et il donnait l'impression de danser sur place. Ses pieds trépassaient dans l'eau et de la fumée a commencé à sortir de sa chemise.

Il est tombé sur un des amplis — c'étaient de gros appareils d'au moins un mètre cinquante de haut puis il s'est affalé dans l'eau.

Le feedback est devenu suraigu et puis le bruit s'est arrêté. La chemise de Josie était en feu.

« Vite ! me criait Tina, viens vite, Norma, je t'en supplie ! »

Nous nous sommes précipitées dans le hall et quelque chose a explosé derrière la scène.

Le disjoncteur principal du courant force, je suppose. Je me suis retournée une seconde. Avec le rideau relevé, on apercevait toute la scène où se trouvait le corps de Tommy. Les câbles électriques se

balançaient, s'agitaient, se tordaient en l'air, comme des serpents sortis du panier d'un fakir. Et puis, il y en a un qui s'est coupé en deux. Un des bouts a touché l'eau avec un éclair violet fulgurant et tout le monde s'est mis à hurler en même temps.

Nous nous sommes retrouvées dehors, courant au milieu du parking. Je crois bien que je hurlais moi aussi. Je ne me souviens pas très bien. Je n'ai aucun souvenir bien net de ce qui s'est passé après qu'ils avaient commencé à crier... Après que ces câbles à haute tension avaient touché le sol inondé...

Pour Tommy Ross, dix-huit ans, la mort fut instantanée et presque sans douleur.

Il ne se rendit jamais compte qu'un événement tragique se produisait. Il perçut un choc sonore et métallique qu'il associa instantanément à

(tiens voilà les seaux de lait)

un souvenir d'enfance remontant à la ferme de son oncle Galen et aussi

(quelqu'un a laissé tomber quelque chose)

l'orchestre au-dessous de lui.

Il entrevit Josie Vreck qui levait la tête pour regarder en l'air

(ce spot m'éblouit ou quoi)

puis le seau à moitié plein l'atteignit. Il fut touché au sommet du crâne par la tranche de la couronne inférieure du récipient

(hé ça fait ma...)

et sombra dans le néant. Il gisait encore sur la scène quand le feu parti de l'équipement électrique de Josie et des Moonglows se propagea à la fresque du gondolier vénitien puis au débarras dans le fond de la scène et au-dessus où s'empilaient vieux uniformes, vieux bouquins et papiers.

Il était mort quand le réservoir de mazout explosa une demi-heure plus tard.

Extrait d'un télex de l'Associated Press (New England), 22 h 46 :

CHAMBERLAIN, MAINE (A.P.)

UN VIOLENT INCENDIE RAVAGE ACTUELLEMENT LES BATI-MENTS DE L'ECOLE D'EWEN. UN BAL Y ETAIT EN COURS AU MOMENT OU LE SINISTRE A ECLATE A LA SUITE D'UN COURT-CIRCUIT, SEMBLE-T-IL. SELON CERTAINS TEMOINS, LE SYSTEME D'ARROSAGE AUTOMATIQUE S'ETAIT DECLENCHE SANS MOTIF,

CAUSANT UN COURT-CIRCUIT DANS L'EQUIPEMENT D'UN ORCHESTRE ROCK. D'AUTRES TEMOINS SIGNALENT LA RUP-TURE DE PLUSIEURS CABLES ELECTRIQUES. ON CRAINT QUE PRES DE CENT DIX PERSONNES SOIENT PRISONNIERES DANS LE GYMNASSE DE L'ECOLE EN FEU. LES POMPIERS DES AGGLO-MERATIONS VOISINES, WESTOVER, MOTTON ET LEWISTON ONT ETE ALERTES ET SE SONT MIS OU VONT SE METTRE EN ROUTE. JUSQU'A MAINTENANT, AUCUN CHIFFRE N'A ETE DONNE CONCERNANT LES PERTES POSSIBLES EN VIES HUMAINES. FIN. 22 h 46, 27 mai 6904D - A.P.

Télex de l'A.P. (New England), 23 h 11 :

URGENT

CHAMBERLAIN, MAINE (A.P.)

UNE FORMIDABLE EXPLOSION VIENT DE SECOUER LES BATI-MENTS DE L'ECOLE THOMAS EWEN DANS LA PETITE VILLE DE CHAMBERLAIN (MAINE). TROIS AUTOPOMPES DE CHAMBER-LAIN. ARRIVEES SUR LES LIEUX PRECEDEMMENT POUR COM-BATTRE UN INCENDIE AU GYMNASSE OU ETAIT DONNE LE BAL DE FIN D'ANNEE, ONT ETE DANS L'IMPOSSIBILITE D'ENTRER EN ACTION. TOUTES LES BORNES D'INCENDIE DU SECTEUR ONT

ETE SABOTEES ET L'ON A CONSTATE QUE LA PRESSION DE L'EAU DANS LES CONDUITES DE SPRING STREET A GRASS PLAZA ETAIT NULLE. UN OFFICIER DU CORPS DE POMPIERS A DECLARE A TOUTES LES BORNES MANQUAIENT LES VANNES DE FERMETURE. L'EAU A DU COULER A TORRENTS PENDANT QUE BRULAIENT CES GOSSES. TROIS CORPS ONT ETE DECOU-VERTS JUSQU'ICI. L'UN A ETE IDENTIFIE. IL S'AGIT DE THOMAS B. MEARS, POMPIER DE CHAMBERLAIN. LES DEUX AUTRES DEVAIENT ASSISTER AU BAL. TROIS AUTRES POMPIERS DE CHAMBERLAIN ONT ETE TRANSPORTES A L'HOPITAL DE MOT- TON. ILS SOUFFRENT DE BRULURES LEGERES ET D'UN DEBUT D'ASPHYXIE PAR LA FUMEE. IL SEMBLE QUE L'EXPLOSION SE SOIT PRODUITE LORSQUE LE FEU A ATTEINT LES CITERNES DE MAZOUT DE L'ECOLE QUI SONT SITUEES A PROXIMITE DU GYMNASSE.

L'INCENDIE LUI-MEME PARAIT AVOIR ETE PROVOQUE PAR UN DEFAUT D'ISOLATION DANS LE MATERIEL ELECTRIQUE A LA SUITE DU FONCTIONNEMENT DEFECTUEUX DES APPAREILS D'ARROSAGE AUTOMATIQUE. FIN. 23 h 22, 27 mai 70119E - A.P.

Sue n'avait que son permis mais elle prit les clefs de la voiture de sa mère accrochées derrière le réfrigérateur et courut au garage. La pendule de la cuisine disait exactement 11 heures.

Elle noya le moteur au premier coup de démarreur et se força à attendre avant de remettre le contact. Cette fois, le moteur cracha, toussa, finit par tourner rond. Aussitôt, elle fonça hors du garage à corps perdu, accrochant une aile au passage, donna un brusque coup de volant et une gerbe de graviers jaillit sous les roues. La Plymouth 77 de sa mère vira sur la route avec une embardée qui faillit l'expédier sur l'accotement et Sue eut un brusque haut-le-cœur. Ce fut à cet instant qu'elle prit conscience des gémissements rauques qui s'échappaient de sa gorge.

Au stop qui marquait l'intersection de la nationale 6 et de la route de Chamberlain, elle ralentit à peine. Des sirènes d'autopompes montaient dans la nuit à l'est, du

côté de Westover et vers le sud en direction de Motton.

Elle était presque à la base de la colline quand l'école explosa.

Elle écrasa la pédale de frein et fut projetée contre le volant comme une poupée de chiffon. Les pneus crissèrent sur la chaussée.

Eperdue, elle parvint à descendre de la voiture et s'abrita les yeux de la main devant l'éclat du brasier.

Une flamme énorme montait vers le ciel où volaient des débris de panneaux métalliques du toit, des morceaux de bois, des flambeaux de papier. Une odeur âcre se répandait avec de lourds relents de pétrole.

Main Street était illuminée comme par une batterie de projecteurs.

En une fraction de seconde terrifiante, elle comprit que l'aile entière d'Ewen avec le gymnase était la proie des flammes. L'onde de choc l'atteignit un instant plus tard, la projetant en arrière.

Les détritrus, les déchets qui pouvaient traîner dans la rue passèrent en tourbillonnant autour d'elle dans une tornade d'air brûlant qui lui rappela fugitivement

(l'odeur du métro)

un voyage qu'elle avait fait à Boston, l'année précédente.

Les fenêtres du drugstore de Bill et du Comptoir Kelly vibrèrent, éclatèrent et s'abattirent à l'intérieur.

Elle était tombée sur le côté et la rue était éclairée par le feu comme en plein midi. Ce qui vint ensuite se déroula comme au ralenti, alors que son esprit fonctionnait au même rythme accéléré.

(morts sont-ils tous morts carrie pourquoi je pense à carrie)

Des voitures convergeaient à toute allure vers l'incendie, des gens à pied couraient en robe de chambre, en pyjama, en chemise de nuit.

Elle vit un homme sortir du bâtiment qui abritait à la fois le commissariat et le tribunal. Il marchait lentement. Les voitures ralentissaient elles aussi. Même ceux qui couraient paraissaient se déplacer avec une certaine lenteur.

Elle vit l'homme sur le perron du commissariat placer ses mains en porte-voix et crier quelque chose ; des mots difficiles à distinguer au milieu des plaintes aiguës de la sirène, des avertisseurs d'incendie, du grondement qui s'élevait de la gueule énorme du brasier.

Elle crut vaguement entendre : « *Hé Red, on va y passer...* »

La chaussée était ruisselante de ce côté-là. Les flammes faisaient des reflets dansants sur la pellicule d'eau, jusqu'à la station-service Amoco de Teddy.

« *Hé, cette fois...* »

Et puis le monde explosa.

Extrait de la déposition sous serment de Thomas K. Quillan, recueillie devant la commission d'enquête du Maine sur les événements des 27 et 28 mai à Chamberlain, Maine (la version abrégée qui suit a paru dans *Le Bal tragique : Rapport de la Commission White*, Signet books : New York, 1980) :

G : Mr Quillan, vous êtes domicilié à Chamberlain ?

R : Oui.

Q : Quelle est votre adresse ?

R : J'occupe un studio au-dessus de l'académie de billard. C'est là que je travaille. Je fais le ménage, astique les tables, entretiens les appareils les billards électriques, vous comprenez...

Q : Où étiez-vous la nuit du 27 mai à 22 heures 30, Mr Quillan ?

R : Euh...Eh bien, j'étais dans la cage, au commissariat. On me paie le jeudi vous voyez. Et ce soir-là, je fais toujours une petite virée et je biberonne un peu. Je vais au Cavalier, je me tape deux ou trois verres de Schlitz, je fais un petit poker dans l'arrière-salle. Mais je deviens mauvais quand je bois. Ça me tape sur le système. Ça me rend bagarreur, quoi. Une fois, j'ai balancé un coup de chaise sur la tête d'un gars et...

Q : Vous avez l'habitude de vous rendre au commissariat quand vous sentez venir ces crises d'agressivité ?

R : Ben oui. Le père Otis, c'est un copain à moi.

Q : Vous faites allusion au shérif de ce comté, Otis Doyle ?

R : Tout juste. Il m'a dit de me pointer chaque fois que je sentais

venir la rogne. La veille de ce bal, on était une bande de copains dans la salle du fond au Cavalier, à faire un stud poker et il m'a semblé que Marcel Dubay essayait de tricher. Si j'avais pas eu un verre dans le nez, ça se serait tassé, mais là ça m'a foutu en boule. J'avais trois quatre bières dans le coffre, vous voyez le coup. Alors j'ai posé mes cartes et je suis descendu au quart. Plessy était de service et il m'a bouclé dans la cage numéro 1. Un brave type, Plessy. Je connaissais sa vieille mère mais il y a bien des années de ça.

Q : Mr Quillan, pensez-vous que nous pourrions parler de la nuit du 27 ? A 22 heures 30 ?

R : C'est pas ce qu'on fait ?

Q : Je l'espère vivement. Poursuivez.

R : Bon. Donc, Plessy m'a bouclé vers les 2 heures moins le quart le vendredi matin et trois minutes après, je roupillais. Je me suis pour ainsi dire écroulé dans le cirage. Il était donc dans les 4 heures de l'après-midi quand je me suis réveillé ; j'ai pris trois Alka et je me suis rendormi. J'ai le chic pour ça. Je peux en écraser jusqu'à ce que ma cuite soit passée. Le père Otis dit que je devrais étudier le mécanisme de ma combine et déposer un brevet. Il dit que je pourrais devenir un bienfaiteur de l'humanité.

Q : Je n'en doute pas, Mr Quillan. Alors à quelle heure vous êtes-vous réveillé la deuxième fois ?

R : Vers 10 heures vendredi soir. J'avais plutôt la dent ; du coup j'ai décidé d'aller manger un morceau au snack.

Q : On vous laisse seul dans une cellule ouverte ?

R : Et comment. Je suis un type formidable quand j'ai pas bu. Tenez, par exemple, un jour...

Q : Dites simplement à la commission ce qui s'est passé quand vous êtes sorti de votre cellule.

R : La sirène d'incendie s'est déclenchée, voilà ce qui s'est passé. Ça m'a foutu une sacrée trouille. J'avais pas entendu ce bruit-là depuis la fin de la guerre du Vietnam. Alors j'ai grimpé au premier en vitesse et nom de Dieu de bon Dieu, y avait personne dans le bureau. Je me suis dit sacré nom, Plessy va le sentir passer. Normalement, il doit toujours rester quelqu'un de permanence, au cas où il y aurait un coup de fil. Alors je suis allé à la fenêtre et j'ai regardé dehors.

Q : On ne voit pas l'école de cette fenêtre-là ?

R : Si, bien sûr... C'est de l'autre côté de la rue, à cent cinquante mètres à peu près. Y avait des gens qui couraient, qui criaient. Et c'est à ce moment-là que j'ai vu Carrie White.

Q : Vous l'aviez déjà vue avant cette nuit-là ?

R : Jamais.

Q : Alors comment avez-vous su que c'était elle ?

R : Ça, c'est pas facile à expliquer.

Q : Vous la distinguiez avec assez de netteté ?

R : Elle était debout sous un lampadaire près de la borne d'incendie au coin de Main et Spring.

Q : Et il s'est passé quelque chose ?

R : Ça, vous pouvez le dire ! Tout le haut de la borne a explosé de trois côtés. A gauche, à droite, et en l'air.

Q : A quelle heure s'est produit... euh... cet incident ?

R : Vers 11 heures moins 20. Ça pouvait pas être plus tard.

Q : Et alors, qu'est-il arrivé ?

R : Elle est descendue vers le centre. Elle était terrible à voir... terrible ! Elle avait une espèce de robe de bal, enfin, ce qu'il en restait et elle était inondée par l'eau sortie de la borne et couverte de sang avec ça. On aurait dit qu'elle sortait de dessous la carcasse d'une voiture après un accident. Mais elle souriait. Jamais j'ai vu un sourire pareil. Elle avait l'air d'une tête de mort. Et elle arrêta pas de regarder ses mains et de les essuyer sur sa robe comme pour se débarrasser du sang en sachant qu'elle n'y arriverait pas et en se disant qu'elle allait arroser toute la ville de sang pour se venger. C'était une chose horrible, je vous dis.

Q : Comment pouviez-vous savoir ce qu'elle pensait ?

R : J'en sais rien, je peux pas l'expliquer.

Q : Pour le reste de votre déposition, nous vous serions obligés de vous en tenir à ce que vous avez vu, Mr Quillan.

R : Bon d'accord. Il y avait une autre borne d'incendie au coin de Grass Plaza et celle-là aussi a sauté. Là, j'ai mieux vu ce qui se passait. Les gros écrous sur les côtés se dévissaient d'eux-mêmes. Je l'ai vu, de mes yeux vu. Elle a explosé, tout comme l'autre, et elle était toute *contente*. Elle se disait, ça va leur faire une sacrée douche, ça... ah oui, bon, excusez-moi. Là-dessus, des voitures de pompiers se sont amenées et la fille a disparu.

Ils sont montés vers l'école et ont tout de suite vu que les bornes étaient fichues et qu'il ne coulait plus une goutte d'eau. Le chef Burton était en train de pousser un coup de gueule et c'est à ce moment-là que l'école a explosé...

Q : Avez-vous quitté le poste de police ?

R : Ben oui. Je voulais retrouver Plessy et lui parler de cette espèce de dingue et des bornes d'incendie. J'ai jeté un coup d'œil vers la station Amoco de Teddy et ce que j'ai vu m'a glacé les veines. Les six pompes à essence étaient décrochées. Teddy Duchamp était mort depuis 1968, Dieu ait son âme, mais son gamin bouclait ces pompes tous les soirs exactement comme son père.

Tous les cadenas de sûreté Yale pendaient, arrachés; les embouts des pompes traînaient sur la plate-forme et l'essence coulait dans la rue. Sainte Mère de Dieu, quand j'ai vu ça, je les ai senties qui se ratatinaient. Et puis j'ai aperçu ce gars qui courait avec une cigarette allumée.

Q : Qu'est-ce que vous avez fait ?

R : Je l'ai appelé. Je lui ai crié : « Hé, là-bas, attention à ta cigarette. Non fais pas ça, c'est de l'essence ! » Il m'a pas entendu. Avec les sirènes, le sifflet d'alarme, les bagnoles dans tous les sens, rien d'étonnant. Quand j'ai vu qu'il allait balancer son mégot, je suis rentré en vitesse.

Q : Et ensuite, que s'est-il passé ?

R : Ensuite, ben, ensuite, c'est l'enfer qui a englouti Chamberlain...

Quand les seaux tombèrent, elle ne perçut tout d'abord qu'un choc métallique sonore par-dessus la musique, puis elle se sentit submergée par une masse liquide et gluante.

D'instinct, elle ferma les yeux. Elle entendit à côté d'elle une sorte de grognement et dans cette partie de son esprit si récemment réveillée, elle sentit une douleur brève.

(tommy)

La musique s'arrêta brusquement, dans une confusion de notes discordantes ; quelques éclats de voix les accompagnant comme des cordes rompues et dans ce laps de temps infinitésimal entre l'événement et son appréhension angoissée, elle entendit très distinctement quelqu'un dire

— Mon Dieu, c'est du sang.

L'instant d'après, comme pour confirmer cette déclaration, en appuyer l'évidence, un hurlement s'éleva.

Carrie, immobile, les yeux fermés, sentit les sombres nuées de la terreur lui envahir l'esprit. Maman avait eu raison, après tout. Ils l'avaient bernée une fois de plus, l'avaient ridiculisée, avaient fait d'elle leur souffre-douleur. Elle aurait pu trouver monotone le retour

de cette abomination, mais non; ils l'avaient fait monter sur cette estrade, devant toute l'école, et ils avaient répété la scène de la salle de douches... seulement la voix avait prononcé

(mon dieu c'est du sang)

des mots trop effroyables à l'oreille. Si elle ouvrait les yeux et que c'était vrai, oh, qu'arriverait-il, qu'arriverai-t-il ?

Un rire monta, isolé, un ricanement de hyène apeurée, et elle ouvrit effectivement les yeux pour voir qui c'était et c'était vrai, cet ultime cauchemar était réel; elle était rouge de sang, ruisselante ; ils l'avaient inondée, étalant devant tout le monde le honteux secret du sang,

(oh... je... j'en suis... *COUVERTE*) et dans son horreur et son humiliation, ses pensées mêmes prenaient une coloration sanglante. Elle sentait sur elle cette odeur infecte, cuivrée, écœurante. Dans un tourbillon kaléidoscopique d'images, elle vit le sang coulant le long de ses cuisses nues, entendit le crépitement de l'eau sur le carrelage des douches, ressentit le choc mou des tampons et des serviettes hygiéniques sur sa peau tandis que des voix l'exhortaient à y mettre un bouchon ; elle touchait le fond extrême de l'horreur. Finalement, ils lui avaient administré la douche qu'ils voulaient lui donner.

Une seconde voix se joignit à la première, puis une troisième — un gloussement aigu de fille — une quatrième, une cinquième, une sixième, une douzaine, tous et toutes s'étaient mis à rire. Vic Mooney s'esclaffait. Elle le voyait très bien. Son visage était comme pétrifié, mais il n'en riait pas moins pour autant.

Assise sur son trône, elle ne bougeait pas, laissait le bruit la submerger comme un ressac. Ils étaient encore tous beaux et une atmosphère magique flottait encore dans la salle, mais elle avait traversé une frontière et maintenant le conte de fées avait pris les teintes glauques de la corruption et du mal.

Dans ce monde-là, elle allait mordre dans une pomme empoisonnée, serait attaquée par les gnomes et les esprits malfaisants, dévorée par les tigres. Ils continuaient à se moquer d'elle. Et soudain, le voile se déchira. Elle comprenait jusqu'à quel point elle avait été atrocement trahie et un cri immense, inaudible

(ils me REGARDENT tous)

s'enfla au fond de sa gorge. Elle se plaqua les mains sur le visage et se leva de son trône, chancelante. Sa seule idée était de courir, de se sauver, d'échapper à la lumière, de se laisser engloutir par l'obscurité. Mais c'était pour elle comme d'essayer de courir dans une nappe de mélasse. En son esprit, le temps ne fonctionnait plus qu'au ralenti; il

semblait que Dieu eût fait passer le rythme de l'action de 78 tours à 33. Même les rires paraissaient plus graves, affectés de brefs roulements de basse.

Elle trébucha et faillit tomber à bas de la scène. De justesse elle se rattrapa, se pencha en avant et sauta sur le sol. Les rires fusèrent de plus belle, grinçant les uns contre les autres comme des pierres. Elle ne voulait pas voir mais voyait malgré elle ; les lumières étaient trop brillantes et elle distinguait tous leurs visages. Leurs bouches, leurs dents, leurs yeux. Elle voyait ses propres mains souillées de sang, devant son visage.

Miss Desjardin accourait vers elle, et le visage de Miss Desjardin était plein de compassion. Carrie voyait au-dessous de la surface l'expression de la véritable Miss Desjardin qui gloussait de rire avec une sorte de rance jubilation de vieille fille. La bouche de Miss Desjardin s'ouvrit et sa voix s'éleva, horrible, lente, profonde

— Ma pauvre petite, c'est affreux. Venez que je vous...

Elle la frappa

(décolle)

et Miss Desjardin, projetée de côté, alla heurter un montant latéral de la scène et s'affala, inerte, sur le sol.

Carrie se mit à courir. Elle courait au milieu de tous les autres. Elle tenait toujours les mains sur son visage mais voyait à travers la prison de ses doigts, voyait comme ils étaient beaux, baignés d'une lumière brillante, nimbés de la certitude glorieuse des élus avec leurs souliers luisants, les visages clairs, les coiffures savantes, les robes scintillantes.

Ils s'écartaient sur son passage comme si elle portait le germe de la peste mais continuaient à rire. Puis, un pied se tendit, perfidement, en travers de son chemin

(oh oui maintenant il fallait cela en plus)

et elle s'abattit sur les mains et les genoux et se mit à ramper le long du plancher avec ses cheveux poissés de sang pendant devant les yeux, à ramper comme saint Paul aveuglé par la lumière, sur la route de Damas. D'un instant à l'autre, quelqu'un lui décocherait un coup de pied dans le derrière.

Mais personne n'eut ce geste et elle se remit péniblement sur ses pieds. Alors les événements se précipitèrent. Elle franchit le seuil de la porte, traversa le hall en flèche, dévala l'escalier qu'elle et Tommy avaient gravi si majestueusement deux heures plus tôt.

(Tommy est mort le prix est payé pleinement payé pour avoir introduit la peste dans ce lieu de lumière)

Elle sauta les marches à grands bonds maladroits, poursuivie par l'écho des rires qui battaient des ailes autour d'elle comme des oiseaux noirs.

Ensuite, la nuit.

Elle fila à travers la grande pelouse devant l'école, perdit ses deux escarpins et continua pieds nus. Le gazon, tondu tout frais, était comme du velours, légèrement imprégné de rosée, et les rires ne l'atteignaient plus. Elle commença à se calmer un peu.

Puis elle trébucha encore une fois et tomba de tout son long près du mât du drapeau.

La respiration saccadée, elle resta un moment sans bouger, son visage enflammé enfoui dans l'herbe fraîche. Les larmes de la honte se mirent à couler de ses yeux, aussi brûlantes et torrentielles qu'avait été pour elle le premier flux menstruel.

Ils l'avaient abattue, démolie à jamais. C'était fini.

Bientôt, elle allait se relever puis elle rentrerait chez elle, par les petites rues, en restant dans l'ombre au cas où quelqu'un serait à sa recherche, elle irait retrouver maman, reconnaître qu'elle avait eu tort.

(!! NON!!)

Ce qu'il y avait en elle d'acier — et d'acier bien trempé — se révolta soudain et cria le mot avec force. Le placard ? Les prières lugubres, sans fin ? Les tracts, la croix et seul l'oiseau mécanique du coucou pour marquer l'écoulement des heures, des journées, des années jusqu'à la fin de sa vie ?

Brusquement, comme si un écran vidéo s'était animé dans sa tête, elle vit Miss Desjardin courant vers elle, la vit projetée de côté comme une poupée de chiffon tandis qu'elle braquait contre elle ses forces cérébrales sans même en avoir conscience.

Elle se laissa rouler sur le dos, fixant les étoiles au-dessus d'elle, les yeux dilatés dans son visage maculé. Elle oubliait

(!!LE POUVOIR!!)

Il était temps de leur faire une démonstration. Temps de leur donner une leçon. Elle eut un bref rire hystérique. C'était une des formules favorites de maman.

(maman rentrant à la maison posant son sac et dans l'éclat de ses lunettes déclarant je crois que je lui ai donné une bonne leçon à ce malappris dans sa boutique)

Il y avait le système d'arrosage. Elle pouvait le mettre en marche sans difficulté. A nouveau, elle gloussa de rire et, pieds nus, revint

vers les portes du hall. Déclencher les arroseuses et boucler toutes les portes.

Regarder à l'intérieur pendant qu'eux la verraient de l'autre côté du panneau en train de rire pendant que les trombes d'eau dévasteraient leurs toilettes, leurs coiffures, leurs souliers fins. Elle regrettait seulement que ce ne puisse être du sang.

Le hall était vide. Elle s'arrêta à mi-hauteur des marches et DECOLLE, les portes se verrouillèrent sous la force de l'influx qu'elle concentrait dessus, tandis que claquaient les fermetures pneumatiques. Elle entendit quelques cris qui résonnèrent à son oreille comme une suave musique.

Pendant un bref instant, rien ne changea puis elle les devina qui se pressaient contre les portes, tentant de les ouvrir. Mais ils s'escrimaient en vain; ils étaient pris au piège.

(au piège)

et le mot se répercuta, vénéneux, dans sa tête.

Ils étaient à sa merci, en son pouvoir. *Pouvoir !* Quelle notion grisante !

Elle acheva de monter les marches, jeta un coup d'œil à l'intérieur. George Dawson, plaqué contre le panneau vitré, poussait, luttait, s'arc-boutait, les traits convulsés par l'effort. Les autres avaient l'air de poissons dans un aquarium.

Elle leva les yeux ; oui les conduites du système d'arrosage étaient bien là avec leurs minuscules orifices comme des pâquerettes de métal. Les tuyaux passaient par des trous ménagés dans le mur de briques peint en vert. Il y en avait des quantités à l'intérieur, elle s'en souvenait. Question de règlements en cas d'incendie, ou quelque chose dans ce genre.

Incendie. Subitement surgirent à son esprit

(comme d'épais serpents noirs)

ces câbles électriques qui circulaient partout sur la scène. Ils étaient invisibles du public, cachés par la rampe lumineuse, mais elle avait dû les enjamber avec soin pour aller jusqu'au trône. Tommy lui avait même tenu le bras.

(le feu et l'eau)

Elle se concentra, et, mentalement, palpa les conduites, en suivit le tracé. Froides, remplies d'eau. Elle eut un goût de fer dans la bouche, un goût de métal humide et froid, le goût de l'eau qu'on boit à la sortie d'une lance d'arrosage.

Pendant un instant, rien ne se produisit. Puis ils commencèrent à reculer, à s'écarter des portes en regardant autour d'eux. Elle s'approcha de l'étroite vitre oblongue découpée dans la porte centrale et examina l'intérieur de la salle.

Il pleuvait dans le gymnase.

Un sourire se dessina sur les lèvres de Carrie. Elle n'avait pas déclenché tous les appareils, quelques-uns seulement. Mais elle s'aperçut qu'en suivant des yeux le réseau des conduites, elle arrivait plus aisément à les mettre en marche. Mais ce n'était pas encore assez. Elle n'entendait personne crier, ce n'était donc pas suffisant.

(leur faire mal leur faire mal)

Il y avait un garçon sur la scène près de Tommy qui faisait de grands gestes en criant. Elle le vit descendre et se précipiter vers les instruments de l'orchestre. Il saisit un des micros par la tige et parut se cabrer brusquement. Puis il se mit à exécuter sur place une sorte de danse presque immobile, comme un pantin. Ses pieds tressautaient dans l'eau, ses cheveux se dressaient tout droits sur sa tête et sa bouche s'ouvrait et se fermait comme celle d'un poisson. Il était comique à voir et Carrie commença à rire.

(tiens donc pourquoi ne pas les rendre tous aussi comiques)

Et dans un élan soudain, aveugle, elle fit appel à tout le pouvoir qu'elle pouvait détenir.

Plusieurs lampes s'éteignirent. Il y eut quelque part un éclair éblouissant à l'instant même où l'un des câbles électriques s'abattait dans une mare d'eau.

Elle ressentit dans sa tête comme une série de commotions tandis que les disjoncteurs entraient vainement en action. Le garçon qui tenait le micro tomba sur l'un des amplis et il y eut une explosion d'étincelles rougeâtres puis la banderole de papier crêpe qui décorait la scène prit feu.

Juste au-dessous des trônes, un câble électrique de 220 volts crachait des étincelles sur le sol et tout à côté Rhonda Simard exécutait une sorte de gigue frénétique dans sa robe de tulle vert. Brusquement, sa longue jupe s'embrasa et elle s'abattit en avant, tout en continuant à se trémousser.

C'est peut-être à ce moment que Carrie bascula dans la déraison. Appuyée contre la porte, elle avait le cœur qui battait follement, et le corps aussi froid qu'un bloc de glace. Son visage était livide mais deux plaques de fièvre lui empourpraient les joues. Des coups sourds lui

résonnaient dans la tête et elle perdit tout contrôle de sa pensée.

D'une démarche chancelante, elle s'éloigna des portes en les gardant fermées, sans calcul ni but précis. A l'intérieur, le feu s'intensifiait et elle se rendit vaguement compte que la fresque avait dû s'enflammer.

Elle s'affaissa sur la marche supérieure et s'accroupit la tête sur les genoux, s'efforçant de ralentir sa respiration. De nouveau, ils tentaient de franchir les portes mais elle n'avait aucune peine à les maintenir closes. Obscurément, elle sentit que certains parvenaient à s'échapper par les issues de secours mais elle les laissa faire. Elle les rattraperait plus tard. Elle les aurait tous, jusqu'au dernier.

Lentement, elle descendit les marches et sortit du bâtiment, maintenant toujours fermées les portes du gymnase. C'était facile. Il lui suffisait de les garder présentes à l'esprit.

Le sifflet d'alarme municipal retentit tout à coup et elle se mit à hurler, le visage enfoui au creux des mains.

(le sifflet ce n'est que le sifflet pour les incendies)

Son œil mental perdit de vue les portes du gymnase et plusieurs personnes réussirent presque à sortir. Non non. Pas de quartier. Elle les referma brutalement, coinçant la main d'un des prisonniers — c'était peut-être bien Dale Norbert — entre l'un des battants, et lui sectionnant même un doigt.

Elle se remit en marche, titubant à travers la pelouse, épouvantail aux yeux dilatés, en direction de Main Street. Sur sa droite, dans le centre de la ville, se trouvaient le grand bazar, le comptoir Kelly, l'institut de beauté et le coiffeur, les stations-service, les pompiers...

(ils vont éteindre le feu)

Mais non, ils ne l'éteindraient pas. Une sorte de ricanement lui échappa, où se mêlaient la folie, le triomphe, la terreur. Elle s'approcha de la première borne à incendie et tenta de dévisser l'énorme boulon à pans latéral.

(han)

C'était pénible, très pénible. La lourde pièce de métal, bloquée, lui résistait. Elle accentua son effort et sentit le boulon céder. Ensuite l'autre côté, enfin le dessus. Puis elle les dévissa tous les trois à la fois, cambrée en arrière, et ils sautèrent en un clin d'œil. L'eau gicla à la verticale et de part et d'autre de la borne, projetant l'un des boulons qui passa en sifflant devant elle, rebondit sur l'asphalte, et disparut en vrombissant. L'eau jaillissant à torrents, dessinait dans la nuit une croix blanche et bouillonnante.

Le sourire aux lèvres, titubante, le cœur battant à cent pulsations par minute, elle se dirigea vers Grass Plaza. Elle ne se rendait pas compte qu'elle essuyait ses mains ensanglantées sur sa robe tout en riant ni qu'elle sentait tout au fond d'elle-même s'approcher sa ruine définitive.

Car elle comptait bien les entraîner avec elle, jusqu'au dernier, et tout détruire par le feu jusqu'à ce que la puanteur de la ville calcinée imprégnât tout le pays.

Elle fit sauter la bouche d'incendie de Grass Plaza et descendit vers la station-service Amoco de Teddy. C'était le premier poste à essence auquel elle s'attaquait mais non le dernier.

Extrait de la déposition sous serment du shérif Otis Doyle, enregistrée par la Commission d'enquête du Maine (Rapport de la *Commission White*) p. 29-31 :

Q : Shérif, où étiez-vous durant la soirée du 27 mai ?

R : Je me trouvais sur la route 179, connue sous le nom de vieille route de Benton, pour les constats d'un accident de voiture. Cet accident s'était produit en fait au delà des limites de Chamberlain, dans la juridiction de Durham, mais je secondais Mel Crager, qui est commissaire de Durham.

Q : Quand avez-vous été prévenu du sinistre qui avait éclaté à l'école d'Ewen ?

R : J'ai reçu un message radio de l'agent Jacob Plessy à 10 heures 21.

Q : Quelle était la teneur de ce message ?

R : L'agent Plessy m'a annoncé qu'il se passait quelque chose d'anormal à l'école, mais il ne savait pas si c'était sérieux ou non. Beaucoup de gens criaient, m'a-t-il dit, et quelqu'un avait déclenché des avertisseurs d'incendie. Il a ajouté qu'il se rendait sur les lieux pour se rendre compte de la nature des incidents.

Q : Vous a-t-il dit que l'école était en feu ?

R : Non, monsieur.

Q : Lui avez-vous demandé de vous transmettre son rapport ?

R : Certainement.

Q : L'agent Plessy vous a-t-il fait ce rapport ?

R : Non. Il a été tué peu après dans l'explosion de la station Amoco, à l'angle de Main et Summer.

Q : A quelle heure avez-vous reçu le message radio suivant

concernant Chamberlain ?

R : A 10 heures 42. J'étais en route pour revenir à Chamberlain avec un suspect à l'arrière de ma voiture — un chauffeur en état d'ivresse. Comme je l'ai déjà dit, l'affaire relevait de la responsabilité de Mel Crager mais il n'y a pas de prison à Durham. Quand je suis arrivé à Chamberlain, il ne restait plus grand-chose de la nôtre.

Q : Quelle communication avez-vous reçue à 10 heures 42 ?

R : J'ai reçu un appel de la police d'Etat qui avait été alertée par les pompiers de Motton. Le dispatcher de la police d'Etat a précisé qu'il y avait un incendie et, apparemment, un début d'émeute à l'école d'Ewen, et qu'il avait dû s'y produire une explosion. Personne n'était encore sûr de rien à ce moment-là. Souvenez-vous, tout s'est passé dans un laps de temps de quarante minutes.

Q : Nous le comprenons parfaitement, shérif. Qu'est-il arrivé ensuite ?

R : Je suis revenu à Chamberlain avec mon gyrophare et ma sirène en action. J'essayais de joindre Jake Plessy, mais sans résultat. C'est alors que j'ai reçu un appel de Tom Quillan affolé qui m'a dit que toute la ville était en feu et qu'il n'y avait pas une goutte d'eau.

Q : Savez-vous l'heure qu'il était ?

R : Oui, monsieur. J'avais commencé à consigner la succession des faits. Il était 10 heures 58.

Q: Quillan a déclaré que la station Amoco avait explosé à 11 heures.

R : Faisons la moyenne, monsieur. Disons qu'il était 10 heures 59.

Q : A quelle heure êtes-vous arrivé à Chamberlain ?

R : A 11 heures 10.

Q : Quelle a été votre première impression en entrant dans Chamberlain, shérif Doyle ?

R : J'étais abasourdi. Je n'arrivais pas à en croire mes yeux.

Q : Qu'avez-vous vu exactement ?

R : Toute la moitié nord de la ville, avec le quartier des affaires, était en feu. La station Amoco avait disparu. Les magasins Woolworth n'étaient plus qu'un brasier. L'incendie s'était propagé aux trois boutiques de bois qui lui faisaient suite, le bar Grill-Room Duffy, le comptoir Kelly et l'académie de billard. La chaleur était terrifiante. Des gerbes d'étincelles volaient au-dessus des toits de l'Agence immobilière Maitland et des stands de vente automobile de Doug Brann.

J'ai vu arriver plusieurs voitures de pompiers mais ils ne pouvaient pas faire grand-chose. Toutes les bornes d'incendie le long de la rue avaient sauté. Il n'y a guère que deux vieilles autopompes de Westover montées par des volontaires qui ont pu intervenir et encore ils arrivaient tout juste à arroser les toits des bâtiments avoisinants. Et, naturellement le collègue... Il... il était tout simplement volatilisé. Bien sûr, la construction est assez isolée — le feu ne pouvait se communiquer à rien aux environs — mais mon Dieu, tous ces jeunes enfermés à l'intérieur... tous ces jeunes.

Q : Avez-vous rencontré Susan Snell en entrant dans la ville ?

R : Oui, monsieur. Elle m'a fait signe d'arrêter.

Q : Quelle heure était-il ?

R : A l'instant où j'arrivais... 11 heures 12 au plus.

Q : Que vous a-t-elle dit ?

R : Elle était sens dessus dessous. Elle venait d'avoir un léger accident de voiture — un dérapage — et tenait des propos incohérents. Elle m'a demandé si Tommy était mort. Je lui ai demandé qui était Tommy mais elle ne m'a pas répondu. Elle m'a seulement demandé si nous avions arrêté Carrie.

Q : La commission s'intéresse tout particulièrement à cette partie de votre déposition, shérif Doyle.

R : Oui, monsieur, je sais.

Q : Quelle a été votre réponse à sa question ?

R : Eh bien, il n'existait à ma connaissance qu'une Carrie en ville, la fille de Margaret White. Je lui ai demandé si Carrie avait quelque chose à voir avec ces incendies. Miss Snell m'a déclaré que c'était Carrie qui avait mis le feu. Voilà ses propres mots « C'est elle qui l'a fait. C'est elle qui l'a fait. » Elle l'a répété deux fois.

Q : Vous a-t-elle dit autre chose ?

R : Oui, monsieur. Elle a ajouté : « Ils ont fait souffrir Carrie pour la dernière fois. »

Q : Shérif, êtes-vous sûr qu'elle n'a pas dit : « Nous avons fait souffrir Carrie pour la dernière fois » ?

R : J'en suis tout à fait certain.

Q : Vous êtes formel ? A cent pour cent ?

R : Monsieur, la ville brûlait tout autour de nous. Je...

Q : Avait-elle bu ?

R : Je vous demande pardon ?

Q : Avait-elle bu ? Vous venez de dire qu'elle avait eu un accident de voiture.

R : Je crois avoir dit un accident léger consécutif à un dérapage.

Q : Et vous ne pouvez pas affirmer avec certitude qu'elle n'a pas dit *nous* au lieu de *ils* ?

R : Peut-être l'a-t-elle dit, mais...

Q : Qu'a fait alors Miss Snell ?

R : Elle s'est mise à sangloter. Je l'ai giflée.

Q : Pourquoi avez-vous fait cela ?

R : Elle paraissait prise d'hystérie.

Q : S'est-elle calmée ?

R : Oui, monsieur. Elle s'est calmée et a retrouvé assez vite son sang-froid, surtout si l'on songe que son ami venait vraisemblablement de mourir.

Q : L'avez-vous questionnée ?

R : Eh bien, pas comme on questionne un criminel, si c'est là ce que vous voulez dire. Je lui ai demandé si elle savait quelque chose sur ce qui s'était passé. Elle m'a répété ce qu'elle m'avait déjà dit mais de façon moins exaltée. Je lui ai demandé où elle se trouvait quand le drame s'est déclenché et elle m'a répondu qu'elle était chez elle.

Q : L'avez-vous interrogée depuis ?

R : Non, monsieur.

Q : Elle ne vous a rien dit d'autre ?

R : Si, monsieur. Elle m'a demandé — m'a supplié — de retrouver Carrie White.

Q : Quelle a été votre réaction ?

R : Je lui ai conseillé de rentrer chez elle.

Q : Merci, shérif Doyle.

Vic Mooney surgit de l'ombre près du parking de l'immeuble de la Bankers Trust avec un sourire figé sur le visage, un large sourire grimaçant, le sourire du chat de Cheshire flottant dans l'obscurité rougeoyante comme le vestige d'un moment de démente. Ses cheveux soigneusement plaqués pour son rôle de présentateur se dressaient, englués et hirsutes. Des gouttelettes de sang lui ponctuaient le front ; au cours de sa fuite éperdue, il était tombé sans même s'en apercevoir. Un œil tuméfié et violet, il buta contre la voiture du shérif Doyle,

rebondit contre la carrosserie comme une balle de billard et considéra à l'intérieur du véhicule l'ivrogne qui somnolait sur la banquette arrière. Puis il se tourna vers Doyle qui venait d'en terminer avec Sue Snell. L'incendie projetait alentour de mouvants reflets lumineux, revêtant toutes choses d'une teinte sinistre de sang séché.

Comme Doyle se détournait, Vic Mooney l'étreignit. Il l'étreignit comme un cul-terreux énamouré aurait pu étreindre sa cavalière pour danser la polka. Il étreignit Doyle des deux bras et le serra tout en roulant des yeux, le même rictus crispé sur les lèvres.

— Vic... commença Doyle.

Elle a arraché tous les fils électriques, dit Vie la voix cassée. Elle a arraché tous les fils et tout inondé, et ensuite bzz bzz bzz.

— Vic...

On ne peut pas les laisser comme ça. Oh non. NonNonNon. C'est pas possible. Carrie a arraché tous les fils. Rhonda Simard a brûlé. *Oh Noooooon !...*

Doyle lui administra deux gifles, sa paume calleuse claquant avec un bruit mat sur le visage du jeune garçon. Son cri s'interrompit avec une soudaineté brutale mais son rire grimaçant n'en fut en rien modifié. C'était une vision paradoxale, effrayante.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? demanda Doyle durement. Qu'est-ce qui est arrivé à l'école ?

— Carrie, murmura Vie, Carrie est arrivée à l'école. Elle...

Il laissa sa phrase en suspens et baissa les yeux vers le sol.

Doyle lui expédia trois sèches bourrades. Les dents de Vic faisaient un bruit de castagnettes.

— Alors, cette Carrie ?...

La Reine de la soirée, marmonna Vie. Ils ont renversé du sang sur elle et sur Tommy.

- Quoi... ?

Il était 11 heures 15. La station Citgo de Tony dans Summer Street explosa avec une sorte d'énorme rugissement. La rue s'illumina avec une telle violence qu'ils trébuchèrent en arrière contre la voiture de police en se couvrant les yeux de la main. Un immense champignon d'essence enflammée s'épanouit au-dessus des ormes de Courthouse, empourprant l'étang des canards et le terrain d'entraînement de baseball.

Dans les ronflements et les crépitements du feu, Doyle perçut les

bruits d'éclats de verre, de débris de ciment qui retombaient au sol. Une deuxième explosion retentit qui leur fit rentrer la tête dans les épaules. Doyle ne parvenait pas à concevoir

(dans ma ville tout cela arrive dans ma propre ville)

l'ampleur du désastre qui s'abattit sur Chamberlain, Chamberlain, nom de Dieu, où il buvait du thé glacé sur la galerie de la maison de sa mère, où il arbitrait les matches de basket et faisait sa dernière ronde automobile sur la route n° 6, au delà du Cavalier, avant de rentrer se coucher à 2 heures et demie du matin. Sa ville ravagée par l'incendie.

Tom Quillan sortit du poste de police et courut le long du trottoir jusqu'à la voiture de Doyle. La chevelure en bataille, il portait une salopette vert olive sur un maillot de corps et s'était trompé de pieds en chaussant ses mocassins, mais Doyle songeait qu'il n'avait jamais été aussi heureux de retrouver un être vivant en face de lui. Tom Quillan représentait Chamberlain tout autant qu'un autre et il était là — intact.

— Sacré bon Dieu, dit-il haletant. Tu as vu ça ?

— Qu'est-ce qui s'est passé ? s'enquit Doyle d'un ton bref.

— J'étais à l'écoute de la radio, répondit Quillan, Motton et Westover voulaient savoir s'il fallait envoyer des ambulances et j'ai répondu bon sang oui, envoyez tout ce que vous pouvez. Des corbillards aussi. J'ai bien fait, non ?

— Oui, approuva Doyle en se passant les mains dans les cheveux. Tu as vu Harry Block ?

Block était à la municipalité le responsable des Services publics dont la distribution d'eau faisait partie.

Non. Mais le chef Deighan dit qu'ils ont de l'eau dans le vieux quartier de Rennett au bout de la ville. Ils sont en train de brancher les tuyaux. J'ai mobilisé une escouade de jeunes et ils installent une infirmerie au commissariat. Ce sont des braves types mais ils vont mettre du sang sur ton plancher, Otis.

Otis Doyle se sentait envahir d'une impression d'irréalité. Cette conversation ne pouvait pas se dérouler à Chamberlain. C'était *impossible*.

Ça va bien, Tommy. Tu as fait ce qu'il fallait. Retourne là-bas et appelle tous les médecins que tu trouveras dans l'annuaire téléphonique. Moi, je vais à Summer Street.

D'accord Otis. Si tu vois cette cinglée, ouvre l'œil.

— Qui ça ?

Doyle élevait rarement la voix mais cette fois, il poussa un coup de gueule.

Tom Quillan eut un mouvement de recul.

— Carrie. Carrie White.

— Qui ? Comment sais-tu ça ?

Quillan battit des paupières.

— J'en sais rien. C'est... Ça m'est venu comme ça.

Extrait d'un télex de l'A.P. 11 h 46.

CHAMBERLAIN, MAINE (A.P.)

UN SINISTRE D'UNE TRAGIQUE AMPLEUR A FRAPPE LA VILLE DE CHAMBERLAIN, MAINE, CETTE NUIT. UN INCENDIE QUI S'EST DECLARE AU COLLEGE D'EWEN PENDANT UN BAL DE L'ETA-BLISSEMENT S'EST PROPAGE JUSQU'AU CENTRE DE LA VILLE A LA SUITE D'UNE SERIE D'EXPLOSIONS QUI ONT ENTRAINE L'ANEANTISSEMENT D'UNE GRANDE PARTIE DE CE QUARTIER. ON SIGNALE QU'UNE ZONE RESIDENTIELLE A L'OUEST DE LA VILLE EST EGALEMENT EN FEU. TOUTEFOIS, C'EST AVANT TOUT LA SITUATION AU COLLEGE D'EWEN QUI CAUSE LES PLUS GRAVES INQUIETUDES. ON CRAINT QU'UN GRAND NOMBRE DES ETUDIANTS QUI ASSISTAIENT AU BAL DE PRINTEMPS SOIENT RESTES PRISONNIERS DES FLAMMES. SELON L'UN DES RES-PONSABLES DE LA LUTTE CONTRE L'INCENDIE, LE NOMBRE DES MORTS ATTEINDRAIT SOIXANTE-SEPT, POUR LA PLUPART DES ELEVES DE L'ETABLISSEMENT. QUESTIONNE SUR LE TOTAL POSSIBLE DES VICTIMES DE LA CATASTROPHE, LE MEME RESPONSABLE A REPONDU « NOUS N'EN SAVONS RIEN, NOUS PREFERONS NOUS ABSTENIR DE FAIRE DES ESTIMATIONS. NOUS CRAIGNONS QUE LE TRIBUT NE SOIT PLUS LOURD QUE CELUI DU COCONUT GROVE ». SELON LE DERNIER RAPPORT, TROIS FOYERS D'INCENDIE IMPOSSIBLES A MAITRISER FONT RAGE DANS LA VILLE. L'EVENTUALITE D'UNE SERIE D'ACTIONS CRIMINELLES N'A PAS REÇU CONFIRMATION. 23 h 46 27 mai 8943 F - A.P.

Il n'y eut pas d'autres rapports de l'A.P en provenance de Chamberlain. A 0 h 06, une conduite de gaz sur Jackson Avenue fut éventrée. A 0 h 17, le chauffeur d'une ambulance de Motton qui roulait vers Summer Street jeta un mégot par la portière.

L'explosion détruisit d'un seul coup près de la moitié d'un pâté de maisons, y compris les bureaux du Clarion, le journal de Chamberlain. A 0 h 18, Chamberlain était entièrement coupé du reste du pays

endormi.

A minuit 10, sept minutes avant l'explosion de la conduite de gaz, le central téléphonique enregistra une autre calamité plus bénigne : le blocage total de tous les circuits qui fonctionnaient encore. Les trois standardistes de service, débordées, restèrent à leur poste mais sans pouvoir rien faire.

Elles travaillaient avec des visages marqués par l'horreur et l'épuisement, s'efforçant en vain d'établir, de transmettre des appels intransmissibles.

Et c'est ainsi que Chamberlain se répandit dans la rue.

Ils arrivèrent en troupe serrée venant du cimetière situé à l'intersection de Bellsqueeze road et de la route n° 6; ils apparurent en pyjamas, en bigoudis (Mrs Dawson, mère de ce garçon aujourd'hui décédé qui avait été un si joyeux drille, avait le visage empâté d'un masque de beauté, semblant prête pour un numéro de clowns) ; ils venaient tous pour voir ce qui était arrivé à leur ville, pour voir si vraiment, elle gisait, rasée par le feu, blessée à mort. Beaucoup vinrent aussi pour mourir.

Ils se pressaient dans Carlin Street, comme une marée, avançant vers le centre de la ville à la lueur du halo sanglant qui éclairait le ciel lorsque Carrie sortit de l'église congrégationaliste de Carlin Street, où elle était entrée pour prier.

Elle n'en avait franchi le porche que cinq minutes plus tôt, après avoir ouvert la conduite de gaz (ç'avait été très facile ; dès qu'elle se l'était imaginée courant sous la chaussée, oui cela s'était fait tout seul), mais elle avait l'impression d'y être restée des heures. Elle avait prié longtemps, avec ferveur, tantôt à haute voix, tantôt en silence. Son cœur cognait douloureusement dans sa poitrine, les veines saillaient à son cou et sur son visage. Elle avait l'esprit heurté par l'idée obsédante de son *pouvoir* et par la menace d'un *abîme*.

Elle avait prié devant l'autel, agenouillée dans sa robe trempée, déchirée et ensanglantée. Sa respiration était rauque, entrecoupée et les gémissements, les grognements qui s'échappaient de sa gorge emplissaient l'église tandis qu'elle irradiait son énergie psychique. Les prie-Dieu tombaient, les livres de cantiques voltigeaient et un plateau de communion en argent fila sans bruit sous la haute voûte sombre pour aller s'écraser contre le mur du fond.

Elle priait et ne recevait pas de réponse. Personne n'était là — ou, s'il y avait quelqu'un, ce quelqu'un ou ce quelque chose restait sourd à ses prières — Dieu s'était détourné d'elle et pourquoi pas? Après tout, il était autant qu'elle responsable de ces horreurs. Elle sortit de l'église,

elle en sortit pour rentrer chez elle retrouver sa maman et achever son œuvre de destruction.

Sur la dernière marche du perron, elle s'arrêta, et considéra la foule qui se pressait en direction du centre de la ville.

Un troupeau de bêtes. Qu'ils brûlent donc. Que les rues s'emplissent de la puanteur de l'holocauste. Que ce lieu devienne raca, ichabod, ver de terre.

Décolle.

Et au sommet des pylônes électriques, s'épanouirent des fleurs d'étincelles pourpres aux reflets nacrés, crachant le feu comme des girandoles. Les câbles à haute tension s'abattirent sur la chaussée dans un inextricable enchevêtrement. Des gens se mirent à courir et ce fut la panique générale car, maintenant, la rue entière était jonchée de câbles et dans l'air nocturne monta l'odeur des premières chairs rongées par le feu. Des hurlements retentirent, un reflux se produisit dans la foule, plusieurs personnes touchèrent les câbles et furent prises de soubresauts hystériques. Déjà, certains gisaient dans la rue, leurs robes de chambre ou leurs pyjamas en train de se consumer.

Carrie se détourna et regarda fixement l'église qu'elle venait de quitter. La lourde porte se referma brutalement, comme sous l'effet d'un ouragan.

Carrie se mit en marche pour rentrer chez elle.

Extrait de la déposition sous serment de Mrs Cora Simard, enregistrée devant la Commission d'enquête de l'Etat (publiée dans le *Rapport de la Commission White*), p. 217-218 :

Q : Mrs Simard, nous avons appris que vous aviez perdu votre fille dans l'incendie de l'école d'Ewen et nous tenons à vous faire part de nos plus sincères condoléances. Nous nous efforcerons d'écourter au maximum cette épreuve.

R : Merci. Si je le peux, je ne demande qu'à vous aider, bien entendu.

Q : Vous trouviez-vous dans Carlin Street vers minuit douze lorsque Carietta White est sortie de l'église congrégationaliste située dans cette même rue ?

R : Oui.

Q : Pour quelle raison étiez-vous dans cette rue ?

R : Mon mari devait se rendre à Boston pour affaires pendant le week-end et Rhonda était au Bal de Printemps. Je me trouvais donc seule chez moi et je regardais la télé en attendant ma fille. Tout à

coup j'ai entendu la sirène d'alarme de la ville et je n'ai pas fait de rapport avec le bal, bien sûr. Mais il y a eu l'explosion et... Je ne savais pas quoi faire. J'ai essayé d'appeler la police mais après les trois premiers chiffres, j'ai entendu le signal occupé... je... je... Alors...

Q : Prenez votre temps Mrs Simard. Tout le temps qu'il vous faudra.

R : Je commençais à m'affoler. Il y a eu une deuxième explosion c'était la station Amoco de Teddy, je le sais maintenant et j'ai décidé de descendre en ville pour voir ce qui se passait. Une lueur énorme a illuminé le ciel. C'est alors que Mrs Shyres a frappé à ma porte.

Q : Mrs Georgette Shyres ?

R : Oui. Ils habitent près de chez nous au 217 Willow Street. La rue donne sur Carlin Street. Elle tapait à la porte en criant Cora, tu es là? Tu es là? » Je suis allée ouvrir. Elle était en pantoufles et en peignoir. Elle a dit qu'ils avaient appelé Westover pour leur demander s'ils savaient quelque chose et on leur a répondu que l'école était en feu. J'ai dit Oh mon Dieu, et Rhonda qui est au bal.

Q : Est-ce alors que vous avez décidé de descendre en ville avec Mrs Shyres ?

R : Nous n'avons rien décidé. Nous sommes parties comme ça. J'ai mis des pantoufles — celles de Rhonda je crois bien. Elles avaient des petits pompons blancs. J'aurais dû mettre des chaussures mais j'avais la tête à l'envers. Je crois que ça ne va guère mieux maintenant. Qu'est-ce que vous voulez savoir à propos de mes chaussures ?

Q : Racontez-nous les faits comme vous l'entendez, Mrs Simard.

R : M... Merci. J'ai donné à Mrs Shyres une vieille jaquette qui se trouvait là et nous sommes parties.

Q : Y avait-il beaucoup de monde dans Carlin Street ?

R : Je ne sais pas. J'étais trop bouleversée. Peut-être une trentaine de personnes, peut-être plus.

Q : Qu'est-il arrivé ?

R : Georgette et moi marchions vers Main Street en nous tenant par la main comme deux petites filles dans le noir. Georgette claquait des dents. Je m'en souviens. Je voulais lui demander d'arrêter mais j'ai pensé que je pourrais la blesser. A cinquante mètres de l'église congrégationaliste, j'ai vu la porte s'ouvrir et je me suis dit, quelqu'un est entré là pour demander secours à Dieu. Mais une seconde après, j'ai compris que je me trompais.

Q : Comment vous en êtes-vous rendu compte ? Votre première

supposition semblait logique.

R : Ça m'est venu comme ça, simplement.

Q : Connaissiez-vous la personne qui sortait de l'église ?

R : Oui, c'était Carrie White.

Q : Aviez-vous déjà vu Carrie White ?

R : Non. Ce n'était pas une des amies de ma fille.

Q : Aviez-vous vu des photos de Carrie White ?

R : Non.

Q : De toute façon, il faisait nuit et vous étiez à cinquante mètres de l'église ?

R : Oui, monsieur.

Q : Mrs Simard, comment avez-vous su que c'était Carrie White ?

R : Je le savais, c'est tout.

Q : Cette certitude, Mrs Simard, était-ce comme une évidence qui s'imposait à vous ?

R : Non, monsieur.

Q : Alors, quelle est votre explication ?

R : Je ne peux pas vous le dire. Ça c'est effacé comme un rêve. Une heure après s'être levé, on se souvient seulement qu'on a fait un rêve. On a oublié de quoi on rêvait... Mais je le savais.

Q : Avez-vous ressenti une émotion liée à cette conviction ?

R : Oui. L'horreur.

Q : Et qu'avez-vous fait ?

R : Je me suis tournée vers Georgette et j'ai dit : La voilà. Georgette a répondu : Oui, c'est elle. Elle a voulu ajouter quelque chose puis toute la rue s'est illuminée d'une lueur énorme ; nous avons entendu des espèces de craquements puis les lignes électriques ont commencé à tomber dans la rue en lançant des gerbes d'étincelles. L'une a touché un homme devant nous et il s'est enflammé comme une torche. Un autre s'est mis à courir, il a marché sur un fil et son corps s'est arqué... comme s'il avait eu un dos en caoutchouc. Et il est tombé. Il y en avait d'autres qui hurlaient, qui couraient comme des fous et les lignes électriques continuaient à se décrocher. Elles se tordaient par terre comme des serpents. Et elle, Carrie, elle était heureuse !
Heureuse !

On sentait qu'elle était heureuse. Je savais qu'il ne fallait surtout pas perdre mon sang-froid. Tous ceux qui couraient se faisaient électrocuter. Georgette m'a dit : « Vite, Cora. Oh, mon Dieu, je ne veux pas brûler vive. » Je lui ai dit : « Arrête. Il faut se servir de nos cervelles, sinon on n'en aura plus jamais l'occasion. » Enfin, une bêtise de ce genre. Mais elle ne voulait pas m'écouter. Elle m'a lâché la main et s'est mise à courir vers le trottoir. Je lui ai crié de s'arrêter ; il y avait un de ces gros câbles conducteurs coupé juste devant nous. Elle ne m'écoutait plus. Et elle... elle... oh j'ai senti l'odeur quand elle a commencé à brûler. La fumée paraissait monter de ses vêtements et je me suis dit Voilà ce qui doit se passer quand on électrocute quelqu'un. Vous avez déjà senti cette odeur-là ? Quelquefois, elle me poursuit dans mes rêves. Je ne bougeais pas, je regardais Georgette Shyres qui devenait toute noire. Il y a eu une grosse explosion vers le West End — la conduite de gaz, sans doute — mais je m'en suis à peine aperçue. J'ai regardé autour de moi ; j'étais toute seule. Tous les autres s'étaient ou bien sauvés ou avaient brûlé. J'ai vu peut-être six cadavres. Ils ressemblaient à des tas de vieux chiffons. L'un des câbles était tombé sur le porche d'une maison à ma gauche et elle avait pris feu. J'entendais craquer les vieux bardeaux de bois comme des grains de maïs grillé.

J'ai dû rester là un long moment, à me répéter qu'il ne fallait pas s'affoler. En tout cas, ça m'a paru des heures. Et puis j'ai eu peur de m'évanouir et de tomber sur un de ces câbles ou d'être prise de panique et de me mettre à courir aussi. A pas comptés. Il faisait de plus en plus clair dans la rue avec la maison qui brûlait. J'ai enjambé deux fils électriques et j'ai contourné un corps dont il ne restait qu'une espèce de... de flaque noire.

Je... Je... Il fallait que je regarde bien où j'allais. Il y avait une alliance à la main du mort mais elle était noire elle aussi. Mon Dieu, je me suis, oh mon Dieu. Je suis passée par-dessus un autre câble et puis j'en ai vu trois devant moi, en même temps. Je suis restée là à les regarder. Je n'osais pas sauter... Savez-vous à quoi j'ai pensé ? A la marelle... au grand pas qu'il fallait faire en jouant. Je me suis dit Cora, lance-toi, fais un grand pas par-dessus les fils... Mais est-ce que je *pouvais* le faire ? Il y en avait un qui crachait encore des étincelles, les deux autres ne bougeaient pas. Mais on ne pouvait pas savoir. J'ai attendu que quelqu'un vienne mais il n'y avait personne. La maison brûlait toujours et les flammes avaient gagné sur le jardin, les arbres et la haie. Mais aucune voiture de pompiers n'était en vue. Bien sûr. Tout le quartier ouest était en feu à ce moment-là. Et je me sentais si *faible*. Enfin, j'ai compris que c'était ou le grand pas ou l'évanouissement. Alors je me suis décidée. Le talon de ma pantoufle

s'est posé à deux ou, trois centimètres du dernier fil. Après, je me suis redressée, j'ai encore évité un câble coupé et je me suis mise à courir. Et c'est tout ce que je me rappelle. Quand le matin est venu, j'étais couchée sur une couverture au poste de police avec un tas d'autres gens. Quelques-uns... — pas beaucoup — étaient des petits jeunes en tenue de bai et je leur ai demandé s'ils avaient vu Rhonda. Et ils ont dit... Ils ont dit...

(Une brève interruption)

Q : Etes-vous personnellement sûre que Carrie soit la responsable de cette catastrophe ?

R : Oui.

Q : Merci, Mrs Simard.

R : Pourrais-je poser une question, s'il vous plaît ? Que va-t-il se passer s'il y en a d'autres comme elle ? Que va devenir le monde ?

Extrait de *L'Ombre dissipée* (p. 151) :

A 1 heure moins le quart du matin, le 28 mai, la situation était devenue critique à Chamberlain. L'école avait entièrement brûlé, à l'écart d'autres habitations, mais tout le centre de la ville était en feu. Toutes les réserves d'eau de la ville dans ce quartier étaient épuisées mais il en restait un peu (sous pression réduite) dans les conduites de Deighan Street, pour permettre de protéger le quartier commercial au delà du croisement de Main Street et Oak.

L'explosion de la station Citgo de Tony, en haut de Summer Street, avait causé l'extension d'un incendie formidable qui ne devait être maîtrisé que vers 10 heures du matin, le même jour. Il y avait de l'eau dans Summer Street mais ni pompiers ni aucun matériel d'incendie pour l'utiliser. Des voitures étaient en route, venant de Lewiston, Auburn, Lisbon et Brunswick, mais les premières n'arrivèrent qu'à 1 heure du matin.

Dans Carlin Street, un foyer d'incendie provoqué par la chute des câbles électriques dans la rue prenait régulièrement de l'extension. Il allait ravager en entier le côté nord de la rue, y compris le bungalow où Margaret avait donné naissance à sa fille.

Dans les quartiers du West End, juste au-dessous de ce qui est généralement désigné du nom de Brickyard Hill, le pire désastre s'était produit l'explosion d'une conduite de gaz déchaînant un terrible incendie que l'on ne maîtriserait que le lendemain. Et si nous examinons sur un plan de la ville les divers points dévastés (voir page ci-contre) nous pouvons y suivre le chemin suivi par Carrie, un itinéraire sinueux et compliqué de destruction mais avec une

destination apparemment bien précise : sa maison.

Quelque chose tomba dans le salon et Margaret White se redressa vivement, la tête penchée, tendant l'oreille. Le couteau de boucher brillait d'un éclat assorti à la lueur de l'incendie. Il n'y avait plus de courant depuis un moment et la seule lumière dans la maison venait de l'extérieur.

L'une des gravures se décrocha du mur et heurta le sol avec un choc sourd. L'instant d'après, le coucou tombait à son tour, l'oiseau mécanique émit un couinement étranglé et ne bougea plus.

Dans la ville, la plainte des sirènes montait sans fin mais elle perçut pourtant les pas qui remontaient l'allée de la maison.

La porte s'ouvrit en grand. Les pas approchaient dans le couloir.

Elle entendit les carreaux de plâtre dans le salon

(SEIGNEUR, VOICI L'HOTE INVISIBLE ; QUE FERAIT DONC JESUS. L'HEURE EST PROCHE. SI LE JUGEMENT ETAIT POUR CE SOIR. SERAIS-TU PRETE ?)

éclater les uns après les autres comme des pigeons d'argile dans un tir forain.

(o je suis allée là-bas et j'ai vu ces putains se trémousser sur les planches)

Assise sur son tabouret, elle avait l'air de l'écolière modèle qui tient la tête de la classe. Mais son regard avait une expression démente.

Les fenêtres du salon s'ouvrirent brusquement vers l'intérieur.

La porte de la cuisine claqua et Carrie entra dans la pièce.

Son corps déformé, racorni, évoquait la silhouette d'une sorcière. De sa robe de bal, il ne restait que des lambeaux souillés et le sang de porc s'était caillé et desséché sur sa peau. Une tache de cambouis lui étoilait le front, ses deux genoux étaient écorchés et saignants.

— Maman, chuchota-t-elle.

Ses yeux brillaient d'un éclat presque surnaturel, l'éclat fixe des yeux d'un oiseau de proie, mais sa bouche tremblait. Un témoin de la scène eût été frappé de la ressemblance entre les deux femmes.

Margaret White était assise sur son tabouret dans la cuisine, le couteau à découper caché dans les plis de sa robe sur ses genoux.

— J'aurais dû me tuer quand il est entré en moi, dit-elle à voix haute. Après la première fois, avant notre mariage, il m'avait promis. Jamais plus. Il m'a dit que nous avions... fait un faux pas. Je l'ai cru. Je suis tombée et j'ai perdu le bébé; c'était le Jugement de Dieu. Pour

moi, le péché avait été expié. Dans le sang. Mais le péché est inexpiable. *Le péché... est... inexpiable.* (Ses yeux étincelaient.)

— Maman, je...

— Au début, tout allait bien. Nous vivions hors du péché. Nous dormions dans le même lit, ventre à ventre quelquefois et oh, je sentais la présence du serpent mais nous n'avons jamais. Jusqu'à...

Un sourire effrayant lui étira les lèvres.

Et cette nuit-là, j'ai vu qu'il me regardait de cette façon. Nous nous sommes agenouillés pour prier, solliciter la force de ne pas céder à la tentation et il... m'a touchée. A cet endroit, cet endroit des femmes. Et je l'ai envoyé marcher dehors. Il est parti pendant des heures et j'ai prié pour lui. Je le voyais en esprit, le long des rues nocturnes, luttant avec le démon comme Jacob luttait avec l'Ange du Seigneur. Et quand il est revenu, mon cœur était plein de reconnaissance.

Elle s'arrêta, son sourire rigide figé sur les lèvres dans l'ombre de la pièce.

— *Maman, je ne veux pas entendre ça.*

Des assiettes se mirent à exploser dans le buffet.

— A son entrée seulement, j'ai senti son haleine chargée de whisky. Et il m'a prise. *Il m'a prise !* Avec cette odeur infecte d'alcool sur lui, il m'a prise... et *j'ai aimé ça !* (Elle hurla les derniers mots vers le plafond.) *J'ai aimé ça. O, cette fornication infâme et ses mains qui me touchaient PARTOUT !*

— **MAMAN !**

(!!MAMAN!!)

Elle tressauta comme sous l'effet d'une gifle et regarda sa fille en battant des paupières.

— J'ai failli me tuer, reprit-elle d'une voix plus calme. Mais Ralph a pleuré et a parlé de se racheter, alors je ne l'ai pas fait, puis il est mort et j'ai pensé que le Seigneur m'avait frappée du cancer, qu'il faisait de mes parties féminines une chose noire et décomposée comme mon âme pécheresse. Mais cela aurait été trop facile. Les voies du Seigneur sont impénétrables. Je m'en aperçois aujourd'hui. Quand j'ai ressenti les douleurs, j'ai pris un couteau. Ce couteau — elle le tendit à bout de bras — et j'ai attendu ta venue pour pouvoir faire mon sacrifice. Mais j'étais faible et j'ai reculé. J'ai repris ce couteau quand tu avais trois ans et encore une fois j'ai reculé. Et maintenant, le démon a pénétré dans la maison.

Elle brandit le couteau et son regard se riva sur la courbe luisante de la lame.

Carrie, avec lenteur, avança d'un pas.

— Je suis venue pour te tuer, maman. Et toi, tu m'attendais pour me tuer. Maman, je... ce n'est pas juste, maman. Ce n'est pas...

Prions, dit maman d'une voix douce. (Elle ne quittait pas Carrie des yeux et une sorte de compassion farouche se lisait dans son regard. Les lueurs de l'incendie s'étaient avivées et dansaient sur les murs telles des ombres de derviches tourneurs.) Pour la dernière fois, prions.

— *Oh, maman, aide-moi !* s'écria Carrie.

Elle s'abattit sur les genoux, tête baissée, les mains levées en un geste de supplication.

Maman se pencha en avant et le couteau décrivit un arc de cercle étincelant.

Carrie, devinant peut-être la menace, se rejeta vivement en arrière et le couteau, au lieu de s'enfoncer dans son dos, lui pénétra dans l'épaule jusqu'à la garde. Maman trébucha dans les pieds de sa chaise et s'affala sur son séant. Elles se dévisagèrent en silence.

Le sang commençait à couler autour du manche du couteau et gouttait sur le sol. Puis Carrie dit à mi-voix :

— Je vais te faire un présent, maman.

Margaret White essaya de se relever, vacilla, et retomba sur les mains et les genoux.

— Qu'est-ce que tu fais ? dit-elle d'une voix rauque.

— Je regarde ton cœur, maman, répondit Carrie. C'est plus facile quand on voit les choses en esprit. Ton cœur est un gros muscle rouge. Le mien va plus vite quand je me sers de mon pouvoir. Mais le tien maintenant va plus lentement. Un peu plus lentement.

Margaret tenta encore une fois de se relever, n'y parvint pas et braqua les doigts vers sa fille en faisant le signe du mauvais œil.

— Un peu plus lentement, maman. Sais-tu ce que c'est mon présent, maman ? Ce que tu as toujours désiré : la nuit.

Margaret White se mit à murmurer :

— Notre Père qui es au deux...

— Plus lentement, maman, plus lentement.

— Que Ton nom soit sanctifié...

- Je vois le sang qui reflue dans tes veines, plus lentement.
- Que Ton règne vienne...
- Tes pieds et tes mains sont comme du marbre, comme de l'albâtre. Blancs.
- Que Ta volonté soit faite...
- *Ma* volonté, maman. Plus lentement.
- Sur la terre...
- Plus lentement
- Comme... comme...

Elle s'écroula en avant, les mains agitées de frémissements

- ... comme au ciel.

Carrie chuchota :

- Arrêt total.

Elle baissa les yeux sur elle-même et unit faiblement ses deux mains autour du manche du couteau.

(non oh non ça fait mal ça fait trop mal)

Elle voulut se relever, n'y parvint pas, puis se redressa en se cramponnant au tabouret de maman. Une nausée l'envahit; elle se sentit défaillir. Au fond de sa gorge, lui venait le goût du sang, chaud et douceâtre. Une fumée âcre, suffocante, commençait à entrer par les fenêtres. Les flammes avaient atteint la maison voisine ; les étincelles devaient éclairer le toit que les pierres avaient si brutalement défoncé des siècles plus tôt.

Carrie gagna la porte du fond, s'avança en chancelant sur la pelouse, atteignit un arbre,

(où est ma maman)

s'y adossa. Elle avait encore quelque chose à faire, quelque chose

(les parkings routiers) qui dépendait de l'Ange avec son Epée : l'Epée de feu.

Tant pis. Elle s'en souviendrait plus tard. Elle traversa les arrières-cours jusqu'à Willow Street puis se traîna jusqu'à l'accotement de la route 6.

Il était 1 heure 15 du matin.

Lorsque Christine Hargensen et Billy Nolan furent revenus au Cavalier, il était 23 heures 20. Ils montèrent par l'escalier du fond, suivirent le couloir et, alors qu'elle avait à peine allumé la lumière, il

fit mine de lui ôter sa blouse.

Bon Dieu, laisse-moi au moins me déboutonner...

— Ah merde...

Brutalement, il tira par derrière la blouse vers le bas. Le tissu se déchira avec un crissement sec. Un bouton sauta et rebondit sur le plancher de bois. Une musique de bastringue leur parvenait faiblement et des vibrations à peine perceptibles se propageaient dans le bâtiment depuis le rez-de-chaussée où se démenaient pesamment sur la piste de danse paysans des environs, camionneurs, ouvriers, serveuses, garçons coiffeurs, jeunes loulous et leurs minettes de Westover et Lewiston.

— Hé...

— Ta gueule.

Il lui assena une gifle qui la déséquilibra. Les yeux de Christine prirent une expression morne et chargée de menaces.

— C'est la fin, Billy.

Elle s'écarta de lui, les seins cambrés, l'estomac creusé, campée sur ses longues jambes dans son jean moulant. Mais elle s'écarta vers le lit.

— Tu parles, dit-il.

Il se jeta sur elle et elle lui décocha un coup de poing d'une force inattendue qui l'atteignit à la joue.

Il se redressa et inclina légèrement la tête de côté.

— Mais tu m'as foutu un marron, salope.

— J'en ai d'autres en réserve.

— Et comment ma jolie.

Ils se dévisagèrent, l'œil mauvais, la respiration précipitée. Puis il se mit à déboutonner sa chemise, une ébauche de sourire aux lèvres.

— Ça va chauffer, Charlie, ça va vraiment chauffer.

Il l'appelait Charlie chaque fois que sa présence l'excitait. A croire que ce nom-là, se dit-elle avec une pointe d'humour froid, était synonyme pour lui de bonne baiseuse.

Elle sentit un sourire lui monter aux lèvres et se détendit un peu, ce fut alors qu'il lui fouetta le visage de sa chemise lancée à toute volée puis, cambré en avant, d'un coup de tête dans l'estomac, il la projeta à la renverse sur le lit. Les ressorts grincèrent. Elle se mit à lui marteler le dos des deux poings.

— Lâche-moi ! Fous le camp ! Fous le camp, espèce de salaud !
Laisse-moi !

Il la regardait en ricanant et d'un geste rapide et précis, lui arracha sa fermeture éclair, découvrant ses hanches.

— Appelle donc ton vieux ! grogna-t-il. C'est ça que tu veux, hein ? hein ? C'est ça, poulette ? Appelle ton bavard de daron ? Hein ? Ça m'aurait bien plu de te faire le coup, tu sais. Je t'aurais tout renversé sur la cramouille. Tu sais ça, non ? Hein ! Tu le sais ? Du sang de cochon pour les cochonnes, pas vrai ? En plein sur ta chagatte. Tu...

Elle avait brusquement cessé de résister. Il s'immobilisa un instant pour la regarder, elle avait un drôle de sourire.

— T'as toujours voulu que ça se passe comme ça, non ? Sale petite ordure. C'est bien ça, dis ? Espèce de bite molle, pourriture.

— Ça fait rien, on s'en fout, répliqua-t-il entre ses dents.

— Mais non, dit-elle, ça fait rien.

Son sourire s'effaça, les tendons saillirent à son cou tandis qu'elle renversait la tête en arrière et elle lui cracha en pleine figure.

Ils s'enfoncèrent dans un néant rouge et tourbillonnant.

Au rez-de-chaussée, la musique continuait à tonitruer

(Je me tape des pilules blanches / pour garder les yeux ouverts / six jours y compris le dimanche / à bouffer des kilomètres / Ce soir si j'suis pas en retard / je coucherai dans mon plumard.)

pleins gaz, pleine gomme, une formation de cinq musiciens avec des chemises de cow-boy pailletées, des jeans couverts de rivets étincelants, la sueur et la brillantine mêlées sur le front, deux guitares, percussions, vibraphone, batterie personne n'entendit la sirène d'alarme ou la première explosion, ni la seconde ; et quand la conduite de gaz sauta, que la musique s'arrêta, et qu'un type en voiture déboucha sur le parking pour annoncer la nouvelle à grands cris, Chris et Billy étaient endormis.

Chris se réveilla brusquement, la pendulette sur la table de nuit disait 1 heure moins 5 et quelqu'un tambourinait à la porte.

— Billy ! vociférait une voix. Hé, lève-toi ! grouille !

Billy remua au fond du lit, se tourna de côté et fit tomber le petit réveil bon marché sur le sol.

— Nom de Dieu, c'est qui se passe ? fit-il d'une voix pâteuse et il se mit sur son séant.

Son dos lui faisait mal. Cette garce l'avait lacéré de ses ongles. Il

s'en était à peine aperçu sur le moment mais maintenant, il était bien décidé à lui flanquer une raclée avant de la renvoyer chez elle; histoire de lui montrer qui était le...

Il fut frappé par le silence. Le silence. Le Cavalier ne fermait jamais avant 2 heures ; en fait, il distinguait encore les pulsations de l'enseigne au néon par la petite fenêtre crasseuse. A l'exception des coups frappés à la porte,

(il est arrivé quelque chose)

la baraque s'était transformée en cimetière.

— Billy, t'es là ? Hé, Billy ?

— Qui c'est ? chuchota Chris. (Ses yeux brillaient, chargés d'inquiétude, aux occultations de l'enseigne lumineuse.)

— Jackie Talbot, répondit-il d'un ton absent. (Puis, élevant la voix, il ajouta :) Quoi ?

— Ouvre-moi, Billy ; faut que je te parle !

Billy se leva et, nu comme un ver, se dirigea pesamment vers la porte. Il souleva le vieux crochet métallique et tira la porte à lui. Jackie Talbot s'engouffra dans la pièce.

Il avait les yeux hors de la tête et la figure noire de suie. Il était en train de boire un verre avec Steve et Henry quand on leur avait annoncé la nouvelle à minuit moins 10. Ils étaient retournés vers la ville dans la vieille Dodge décapotable d'Henry et avaient vu la conduite de gaz de Jackson Avenue exploser depuis le haut de Brickyard Hill. Quand Jackie avait emprunté la Dodge pour refaire le trajet en sens inverse, à minuit et demie, la ville était plongée dans le chaos.

— Chamberlain est en train de brûler, dit-il à Billy. Tout ce putain de patelin est en feu. L'école a disparu. Le centre aussi. Le West End a sauté dans une fuite de gaz. Carlin Street est en train de cramer. Et il paraît que c'est Carrie White qui a fait le coup !

— Oh mon Dieu ! dit Chris. (Elle descendit du lit et chercha à tâtons ses vêtements.) Qu'est-ce qui s'est...

— Ta gueule, interrompit Billy d'une voix unie, ou je te botte le cul.

Il se tourna de nouveau vers Jackie et lui fit signe de continuer.

Ils l'ont vue. Des tas de gens l'ont vue, Billy, paraît qu'elle était couverte de sang. Elle assistait à ce putain de bal ce soir... Steve et Henry ne pigeaient pas mais... Billy, est-ce que t'as... ce sang de cochon... c'était pour...

— Ouais, dit Billy.

— Oh non. (Jackie recula en trébuchant et prit appui contre l'encadrement de la porte. Son visage avait une teinte jaunâtre sous l'unique ampoule du couloir.) Oh, bon sang, Billy, toute la ville...

— Carrie a bousillé toute la ville ? *Carrie White* ? Tu déconnes.

Il avait parlé d'un ton calme, presque serein. Derrière lui, Chris s'habillait rapidement.

— Regarde par la fenêtre, dit Jackie.

Billy s'approcha et regarda. Vers l'est, le ciel rougeoyait sur tout l'horizon. Alors qu'il contemplait ce spectacle, trois voitures de pompiers passèrent en trombe. A la lumière des lampadaires qui éclairaient le parking du Cavalier il distingua les noms d'origine sur les véhicules.

— Putain de Dieu, fit-il, ils viennent de Brunswick, ces bahuts.

— Brunswick, intervint Chris, mais c'est à plus de soixante kilomètres. C'est pas possible...

Billy revint vers Jackie Talbot.

— Bon. Alors qu'est-ce qui s'est passé ?

Jackie secoua la tête.

— Personne sait encore. Ça a commencé à l'école. Carrie et Tommy Ross ont été élus Roi et Reine et là- dessus, quelqu'un leur a fait tomber dessus deux seaux de sang et elle, Carrie, s'est barrée. Après l'école a pris feu. Et paraît que personne n'en est sorti. Ensuite, la station Amoco de Teddy a sauté et puis cette station Mobil dans Summer Street.

— Citgo, corrigea Billy. C'est une Citgo.

— Merde, on s'en fout, hurla Jackie. En tout cas, c'était elle, partout où il est arrivé quelque chose, c'était *elle* ! Et ces seaux... Personne de la bande portait des gants...

— Je m'occuperai de ça, dit Billy.

— Tu piges pas, Billy, Carrie est...

— Barre-toi.

— Billy...

— Barre-toi ou je te casse la gueule.

Jackie recula dans le couloir, l'air renfrogné.

— Rentre chez toi. Parle à personne. Je vais m'occuper de tout ça.

— Très bien, fit Jackie. Ça va, d'accord... dis donc Billy, je pensais...

Billy lui claqua la porte au nez.

Chris aussitôt se jeta contre lui.

— Billy qu'est-ce qu'on va faire, cette garce de Carrie oh mon Dieu qu'est-ce qu'on va...

Billy la gifla à toute volée et elle s'écroula sur le plancher. Chris resta un instant prostrée, silencieuse, hébétée, puis elle enfouit son visage dans ses mains et se mit à sangloter.

Billy passa son pantalon, son T-shirt, ses bottes. Puis il alla vers le lavabo écorné dans l'angle de la pièce, alluma l'applique murale, se mouilla les cheveux et commença à se peigner, penché en avant pour se regarder dans la vieille glace tavelée. Dans un coin du miroir, il apercevait derrière lui le reflet de la silhouette déformée de Chris Hargensen, en train d'étancher le sang de sa lèvre fendue.

— Je vais te le dire ce qu'on va faire, reprit-il. On va aller en ville et profiter du spectacle. Ensuite on rentre chacun chez soi. Tu vas dire à ton cher vieux papa qu'on était au Cavalier en train de boire une bière quand c'est arrivé. Et moi, je vais en dire autant à ma chère vieille maman, vu ?

— Billy, tes empreintes, dit-elle d'une voix étouffée mais nuancée de respect.

— *Leurs* empreintes, rectifia-t-il. Moi, je portais des gants.

— Mais ils vont parler, non ? Si la police les arrête et les interroge...

— Bien sûr qu'ils parleront.

Ses crans et ses ondulations étaient presque au point. Ils brillaient à la lumière du globe constellé de chiures de mouches comme des tourbillons au fond d'une eau courante. Son visage était calme, reposé. Le vieux peigne dont il s'était servi était noir de crasse. Son père lui en avait fait cadeau pour ses onze ans et il n'y manquait pas une dent. Pas une.

— Peut-être qu'ils ne retrouveront jamais les seaux, dit-il. Et puis de toute façon les empreintes ont dû être effacées par le feu. Enfin, je ne sais pas moi. Mais si Doyle coffre un type de la bande, je me tire en Californie. Toi, tu feras ce que tu voudras.

— Tu m'emmènerais avec toi ? demanda-t-elle.

Accroupie par terre, la lèvre boursouflée, elle levait vers lui des yeux implorants.

Il sourit.

— Peut-être. (Mais il n'en était pas question. Plus maintenant.)
Allez, amène-toi, on va faire un tour en ville.

Ils descendirent et traversèrent le dancing vide où les chaises étaient restées en place et les bouteilles de bière sur les tables.

Comme ils sortaient par l'issue de secours, Billy déclara :

— De toute façon, cette boîte-là, j'en ai ma claque.

Ils montèrent dans sa voiture et Billy mit le contact.

Comme il allumait les phares, Chris poussa un grand cri, les poings serrés, plaqués aux joues. Billy le ressentit en même temps : quelque chose dans sa tête,

(carrie carrie carrie carrie)

une présence.

Carrie se tenait debout devant eux, à trente mètres au plus.

Les puissants faisceaux des phares l'illuminèrent, terrifiante apparition de film d'horreur en noir et blanc, ruisselante de sang par-dessus les caillots desséchés. Le manche du couteau se dressait toujours au-dessus de son épaule et des lambeaux de sa robe étaient couverts de terre et de traces herbeuses. Elle s'était traînée sur presque tout le trajet depuis Carlin Street, défaillante, pour venir détruire ce bouge, ce mauvais lieu — peut-être celui-là même où s'était scellé le destin de sa venue au monde.

Oscillant sur elle-même, les bras tendus comme ceux d'un hypnotiseur sur la scène, elle se mit à marcher vers eux, d'une démarche dandinante. Ce fut l'affaire d'une fraction de seconde. Billy avait des réflexes rapides et sa réaction fut immédiate. Alors que Chris criait encore, il passa au point mort, embraya la première et écrasa la pédale au plancher.

Les pneus de la Chevrolet émirent un chuintement aigu et la voiture bondit en avant comme un dragon affamé de chair humaine. La silhouette dressée au delà du pare-brise grossissait rapidement tandis que sa présence se faisait sonore

(CARRIE CARRIE CARRIE)

de plus en plus sonore

(CARRIE CARRIE CARRIE)

comme une radio dont s'enfle progressivement le volume. Le temps semblait se refermer autour d'eux comme un cadre et quoiqu'en mouvement, ils se pétrifièrent un court instant tous les trois Billy

(CARRIE tout comme les chiens CARRIE comme ces saletés de clébards CARRIE tiens si ça pouvait CARRIE être toi)

et Chris

(CARRIE mon Dieu ne la tue pas CARRIE je ne voulais pas la tuer CARRIE Billy je ne veux CARRIE pas voir ça ÇA)

et Carrie

(vois la roue de la voiture la roue la pédale de l'accélérateur la roue je vois la ROUE o seigneur mon cœur mon cœur mon cœur)

Et Billy soudain sentit sa voiture le trahir et muée en une créature vivante, lui échapper des mains. La Chevrolet pivota sur elle-même au milieu d'un nuage de fumée, dans le tintamarre des pots d'échappement. Et tout à coup, le flanc du Cavalier fait de lattes de bois grossit, grossit, grossit, et

(ça y est)

ils s'écrasèrent dessus à plus de soixante à l'heure en pleine accélération et les planches volèrent en éclats avec une détonation sèche. Billy fut projeté en avant et le volant lui défonça la cage thoracique. Chris fut précipitée contre le tableau de bord.

Le réservoir se fendit en deux et l'essence se mit à couler à l'arrière de la voiture. Un fragment du pot d'échappement tomba dedans et l'essence s'enflamma.

Carrie, couchée sur le côté, les yeux fermés, haletait péniblement. Elle avait la poitrine en feu.

Elle tenta de ramper à travers le parking sans savoir où elle allait.

(maman je te demande pardon tout a mal tourné o maman par pitié par pitié j'ai tellement mal qu'est-ce que je peux faire)

Et puis, sans transition, l'indifférence l'envahit. Rien n'avait plus d'importance, si elle pouvait seulement se retourner sur le dos et voir les étoiles, se retourner, regarder une seule fois le ciel et mourir.

Et c'est ainsi que Sue la découvrit à 2 heures.

Lorsque le shérif Doyle l'eut quittée, Sue marcha le long de la rue et s'assit sur les marches de la Laverie automatique. Ses yeux se fixèrent sur le ciel embrasé sans le voir. Tommy était mort. Elle savait que c'était vrai et acceptait cette mort avec une résignation qui l'effrayait elle-même.

Et c'était Carrie qui l'avait tué.

Elle ne savait pas trop d'où lui venait cette certitude mais c'était une certitude aussi absolue et évidente que l'arithmétique. Le temps

passait. Quelle importance? Macbeth a tué le sommeil et Carrie a tué le temps. Pas mal. *Un bon mot*. Sue esquissa un sourire douloureux. Est-ce donc la fin de notre héroïne, seize printemps ? Plus besoin de s'inquiéter du Country Club et des beaux quartiers. Plus jamais. Fini. Anéanti par le feu. Quelqu'un passa en courant, balbutiant que Carlin Street était en feu. Et après. Tommy était parti. Et Carrie était retournée chez elle pour tuer sa mère.

??????????

Elle se redressa brusquement, assise sur la marche, scrutant l'obscurité.

(??????????)

Elle ignorait comment elle pouvait le savoir. Cette impression était sans rapport avec tout ce qu'elle avait pu lire sur la télépathie. Aucune image n'apparaissait sur l'écran de sa pensée, aucun éclair fulgurant de révélation, ce seul pouvoir prosaïque ; comme on sait que l'été suit le printemps, que le cancer peut vous tuer, que la mère de Carrie était déjà morte, que...

(!!!!!!!)

Son cœur se souleva dans sa poitrine. Morte ? Comment pouvait-elle l'affirmer ? A quoi rimait ce genre de conviction qui ne se fondait sur rien?

Oui Margaret White était morte. De quelque chose au cœur. Mais elle avait poignardé Carrie. Carrie était gravement blessée. Elle était...

Puis le silence se fit en elle.

Elle se releva et courut à la voiture de sa mère. Dix minutes plus tard, elle se garait au coin de Branch et Carlin Street qui était en feu. Aucune voiture de pompiers n'était encore sur place pour combattre l'incendie mais des rouleaux de barbelés barraient les deux extrémités de la rue et des espèces de fanaux à huile fumeux éclairaient une pancarte disant :

DANGER ! COURANT HAUTE TENSION !

Sue traversa deux arrière-cours et se fraya un passage à travers une haie vive, s'égratignant aux courtes ramilles qui la hérissaient. Elle se retrouva dans le jardinet contigu à celui des White et franchit la ligne de séparation.

La maison était en feu, les flammes jaillissaient du toit. Il était hors de question de s'approcher pour voir de plus près. Mais à la lueur puissante du brasier, elle remarqua la trace sanglante laissée par

Carrie. Penchée en avant, elle s'efforça de la suivre de tache sombre en tache sombre, de flaque en flaque où Carrie s'était arrêtée pour reprendre des forces. Elle traversa une autre haie, une cour donnant sur Willow Street, un bosquet de pins et de chênes.

Au-delà, elle gravit un étroit sentier qui la mena jusqu'à la route 6.

Là, elle s'arrêta, brusquement ternaillée d'un doute lancinant. Et si elle la retrouvait? Que pouvait-elle craindre? D'être victime d'une défaillance cardiaque? D'être brûlée vive? Obligée à marcher vers une voiture fonçant droit sur elle? Elle en connaissait assez sur Carrie pour la croire capable de toutes ces initiatives.

(trouver un policier)

Elle eut un petit rire bref à cette idée et s'assit dans l'herbe humide de rosée. Elle avait déjà trouvé un policier. Et même en supposant qu'Otis Doyle l'ait crue, quoi de plus? Elle imagina une meute d'hommes résolu à tout, traquant Carrie, la cernant, exigeant d'elle de leur livrer ses armes et de se rendre. Carrie lève les mains et ôte sa tête de ses épaules. Puis elle la tend au shérif Doyle qui la place solennellement au fond d'un panier d'osier avec l'étiquette Preuve n° 1.

(et tommy est mort)

Eh oui, eh oui. Elle se mit à pleurer, les mains plaquées sur son visage, secouée de sanglots étouffés. Une brise légère soufflait dans les buissons de genévriers au sommet de la colline. Des voitures de pompiers filaient dans le ululement de leurs sirènes sur la route n° 6, comme d'énormes lévriers rouges.

(la ville va être rasée par le feu et après)

Elle resta assise, là, continuant à pleurer, plongée dans une sorte d'engourdissement discontinu, indifférente au passage du temps. Elle ne se rendait même pas compte qu'elle suivait le chemin sur lequel s'était traînée Carrie en direction du Cavalier, pas plus qu'elle n'avait conscience des altérations que subissait le rythme de sa respiration. Soudain, elle pressentit que Carrie, très grièvement blessée, n'avait réussi à progresser que grâce à une volonté inflexible.

Le Cavalier était encore distant de près de cinq kilomètres en partie à travers champs, selon l'itinéraire de Carrie. Puis Sue

(vit ? imagina ? peu importait)

Carrie tomber dans un ruisseau et se hisser sur la rive, ruisselante, glacée, frissonnante. C'était incroyable qu'elle puisse encore tenir debout. Mais, bien sûr, c'était pour sa maman. Maman voulait qu'elle soit l'Épée flamboyante de l'Ange exterminateur, qu'elle détruise...

(elle va détruire cela aussi)

Elle se leva et se mit à courir maladroitement, ne se souciant plus de rechercher les traces de sang. Elle n'avait plus besoin de les suivre.

Extrait de *L'Ombre dissipée* (p. 164, 165) :

Quoi que nous puissions aujourd'hui penser de l'affaire Carrie White, c'est une affaire close. Il est grand temps de se tourner vers l'avenir. Comme le doyen McGuffin le fait remarquer dans son excellent article du *Science Yearbook*, si nous refusons d'adopter cette attitude, nous risquons de le payer fort cher.

Un épineux problème moral se pose ici. Selon les résultats de leurs travaux, les chercheurs ont bon espoir d'isoler totalement le gène TK à brève échéance. Il est plus ou moins entendu dans les milieux scientifiques (voir par exemple le texte de Bourke et Hannegan « Etude concernant l'isolement du gène TK en relation avec l'établissement des paramètres de contrôle », paru dans *Microbiology Annual*, Berkeley, 1982) qu'une fois les procédés d'analyse mis au point, tous les enfants ayant atteint l'âge de la scolarité seraient soumis à un test de contrôle aussi routinier que la cuti-réaction telle qu'elle est aujourd'hui pratiquée. Toutefois, le TK n'est pas un virus ; il est aussi indissolublement lié à l'individu qui le possède que la couleur de ses yeux.

Si le don de TK se déclare ouvertement à la période de la puberté, et si ce test hypothétique est appliqué à des enfants dès leur entrée à l'école primaire, nous serons nécessairement mis en garde. Mais dans ce cas, la mise en garde implique-t-elle la neutralisation ? Si le test TK se révèle positif, un enfant peut-il être traité ou isolé ? Si le TK donne des résultats positifs, le seul traitement applicable est une balle dans la tête. Et comment est-il possible d'isoler un sujet susceptible d'abattre par sa seule volonté les murs qui l'entourent ?

En admettant même que l'isolement soit réalisable, le peuple américain admettra-t-il qu'une petite fille soit arrachée à ses parents au premier signe de puberté pour être enfermée dans la salle des coffres d'une banque durant le reste de son existence ? Je me permets d'en douter. En particulier si l'on songe aux soins apportés par la Commission White à persuader le grand public que la nuit de cauchemar de Chamberlain n'a été que le fruit d'un hasard malheureux.

En vérité, il semble que nous soyons ainsi ramenés à notre point de départ...

Extrait de la déposition sous serment de Susan Snell recueillie devant la Commission d'enquête du Maine (Rapport de la Commission White, p. 306,472) :

Q : Voyons, Miss Snell, la Commission souhaiterait revenir sur vos déclarations concernant votre rencontre supposée avec Carrie White sur le parking du Cavalier...

R : Pourquoi persistez-vous à me poser toujours les mêmes questions ? Je vous ai déjà parlé deux fois à ce sujet.

Q : Nous voulons nous assurer de l'exactitude et de la véracité de votre témoignage à tous...

R : Vous voulez me prendre en flagrant délit de mensonge, reconnaissez-le donc. Vous croyez que je ne dis pas la vérité ?

Q : Vous dites que vous avez découvert Carrie à...

R : Voulez-vous me répondre ?

Q : A approximativement 2 heures du matin le 28 mai.

R : Je ne répondrai plus à aucune de vos questions avant que vous ayez vous-même répondu à celle que je viens de vous poser.

Q : Miss Snell, cette juridiction est habilitée à vous citer pour entrave à l'action de la justice. Si vous refusez de vous soumettre aux lois constitutionnelles...

R : Ce que vous pouvez faire ou non m'est bien égal. J'ai perdu un être que j'aimais. Jetez-moi en prison si ça vous chante. Je m'en fiche. Je... Je... Et allez au diable... Allez tous au diable. Vous essayez de... de... je ne sais pas, me crucifier ou quoi... Laissez-moi en paix, c'est tout ce que je demande.

(une brève interruption)

Q : Miss Snell, êtes-vous disposée à poursuivre votre déposition ?

R : Oui, mais je n'accepterai pas d'être malmenée, monsieur le président.

Q : Naturellement, Miss Snell. Personne ne veut vous malmenier. Maintenant, vous déclarez bien avoir découvert Carrie White dans le parking de cette taverne vers 2 heures du matin. Est-ce exact ?

R : Oui.

Q : Vous saviez l'heure ?

R : Je portais la montre que vous voyez aujourd'hui à mon poignet.

Q : Très bien. Le Cavalier ne se trouve-t-il pas à près de dix kilomètres de l'endroit où vous aviez laissé la voiture de votre mère ?

R : Par la route oui. Mais en ligne droite, ce n'est pas à plus de cinq kilomètres.

Q : Et vous avez franchi cette distance à pied ?

R : Oui.

Q : Voyons, vous avez déclaré plus tôt que vous saviez que vous vous rapprochiez de Carrie. Pouvez-vous nous expliquer cette réponse ?

R : Non.

Q : Reconnaissiez-vous son odeur ?

R : Quoi ?

Q : Est-ce votre flair qui vous a mis sur sa trace ?

(Rires dans le public)

R : Est-ce que vous vous moquez de moi ?

Q : Répondez à la question, je vous prie.

R : Non, je ne l'ai pas suivie à l'odeur.

Q : Pouviez-vous la voir ?

R : Non.

Q : L'entendre ?

R : Non.

Q : Alors comment pouviez-vous savoir qu'elle était là-bas ?

R : Et comment Tom Quillan le savait-il ? Et Cora Simard ? Et le pauvre Vic Mooney ? Comment pouvaient-ils le savoir tous ?

Q : Répondez à la question qui vous est posée, Miss. Les circonstances et le lieu sont mal choisis pour faire preuve d'impertinence.

R : Mais ils ont bien déclaré qu'ils « savaient » sans plus, non ? J'ai lu le témoignage de Mrs Simard dans le journal ! Et les bornes d'incendie qui s'ouvraient spontanément ? Et les pompes à essence qui se déverrouillaient et se mettaient à couler d'elles-mêmes ? Les lignes électriques qui tombaient toutes seules du haut des poteaux ! Et...

Q : Miss Snell, je vous en prie.

R : Tous ces faits sont consignés dans les comptes rendus de la Commission !

Q : Ceci est hors du sujet qui nous occupe en ce moment.

R : Alors où est le sujet ? Etes-vous à la recherche de la vérité ou simplement d'un bouc émissaire ?

Q : Vous niez avoir su préalablement où se trouvait Carrie White ?

R : Bien sûr que je le nie. C'est une idée absurde.

Q : Vraiment ? Et pourquoi est-elle absurde ?

R : Ecoutez, si vous essayez de suggérer l'existence d'une sorte de complot, c'est absurde parce que Carrie était mourante quand je l'ai trouvée. Ça n'aurait pas été une façon facile de mourir.

Q : Si vous ne saviez pas en quel lieu elle était, comment vous y êtes-vous rendue directement ?

R : Oh ! vous êtes trop bête ! Vous n'avez donc rien écouté de ce qui a été dit ici ? Tout le monde savait que c'était Carrie. N'importe qui aurait pu la retrouver en y appliquant son esprit.

Q : Mais précisément, c'est vous seule qui l'avez retrouvée. Pouvez-vous nous dire pourquoi les gens ne sont pas arrivés en foule de tous les côtés comme la limaille de fer est attirée par l'aimant ?

R : Elle s'affaiblissait rapidement. Peut-être... Peut-être... sa zone d'influence se rétrécissait-elle.

Q : Vous admettez, je pense, que cette supposition ne se fonde sur rien de précis.

R : Naturellement. Pour tout ce qui touche à Carrie White, nous en sommes tous là.

Q : Comme vous voudrez, Miss Snell. Maintenant si nous pouvions considérer...

Tout d'abord, en gravissant le talus entre les prés de Henry Drain et le parking du Cavalier, elle pensa que Carrie était morte. Affaissée en lisière du parking, bizarrement recroquevillée sur elle-même, Carrie donnait l'impression de s'être ratatinée, rabougrie.

Elle rappelait à Sue de ces bêtes sauvages qu'elle avait vues sur la route 95 bécasses, hérissons, skunks écrasées par les camions lancés à pleine vitesse.

Mais elle sentait toujours en elle cette présence, cette vibration obstinée qui projetait le silencieux message de Carrie, l'expression de son essence même, sa *gestalt*. Une transmission assourdie maintenant, dénuée de toute stridence, mais animée d'oscillations régulières.

Inconsciente.

Sue enjamba le muret qui bordait le parking, sentit sur son visage la chaleur intense du feu. Le Cavalier, construit en bois, était dévoré par les flammes. A droite de la porte de service, la carcasse calcinée d'une voiture achevait de brûler. Là aussi, Carrie était intervenue.

Elle ne s'approcha pas pour voir s'il y avait eu des passagers à l'intérieur. Ce n'était plus la peine.

Elle alla vers Carrie, incapable d'entendre ses propres pas dans les

crépitements furieux du brasier. Elle se pencha sur le corps inerte, prostré, avec une amertume mêlée de commisération. Le manche du couteau était toujours cruellement planté dans son épaule et elle gisait dans une mare de sang. Un filet sanglant lui coulait aussi de la bouche. Elle donnait l'impression d'avoir essayé de se retourner avant de sombrer dans le néant. Douée du pouvoir d'allumer des incendies, d'arracher des câbles électriques, de tuer par la seule concentration de son esprit, et couchée là, incapable de changer de position.

Sue s'agenouilla, la prit par un bras et son épaule indemne et l'allongea doucement sur le dos.

Carrie émit un gémissement sourd et ses paupières battirent. La perception interne qu'en avait Sue se précisa comme peut se dessiner avec netteté dans la tête un visage évoqué

(qui est là)

et Sue, spontanément, répondit de la même façon :

(moi sue snell)

Mais elle n'avait pas besoin de prononcer son nom. La communication s'établissait entre elles sans images ni mots et soudain, une vague de compassion l'envahit tandis que lui parvenait de très loin le murmure d'un reproche

(tu m'as trahie vous m'avez tous trahie)

(carrie je ne sais même pas ce qui s'est passé et tommy)

(vous m'avez trahie voilà ce qui s'est passé trahie trahie trahie trahie)

Une émotion indescriptible la bouleversait. Le sang. La désolation. La Terreur. La dernière trahison d'une longue série de trahisons. Elles défilaient dans l'esprit de Sue à une allure vertigineuse et sous un éclairage impitoyable qui la terrassait, (carrie non non non ce n'est pas vrai)

Maintenant, les filles jetaient des serviettes hygiéniques, chantaient, criaient, s'esclaffaient, Sue voyait en pensée le reflet de son visage hideux, caricatural, réduit à une énorme bouche d'une beauté féroce.

(pense à toutes ces méchancetés ma vie entière une méchanceté d'un bout à l'autre) (regarde carrie regarde en moi)

Et Carrie regarda.

Ce fut une sensation terrifiante. Sa tête et son système nerveux étaient devenus une bibliothèque. Dans l'affolement, un être la parcourait en tous sens, passant les doigts sur des étagères couvertes

de livres, en sortant quelques-uns qu'elle parcourait avec fébrilité, les remettant en place, faisant tomber certains, laissant les pages voler follement

(aperçus fugitifs ça c'est moi petite je le déteste papa oh maman les grosses lèvres les dents bobby m'a poussée oh mon genou veux monter dans la voiture on va voir tante cécile maman viens vite j'ai fait pipi)

dans le vent du souvenir, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle atteignît enfin une étagère marquée TOMMY avec en sous-titre BAL DE PRINTEMPS. Livres feuilletés, expériences survolées, notes marginales dans tous ces hiéroglyphes de l'émotion, plus complexes que ceux de la pierre de Rosette.

Continuant à chercher. Découvrant plus que Sue en personne ne le soupçonnait amour pour Tommy, jalousie, égoïsme, besoin de le soumettre à sa volonté, de l'obliger à accompagner Carrie, dégoût pour Carrie elle-même,

(elle pourrait bien essayer de s'arranger un peu mieux elle a vraiment l'air d'un CRAPAUD)

haine à l'égard de Miss Desjardin, à l'égard d'elle-même.

Mais pas de mauvaises intentions arrêtées vis-à-vis de Carrie, aucun plan pour la ridiculiser devant les autres.

L'impression cuisante d'être violée dans ses plus secrets réduits commença à s'estomper. Elle sentit Carrie se retirer, affaiblie, épuisée.

(pourquoi ne m'as-tu pas laissée en paix)

(carrie je)

(maman serait vivante j'ai tué ma maman je la veux o j'ai mal ma poitrine me fait mal mon épaule o o o je veux ma maman)

(carrie je)

Et il lui était impossible d'achever sa pensée, dénuée de tout élément pour la compléter.

Une terreur subite envahit Sue, d'autant plus angoissante quelle ne pouvait l'attribuer à rien de précis cette épave saignante sur l'asphalte tachée d'huile, insupportable à voir dans son agonie, avait perdu tout son sens pour elle,

(o maman j'ai peur maman MAMAN)

Sue s'efforça de dégager, de libérer son esprit, laisser au moins Carrie seule en tête à tête avec elle-même dans la mort, mais elle n'y parvenait pas. Elle se sentait mourir elle-même et ne voulait pas assister à cette répétition de sa fin éventuelle,

(carrie LAISSE-MOI)

(MamanMaman oooooooooooooo OOOOOOOOOO)

Le cri mental de Carrie atteignit en crescendo un degré d'intensité incroyable puis brusquement s'éteignit. Un instant, Sue eut l'impression qu'elle regardait la flamme d'une bougie disparaître au fond d'un tunnel sans fin à une allure vertigineuse.

(elle va mourir o mon dieu je sens qu'elle meurt)

Et puis la lumière s'effaça avec la dernière pensée consciente

(maman je te demande pardon où)

et Sue ne perçut plus que la fréquence inepte et mécanique des terminaisons nerveuses qui allaient mettre des heures à mourir.

Elle s'éloigna d'une démarche vacillante, les bras tendus en avant comme une aveugle vers le bout du parking. Elle trébucha contre le muret à hauteur du genou et dévala le remblai de l'autre côté. Elle se remit sur pied et partit à travers les champs parmi lesquels flottaient des effilochures de brume d'un blanc mystique. Partout s'élevait le crissement continu des criquets et un engoulement

(l'engoulement chante pour les mourants)

lança son appel dans le calme absolu du petit matin.

Sue se mit à courir, respirant profondément, à courir pour échapper à Tommy, aux incendies, aux explosions, à Carrie mais surtout à l'horreur finale, à cette dernière pensée engloutie dans le noir tunnel de l'éternité et suivie par un bourdonnement électrique, sans âme.

Les contours de la dernière image commencèrent à s'effacer comme à regret dans son esprit, n'y laissant qu'une obscurité fraîche et apaisante. Elle ralentit le pas, s'arrêta, et sentit que quelque chose lui arrivait. Immobile, au milieu du vaste pré nappé de brouillard, elle attendit.

Son souffle précipité se calma peu à peu puis brusquement, elle étouffa un cri, comme si elle s'était piquée sur une épine...

Et ce cri, un instant refoulé, monta soudain et s'amplifia en un long hurlement désespéré.

Tandis qu'elle sentait le long de ses cuisses le lent écoulement du sombre flux menstruel.

TROISIÈME PARTIE

ÉPAVES

HOPITAL DE LA PITIE DE WESTOVER

RAPPORT DU DÉCÈS

Nom : *White Carietta*

Adresse : *47 Carlin Street*

Chamberlain, Maine 02249

Salle des urgences : *néant* ambulance n° 16

Traitement administré : *néant* Décédée à l'arrivée : *oui*

Heure du décès : *28 mai 1979 — 2 h du matin (approx.)*

Cause du décès : *Hémorragie, choc, occlusion coronaire et/ou thrombose coronaire (possible)*

Personne ayant identifié le défunt : *Susan Snell*

*19 Back Chamberlain
Road,*

Chamberlain, Maine

02249

Parent : *Néant*

Corps à remettre à : *l'Etat du Maine*

Interne de service : *Harold Knebler*

Constat de décès : *Dr F.M.*

Télex de l'A.P. Vendredi 5 juin 1979 :

CHAMBERLAIN, MAINE (A.P.)

SELON LES RAPPORTS OFFICIELS, LE NOMBRE DES MORTS A

CHAMBERLAIN S'ELEVE A 409 PLUS 49 DISPARUS. L'ENQUETE CONCERNANT CARIETTA WHITE ET LE PRETENDU PHENOMENE DE « TK » SE POURSUIT; SELON DES RUMEURS PERSISTANTES, UNE AUTOPSIE DE C. WHITE A REVELE DES FORMATIONS ANOR-MALES DANS LE CERVEAU ET LE CERVELET DU SUJET. LE GOU-VERNEUR DE L'ETAT A DEMANDE LA CONSTITUTION D'UNE COMMISSION SPECIALE POUR FAIRE TOUTE LA LUMIERE SUR CETTE TRAGEDIE. FIN. Juin 5 0303N - A.P.

Extrait de The Lewiston Daily Sun, dimanche 7 septembre (p. 3) :

Le lourd héritage du TK

Terre et cœurs brûlés

CHAMBERLAIN. — Le Bal de Printemps de l'Ecole Ewen appartient maintenant à l'histoire. Les grands Sages nous ont toujours répété au cours des siècles que le temps cicatrisait toutes les blessures mais celle qu'a reçue cette petite cité de l'ouest du Maine risque d'être mortelle. Le quartier résidentiel situé dans l'East Side de la ville est intact au milieu des chênes qui l'ombragent depuis des siècles. Les boîtes à sel sculptées et les maisons de bois anciennes de Morin Street et Brickyard Hill, intactes, ont gardé tout leur charme. Mais ce décor évocateur d'une Nouvelle-Angleterre pastorale côtoie un enfer de ruines calcinées et sur les pelouses d'un grand nombre de ces demeures gracieuses se dressent des pancartes portant les mots A VENDRE. Et sur les portes de celles qui sont encore occupées, sont accrochées des couronnes mortuaires. Les fourgonnettes Allied jaune vif et les remorques orange U-Haul de dimensions variées sont un spectacle courant aujourd'hui dans les rues de Chamberlain.

Les bâtiments des Tissages de Chamberlain qui représentent l'industrie principale de la ville n'ont pas été touchés par le feu qui a ravagé la plus grande partie de l'agglomération pendant ces tragiques journées de mai. Mais l'usine ne fonctionne plus qu'au ralenti depuis le 4 juin et selon le directeur de la firme, William A. Chamblis, de nouvelles défections dans le personnel sont pratiquement inéluctables. « Notre volume de commandes n'a pas changé, a déclaré Mr Chamblis, mais on ne peut pas faire fonctionner une fabrique sans ouvriers.

Trente-quatre d'entre eux m'ont quitté depuis le 15 août. Je ne vois actuellement qu'une solution à cette difficile situation fermer nos ateliers de teinturerie et faire exécuter le travail à l'extérieur. C'est à contrecœur que nous nous séparerions de certains de nos ouvriers mais la survie de notre entreprise est à ce prix. »

Roger Fearon habite Chamberlain depuis vingt-deux ans et travaille à l'usine depuis dix-huit ans. Durant cette longue période, il s'est élevé de l'emploi de magasinier à soixante-treize cents l'heure à celui de contremaître à la teinturerie; et pourtant il semble fort peu affecté par la perspective de quitter son travail. « Je perdrai un très bon salaire, pas d'erreur, a dit Fearon. Ce n'est pas une chose qu'on prend à la légère. Ma femme et moi on en a discuté. On pourrait vendre la maison — elle vaut facilement 20000 dollars - et bien que nous ne puissions pas en tirer la moitié, ça ne nous fera pas changer d'avis. Tant pis. Nous ne voulons plus vivre ici. Appelez ça comme vous voudrez, mais pour nous Chamberlain, c'est barré.

Fearon n'est pas seul dans ce cas. Henry Kelly, propriétaire d'un débit de tabac et d'un stand de rafraîchissements appelé le Comptoir Kelly jusqu'à l'anéantissement de son local par l'incendie ne manifeste aucune intention de le reconstruire. « Ces gosses ont disparu, dit-il, si j'ouvre de nouveau, il y aura trop de fantômes dans tous les coins. Je vais toucher la prime d'assurance et prendre ma retraite à St Petersburg. »

Une semaine après que la tornade de 1954 eut accompli son œuvre de mort et de destruction, dans la ville de Worcester, l'air retentissait de coups de marteau; il y flottait une odeur de bois neuf et chacun rivalisait de courage et d'optimisme.

Rien d'un tel climat à Chamberlain cet automne. L'artère principale a été entièrement dégagée de tous les décombres qui s'y amassaient mais les travaux se sont limités à ce déblaiement. Sur les visages des passants que l'on croise dans les rues, se lit un morne désespoir. Les hommes boivent leur bière sans échanger une parole au bar de Frank à l'angle de Sullivan Street et les femmes échangent des confidences désolées dans leurs arrière-cours et leurs jardinets. Chamberlain a été déclaré zone sinistrée et les fonds nécessaires ont été rassemblés pour faire renaître la ville de ses cendres et commencer à reconstruire le quartier commerçant.

Mais ce sont avant tout les cérémonies funèbres qui ont occupé les habitants de Chamberlain au cours des quatre derniers mois.

Le chiffre officiel des morts est aujourd'hui de quatre cent quarante auxquels s'ajoutent dix-huit disparus. Et soixante-sept des victimes étaient étudiants de l'école d'Ewen en dernière année d'études. C'est

peut- être cela, plus que toute autre chose, qui a causé ce marasme profond auquel ne peut s'arracher Chamberlain.

Les obsèques collectives ont été célébrées les 1er et 2 juin au cours de trois offices divins. Un hommage aux victimes de la catastrophe a été rendu sur la grand- place de la ville le 3 juin. C'était la cérémonie la plus émouvante à laquelle ait jamais assisté ce reporter.

Les assistants se comptaient par milliers et l'assemblée entière a observé un profond silence lorsque l'orchestre de l'école réduit à quarante exécutants sur les cinquante-six qu'il comportait a joué l'hymne traditionnel de l'école.

La semaine suivante, la remise des diplômes a eu lieu à la Motton Academy. Cette cérémonie au cours de laquelle il ne restait que cinquante-deux étudiants à couronner s'est déroulée dans un climat de profonde affliction.

Le major de la promotion, Henry Stampel, a fondu en larmes en prononçant son discours qu'il a été incapable de poursuivre.

Aucune soirée de réjouissances n'a suivi; après avoir reçu leurs diplômes, les étudiants sont simplement rentrés chez eux.

Et cependant, tandis que s'écoulaient les mois d'été, les convois funèbres ont continué à sillonner la ville au fur et à mesure de la découverte de nouveaux cadavres. Pour certains habitants, il semblait que chaque jour une cicatrice se rouvrit, une plaie à peine guérie se remît à saigner.

Si vous êtes de ceux que la curiosité a pu pousser à se rendre à Chamberlain la semaine dernière, vous avez vu une ville qui souffre d'un cancer incurable de l'esprit. Quelques personnes déambulent comme des âmes en peine parmi les rayons du grand bazar.

L'église de la congrégation de Carlin Street a disparu, anéantie par le feu, mais l'église catholique est toujours debout dans Elm Street et la jolie église méthodiste au bout de Main Street, bien que touchée par les flammes, n'a pas subi de réels dommages. Toutefois, les vieux se rassemblent toujours sur les bancs du jardin, devant le tribunal, mais ils ne sortent guère leurs échiquiers et n'échangent que de rares paroles.

L'impression générale est celle d'une cité qui attend de mourir. Ce n'est pas assez de craindre aujourd'hui que la petite ville de Chamberlain ne soit plus jamais la même. Il serait plus proche de la vérité de dire que Chamberlain a pratiquement cessé d'exister.

Extrait d'une lettre datée du 9 juin adressée par le directeur Henry Grayle à Peter Philpott, inspecteur général de l'enseignement.

J'estime donc ne plus pouvoir poursuivre mon activité à la tête de cet établissement, convaincu qu'une pareille tragédie aurait pu être évitée si j'avais su prendre plus clairement conscience de la situation qui lui a donné naissance. Je vous demande en conséquence de bien vouloir accepter ma démission effective à partir du 1er juillet si l'administration n'y voit pas d'objection... »

Extrait d'une lettre datée du 11 juin et adressée par Rita Desjardin, monitrice d'éducation physique au proviseur Henry Grayle et je joins à la présente lettre mon contrat d'engagement. Je préférerais mettre fin à mes jours plutôt que d'enseigner à nouveau. Chaque nuit une pensée ne cesse de m'obséder si seulement j'avais tenté de comprendre cette fille, si seulement, si seulement...

Trouvé sur la pelouse contiguë à l'emplacement où se trouvait le bungalow de la famille White une pancarte avec l'inscription suivante :

CARRIE WHITE EXPIE SES PÉCHÉS

DANS LES FLAMMES DE L'ENFER

LE SEIGNEUR EST INFALLIBLE

Extrait de « La télékinésie Analyse d'un phénomène et de ses conséquences » (*Science Yearbook*, 1981), par le doyen D.L. McGuffin :

En conclusion, je souhaiterais attirer l'attention sur les risques sérieux que prennent les autorités en étouffant l'affaire Carrie White sous le couvert de l'appareil bureaucratique et je fais ici allusion de façon précise à la Commission White, la tendance manifestée par les responsables politiques de considérer le problème TK comme un phénomène destiné à ne jamais se répéter —, et si cette attitude est bien compréhensible, elle n'en est pas moins inacceptable. Les possibilités de récurrence au niveau de la génétique sont de 99 %. Il est donc urgent de prendre des mesures...

Extrait d'un *Glossaire des termes argotiques : un guide des parents*, par John R. Coombs (New York The Light house press 1985), p. 73 :

Foutre la Carrie : Déchaîner soit la violence, soit la destruction ; provoquer de graves désordres ; (2) causer un incendie volontaire (dérivé de Carrie White, 1963-1979).

Extrait de *L'Ombre dissipée* (p. 201) :

Il a déjà été fait allusion au cours de cet ouvrage à une page d'un des cahiers du journal scolaire de Carrie White où se trouve répétée comme une litanie désespérée une phrase d'une chanson d'un célèbre chanteur rock des années 60, Bob Dylan.

Il ne paraît pas illogique de conclure cette étude avec un passage d'une autre chanson de Bob Dylan qui pourrait servir d'épitaphe à Carrie White :

J'aimerais pour toi faire une chanson

Une chanson simple ma douce amie

Oui t'arracherait à la déraison

Oui t'apaiserait et mettrait un terme

Au savoir stérile qui mine ta vie...

Extrait de *Je m'appelle Susan Snell* (p. 98) :

Ce petit livre est maintenant achevé. J'espère qu'il se vendra suffisamment pour me permettre d'aller me réfugier quelque part où personne ne me connaîtra. Je veux réfléchir à tout ce qui s'est passé, décider de ce que je vais faire entre le temps présent et le moment où je m'enfoncerai à jamais dans ce long tunnel obscur qui n'a pas de fin...

Extrait des conclusions de la Commission d'enquête de l'Etat du Maine sur les événements des 27 et 28 mai, à Chamberlain, Maine :

... Ainsi, nous sommes amenés à conclure que l'autopsie pratiquée sur le sujet révélant certaines modifications cellulaires susceptibles d'indiquer la présence d'un *éventuel* pouvoir paranormal, il n'y a aucunement lieu de croire à la possibilité d'une récurrence du phénomène considéré...

Extrait d'une lettre datée du 3 mai 1988, adressée par Amelia Jenks, Royal Knob, Tennessee, à Sandra Jenks, Maçon, Georgie et ta petite nièce qui pousse comme un champignon est déjà incroyablement grande pour ses deux ans. Elle a les yeux bleus de son papa et mes cheveux blonds mais ils deviendront sans doute brun. En tout cas, elle est très jolie et j'ai quelquefois l'impression quand elle dors, qu'elle ressemble à notre maman.

L'autre jour, pendant qu'elle jouet dans la cour près de la maison, je suis allée jeter un cou d'œil et j'ai vu une chose très drôle. Annie jouait avec les billes de son frère, seulement les billes roulaient toutes seules. Annie riait comme une foie mais moi ça m'a fait un peu peur. Il y avait des billes qui avaient l'air de danser sans qu'elle les touche. Ça m'a rappelé la mémé, tu te rappelle quand la police est venu chercher Pete et que leur pistolet leur a sauté des mains et la mémé qui rigolait, qui rigolait.

Et puis elle faisait aussi balancé son fauteuil même quand elle était pas assise dedans. Je me suis fait du souci en y repensant. Pourvu qu'elle ai pas des palpitation comme en avait la mémé, tu te souviens ?

Enfin, faut que j'aille faire ma lessive alors embrasse bien Rich pour moi et envoie nous d'autres photo quand tu pourra. N'empêche que notre petite Annie est bien jolie et que ses yeux brillent comme des étoiles. Je parie qu'un jour, elle fera parler d'elle dans le monde entier.

Avec toute ma tendresse

Melia.